29

534

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

PROSE — TOME VII

L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MOTTEROZ, direct.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG, A. DAWANT
ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN
PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
JULES JACQUET ET PATRICOT

PROSE — TOME VII

ÉDITION LEMERRE

PARIS
LIBRAIRIE L. HÉBERT
ALEXANDRE HOUSSIAUX, SUCC^R
7, RUE PERRONET, 7
1897

PQ
2211
C3
1892
v. 2
t. 7

LIBRARY
APR 10 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

MON FRANC PARLER

II

MON FRANC PARLER

MACHINES DE GUERRE

Le besoin de vaticiner est naturel à l'homme. Nous nous croyons tous, plus ou moins, doués du don de prophétie, et moi-même, qui ne m'en fais pourtant pas accroire, je tombe quelquefois dans ce travers. On compte par milliers les Jérémies de salon et les Ézéchiels de journal.

L'autre jour, chez des gens très bien, un parfait gentleman, avec un plastron de neige et des souliers tellement vernis qu'on aurait pu s'y mirer pour se faire la barbe, s'est planté devant la cheminée, dans l'attitude d'un acteur qui va réciter un monologue, et nous a prédit la prochaine invasion de l'Europe par les Chinois; et, dans le petit

café où je vais parfois lire les feuilles du soir, j'ai entendu, tout près de moi, un joueur de piquet annoncer, pour un de ces quatre matins, l'abolition du numéraire, et cela malgré les regards inquiets du patron, qui jouait avec ce terrible client et qui, dans son émotion, a fait un écart absurde et a raté le quinte et quatorze.

Après tout, cette distraction est assez innocente, et cela vaut mieux, comme sujet de conversation, que de dire du mal du prochain.

Pourtant, depuis quelques jours, les Mathieu de la Drôme et les abbés Fortin de l'histoire future me donnent un peu sur les nerfs; car, à propos de Turpin et de ses inventions sanguinaires, ils nous ont encore servi une bien vieille et bien décevante prophétie, celle de la paix entre les hommes à jamais assurée par le perfectionnement des engins de guerre.

La théorie est séduisante, si l'on veut. Par malheur, tout le passé lui donne des démentis et rien ne nous autorise à espérer qu'elle puisse devenir une vérité dans l'avenir. L'expérience nous enseigne, au contraire, que l'homme, dès qu'il trouve un moyen plus simple et plus rapide de détruire son ennemi, c'est-à-dire son semblable et son

frère, se hâte de s'en servir; et la découverte d'un gaz asphyxiant ou de toute autre abomination de la même espèce ne modifie rien aux causes profondes et fatales qui maintiennent en état de lutte l'incorrigible humanité.

Certains pessimistes prétendent même — et ils n'ont pas tout à fait tort — que l'on peut considérer la guerre comme un des principaux agents de ce que nous appelons orgueilleusement le progrès. Notre premier ancêtre et un gorille, disent-ils, se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, et l'homme n'a d'abord prouvé sa supériorité sur le singe qu'en se confectionnant une massue pour l'assommer. Un noble, disent-ils encore, un seigneur en armure sur son cheval bardé de fer, valait dix manants vêtus de bure, et rien n'a plus contribué à mettre quelque égalité entre les hommes que l'atroce invention de la poudre et des armes à feu.

Je veux bien le croire et admettre même que la dynamite — dont les anarchistes, malgré toute leur bonne volonté, n'ont encore tiré qu'un parti insignifiant — fera merveille dans les guerres futures et que, à la suite de massacres sans précédents, elle avancera la civilisation d'une étape. A ce point

de vue, il faudrait saluer chaque nouvelle machine à tuer comme un bienfait. Mais, au fond, cette doctrine n'est que la constatation pure et simple du droit du plus fort, et nous voici, dans tous les cas, bien loin des beaux rêves de désarmement général et de paix universelle.

Laissons là toutes ces chimères, et bornons-nous à constater que, si les guerres sont plus rares, elles deviennent toujours plus meurtrières. On hésite devant l'horreur des instruments de mort. Mais c'est, comme dit le proverbe, reculer pour mieux sauter. Tant mieux pour les générations qui vivent dans une période d'accalmie, tant pis pour les autres. Le total des hécatombes reste le même. Il est certain que le nombre des victimes de la guerre de Cent Ans n'a pas été supérieur à celui des soldats tués pendant les campagnes de la Révolution et de l'Empire; et, pour le prochain conflit international, on nous promet, au bout de quinze jours, un tas de cadavres aussi énorme que celui qu'avait accumulé, en six mois, la dernière guerre entre la France et l'Allemagne. Perspective hideuse, sans doute. Mais tout homme de bon sens est forcé d'avouer, avec tristesse, que l'événement sera, tôt ou tard, inévitable.

Je m'abandonne à ces réflexions en songeant à ce Turpin, personnage obscur, équivoque, qu'on voudrait plaindre parce qu'il a beaucoup souffert, mais qui, par son avidité et surtout par sa récente conduite, qui commence en trahison et qui m'a tout l'air de finir en charlatanisme, décourage vraiment l'indulgence.

Ne s'est-on pas, d'ailleurs, beaucoup trop hâté de crier à l'homme de génie? Pour mon compte, je me sens très froid pour tous ces manipulateurs d'explosifs et ces fabricants de foudre en chambre. A propos de celui-ci, l'on nous a encore servi le fameux paradoxe de la guerre abolie par l'exagération même de son horreur, et l'on nous a représenté l'inventeur de la meilleure machine à carnage comme un bienfaiteur de l'humanité. Mais je ne puis avaler cette bourde. On n'imposera pas la paix par la terreur, et jamais l'homme ne deviendra meilleur par lâcheté.

Non, la chimie et la balistique doivent, dans cette circonstance, se montrer plus modestes. Celui qui invente un engin de guerre plus formidable que les précédents peut rendre service à son pays, sans doute, puisque la cruelle nécessité de la guerre existe. Qu'on le récompense par de l'argent

et des honneurs, soit. Mais n'oublions pas que son rôle moral, le jour de la bataille, est inférieur à celui du dernier des soldats qui expose sa vie pour la défense du drapeau.

L'inventeur du canon-monstre ou de la mitrailleuse géante n'a pas un instant le droit, cela va sans dire, de vendre son secret à l'étranger, car, alors, il est un traître. Mais je vais plus loin, et si, par vanité de savant, il divulguait son secret à tous, je le tiendrais encore pour un scélérat.

Tout ce qu'il peut faire, je le répète, c'est d'offrir à son pays l'horrible chef-d'œuvre. Et encore, j'exige de lui, s'il a le cœur à sa place, qu'il livre son secret sans conditions, avec un entier désintéressement. Et s'il est pauvre? me direz-vous. Eh bien! qu'il reste pauvre, ou, du moins, qu'il se contente du salaire qu'on lui donnera... Voyons, la main sur la conscience, est-ce là matière à marchandage? Pour moi, l'industriel en tuerie, le négociant en massacre ne m'inspire que du dégoût.

Je n'écris pas ces lignes, croyez-le bien, pour accabler un malheureux, ni pour excuser ceux qui ont découragé, trompé, exaspéré Turpin, au début de ses démarches, du moins à ce qu'il semble. Ils ont prouvé une fois de plus, hélas! que ce qu'ils

appellent la compétence n'est souvent pas autre chose que la routine.

Malgré tout, je ne puis me monter la tête, comme le font beaucoup de gens autour de moi, sur cette découverte dont personne ne sait rien, et, en général, sur la portée de toutes ces inventions meurtrières. D'abord, je crois peu au secret bien gardé. J'imagine aussi, chez nos ennemis, des trouvailles équivalentes, l'état de la science étant à peu près le même dans toute l'Europe. A qui fera-t-on croire que les Allemands ne possèdent pas — ou à peu près — le même canon, la même poudre que nous? Qu'il y ait quinze balles dans la crosse de ce fusil et douze seulement dans cet autre, est-ce une certitude de victoire pour ceux qui seront armés du premier?

En vérité, à force de fabriquer des machines de guerre, tout en ne la faisant jamais, nous devenons superstitieux, en matière d'armement. Je ne veux pas rappeler que, en 1870, notre chassepot valait mieux que le dreyse, ni que les cuirassés italiens furent vaincus, dans l'archipel dalmate, par la flotte de bois de Téghétoff. Mais nous ne nous souvenons pas assez qu'il y a, dans la perte ou dans le gain d'une bataille, autre chose que la supériorité

des armes. Il y a la science, la prévision et aussi l'intuition, l'inspiration du chef; il y a encore l'endurance, la ténacité, la bravoure des soldats; il y a surtout — il faut bien le dire — le *quid obscurum*, le mystère, ce qu'on est bien forcé d'appeler le hasard.

Je ne prononce pas ce mot sans répugnance. Précisément parce que je crois à la fatalité de la guerre et que je pense même — combien douloureusement! — qu'elle est souvent, dans la vie d'un peuple, l'unique chance de salut, précisément pour cela, je ne puis me résigner à croire que le destin qui préside aux batailles soit absolument aveugle. Et cependant, devant le choc de deux armées, devant cette effroyable manifestation de la force, il n'est pas permis de parler de justice.

7 juin 1894.

BÉRANGER

En 1857, — j'avais quinze ans, — je vis passer, sur le boulevard du Temple, le cercueil de Béranger.

Le chansonnier allait rejoindre au Père-Lachaise son ami, le tribun Manuel, qui l'attendait là depuis trente années. Dans cette circonstance, le gouvernement impérial avait craint des manifestations, des troubles, et, pour les prévenir, il avait décidé — ce qui était assez adroit — que la garnison de Paris assisterait aux obsèques du poète national. La cérémonie n'en fut que plus touchante et plus imposante. Suivi d'une foule profondément émue, le char funèbre marcha vers le cimetière parmi les commandements militaires et les armes frémissantes ; et cette pompe guerrière, qui n'était d'abord qu'une précaution, devint un hommage. Où l'ar-

mée fut-elle jamais plus à sa place et mieux dans son rôle que ce jour-là, quand elle rendit les suprêmes honneurs au chansonnier lyrique qui avait si ardemment aimé la France, qui en avait exalté la gloire et l'avait consolée dans ses malheurs?

Béranger mourut en pleine popularité. La veille encore, les cœurs palpitaient doucement, les visages s'animaient d'un bienveillant sourire au passage de ce vieillard en chapeau de quaker; et sur le revers de sa longue lévite, tous les yeux cherchaient la boutonnière ornée d'une simple fleur ou même la fameuse reprise, dont il avait dit avec tant de grâce :

Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage.

Pour aucun de ses favoris, jamais le peuple n'avait gardé si longtemps une admiration plus tendre et plus fidèle.

Mais, la tombe du poète à peine fermée, une réaction éclata contre lui, féroce, impitoyable. Ce furent les républicains qui la provoquèrent. Comme les *Souvenirs du Peuple* n'avaient pas nui, évidemment, à la propagande bonapartiste, Béranger fut déclaré malfaiteur politique. On oublia qu'il avait souffert pour la liberté, et qu'il avait, après le

triomphe, refusé toute récompense. Son manque d'ambition fut qualifié de lâcheté, son désintéressement d'hypocrisie. On nia jusqu'à ses vertus privées, jusqu'à sa bienfaisance, sa modestie incontestables. Il ne fut plus qu'un faux bonhomme. Parce qu'il y a, dans son œuvre, quelques pages d'une licence excessive, — mais quoi ! ce sont des chansons, — on le représenta comme un pornographe, un corrupteur de la jeunesse. Quant au talent du poète, il fut démoli de fond en comble. Dans celui que, naguère, on appelait l'Horace français, on ne trouva plus que prose rimée, que rhétorique passée de mode. Ce fut un effondrement. On accabla, on ensevelit la renommée de l'homme et de l'écrivain sous le dédain et sous les injures. Quelques années après, on ne prononçait plus le nom de Béranger — et très rarement — qu'avec un haussement d'épaules.

J'avoue que, sur le compte de Béranger, j'ai été, jadis, influencé, tout comme un autre, par l'atmosphère ambiante. Assurément, je ne lui faisais point un crime de n'avoir pas prévu le Deux Décembre ; mais, d'abord, je ne trouvais pas très injuste que, s'étant servi de l'épée, il eût péri par l'épée, et que la politique, cause de son succès, fût aussi celle de sa décadence. Et puis, au point

de vue littéraire, je dois m'accuser aussi de n'avoir pas été toujours assez respectueux envers lui. Il ne faudrait même pas me trop pousser, encore aujourd'hui, pour me faire dire qu'il y a, dans son œuvre, beaucoup de bois mort, que sa forme est souvent plate et que son lyrisme manque de souffle.

Néanmoins, depuis quelque temps, mes petites idées sur le bonhomme se sont beaucoup modifiées, et tout à fait en sa faveur. En vieillissant, du fond de ma mémoire, quelques-uns de ses couplets ont jailli, de ceux qu'on chantait autour de moi, quand j'étais gamin, et beaucoup m'ont semblé charmants. J'ai rouvert son livre et j'ai reconnu que beaucoup de ses brèves compositions étaient tout simplement parfaites. Quelle spirituelle malice dans *le Roi d'Yvetot* et dans *le Bon Dieu!* Amoureux dont blanchissent les tempes et qui serrez contre votre cœur le bras d'une jeune amie, — répondez franchement, — pouvez-vous lui réciter tout haut *la Bonne Vieille* sans que votre voix soit troublée par l'émotion? Et savez-vous bien aussi que dans *le Vieux Caporal* il y a tout un drame, et des plus pathétiques, des plus poignants?

Attention! m'étais-je dit alors. Dans cet oublié, dans ce renié, il y a un poète tout de même, un

poète de nature et d'instinct. Oui, par-ci par-là, la langue, les images ont vieilli. Mais, tous, nous sommes de notre temps, nous en acceptons plus ou moins les habitudes de style et de pensée. C'est ainsi chez les grands, chez les classiques. On rencontre de la fade galanterie dans le divin Racine. Est-ce que certaines périphrases ridicules empêchent Chateaubriand d'être le père de la littérature moderne? Qui oserait soutenir que la boursouflure romantique n'est pas un peu surannée? Allez! pour tous les tortillages de « l'écriture artiste », sonnera aussi — et bientôt — l'heure de la désuétude. Voyez tous ces portraits d'aïeules, les unes en paniers, les autres en manches à gigot. Ne distinguez-vous pas, pourtant, du premier coup d'œil, celles qui sont, pour de bon, belles ou jolies?

Autre chose. Dans un modeste café-concert, près de la tour Saint-Jacques, on chante, tous les vendredis soirs, des chansons d'autrefois. Ce ne sont pas — entre parenthèses — les centenaires qui paraissent les plus vieilles. Je vais là, de temps en temps, pour y retrouver, dans une griserie musicale de quelques minutes, mes sensations de jeunesse et d'enfance. C'est un plaisir exquis, bien que passablement mélancolique. Il y a un refrain

des rues, bête comme une oie, *le Papa de Nicette*, qui me rappelle le bon temps où j'étais si malheureux à cause d'une blonde aux yeux à la chinoise; et ceux de mes contemporains qui n'ont pas envie de fondre en larmes en écoutant la romance : *Dans le Prado, près de la grille*, ont vraiment bien peu de sensibilité.

Eh bien ! quand je suis à l'Éden-Concert, devant mes quatre cerises à l'eau-de-vie, je compare, machinalement, sans le faire exprès, les vieux chansonniers. Croyez-moi. C'est encore le père Béranger — comme on dit en argot de coulisses — qui les met tous dans sa poche.

Je ne fais d'exception que pour un seul, Pierre Dupont, qui s'est taillé, dans un roseau de France, un flûtiau digne de Théocrite, et qui est un poète, celui-là, comme une étoile est une étoile.

Donc je me croyais, non pas le seul, mais un des rares, des très rares, qui trouvaient terriblement injuste l'oubli dans lequel était tombé l'auteur du *Dieu des bonnes gens*, quand voici M. Ernest Legouvé qui publie son *Béranger des écoles*. C'est là, comme le titre l'indique, un choix — fait avec le tact le plus délicat — parmi les vers et dans la très remarquable correspondance du chanson-

nier. De plus, le petit volume se recommande par des notes du plus vif intérêt et par une belle étude d'ensemble, dues à M. Legouvé, qui sera bientôt nonagénaire, mais dont la plume a toujours vingt ans.

C'est plaisir de voir avec quelle chaleur et quelle verve il défend et relève la gloire de celui qui fut son ami, et comme il fait justice des iniques dénigrements dirigés par l'esprit de parti contre le caractère et l'inspiration de Béranger. Aussi j'emboîte le pas à M. Legouvé. De sa suite, j'en suis.

Je déclare bien haut avec lui que Béranger fut un brave homme, un vrai poète et un bon Français; qu'il éprouva sincèrement la plus généreuse pitié pour les humbles et les travailleurs; que, fier, modeste, désintéressé, il vécut pauvre et libre comme le vent, et qu'il aima par-dessus tout la France et la liberté.

Sa philosophie, non pas vulgaire, comme on l'a dit, mais indulgente et résignée, est, après tout, celle du peuple.

Peu religieux, mais sans lâche terreur devant le mystère, Béranger eut confiance en un Dieu de bonté. Il espéra la sainte alliance de l'humanité, tout en gardant un sentiment filial pour sa patrie.

Il poursuivit pour elle un beau rêve de justice et de fraternité, mais sans renier aucune de ses gloires. Il plaignit les malheureux, excusa, comprit leurs révoltes, mais il leur conseilla surtout, avec une sagesse naïve et profonde, de cueillir les heures ailées et fleuries et de s'arrêter à toutes les haltes du chemin de misère, qui s'appellent un baiser, une chanson, un verre de vin.

Républicain, il vécut dans un temps où la République — désormais illusion perdue — était encore un idéal. Lui, qui trouvait moyen de faire la charité avec la maigre pension que lui servait l'éditeur Perrotin, qu'eût-il pensé de nos triomphants panamistes ? N'eût-il pas jugé bien bénins ses mois de prison sous Charles X, devant les juges de la Haute Cour, condamnant un de ses frères en satire, Henri Rochefort, « à la façon de Marchangy, mon ami » ? Il n'a pas su que, dans le cœur du plus farouche jacobin, il y a souvent un bourgeois égoïste qui sommeille. Qu'aurait dit l'auteur du *Vieux Vagabond* de nos législateurs atteints de surdité chronique pour les revendications des désespérés ? Et lui, qui baisait pieusement la soie des glorieux drapeaux, n'aurait-il pas vu d'un œil sombre jeter dans la charrette du boueur les deux couronnes

d'immortelles déposées, l'autre jour, au pied de la Colonne, pour célébrer le double anniversaire de Marengo et de Friedland ?

Heureux Béranger ! Il fut, toute sa vie, de l'opposition. Il put croire jusqu'à la fin qu'une forme de gouvernement est supérieure à une autre, et que la cire — jaune, verte ou rouge — du cachet change la qualité du vin.

Par cette erreur même, il fut un poète, — et un vrai poète, — je le répète, sûr de ne pas me tromper, puisque je suis du même avis que Gœthe et Chateaubriand. Il a semé de nombreuses chansons,

Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.

Mais plusieurs sont faites pour demeurer, notamment celles qu'il a consacrées à la légende napoléonienne. Grâce à l'Empereur, — comme le dit si bien M. Legouvé, — l'histoire de France a ressemblé pendant quinze ans à un poème épique. Béranger fut un de ceux à qui la gloire de Napoléon donna un peu de génie.

Que n'ai-je écrit les *Souvenirs du Peuple ?* Je serais en règle avec la postérité.

21 juin 1894.

MADAME CARNOT

Samedi soir, Mme Carnot était dans son avant-scène, à l'Opéra-Comique, et assistait à la représentation de *Falstaff*.

Elle était contente. Son mari, dont la santé lui avait donné de l'inquiétude, tous ces derniers temps, allait mieux, s'était mis en route pour Lyon. Rassurée, mais craignant encore un peu pour lui les fatigues du voyage et des cérémonies, elle l'avait recommandé aux gens de sa suite. « Veillez à ce qu'il ne reste pas trop longtemps debout, à ce qu'il se ménage. » Car Mme Carnot est une épouse et une mère de famille exemplaire. Enfin il était parti, bien disposé. Elle le savait, là-bas, reçu avec enthousiasme, souriant à tous, donnant des poignées de main, passant au milieu des acclamations.

Alors, fidèle à son rôle, à ses devoirs de demi-souveraine, elle avait tenu à paraître dans ce théâtre, à applaudir l'œuvre de Verdi, du maître vénérable qui était venu demander à Paris une nouvelle consécration de sa gloire et dont l'harmonieux génie avait semblé mettre un trait d'union entre les deux nations latines, si malheureusement divisées.

Elle était dans sa loge, sentant monter vers elle la discrète mais très sincère sympathie de tous. Comme toujours, la foule éprouvait en sa présence un sentiment de plaisir. Malgré tant de mal qu'on dit de nous et que nous en disons nous-mêmes, nous sommes un peuple de braves gens; et, hier encore, nous étions heureux de voir, au premier rang de la hiérarchie sociale, cette digne et excellente personne. Dans les réunions mondaines, jamais la phrase : « Tiens ! voilà Madame Carnot », n'était suivie d'une médisance, pas même d'une épigramme. Chacun souriait de loin à cet aimable et pur visage. On admirait les hautes vertus de la compagne du Chef de l'État, et, de plus, on lui savait gré de les pratiquer avec tant de simplicité et de bonne grâce. C'était une fierté pour nous, quand la France avait des hôtes à recevoir, de leur montrer tout d'abord — auprès du premier

des citoyens, à la place la plus apparente, et comme une parure de la patrie — cette honnête femme.

Si modeste que soit Mme Carnot, elle a dû souvent s'apercevoir, elle a dû souvent être heureuse de l'affectueux respect dont elle était comme enveloppée; et, l'autre soir, dans cette salle brillante, devant ce public choisi, peut-être, encore une fois, attendrie et bercée par la musique, a-t-elle eu cette douce sensation qui lui caressait le cœur.

Mais le lendemain !...

Non, on ne peut y songer sans frémir !... Elle est là, paisible, dans l'intimité de la famille. Les fenêtres de l'Élysée sont ouvertes sur la chaude nuit de juin et laissent pénétrer le parfum des roses. Quand soudain paraît un familier du logis, les traits bouleversés. C'est la nouvelle, l'effroyable nouvelle ! Et les télégrammes se succèdent, se précipitent, les télégrammes où flamboient les mots de sang ! Oh ! ce voyage nocturne, et, dans la gare sombre, où ronfle la machine attelée à la hâte, le départ de cette pauvre femme, dévorée d'angoisse et d'épouvante, parmi tous ces hommes aux faces mornes et parlant à voix basse !... Hélas ! le « rapide » peut courir, rouler à faire fumer les rails,

dévorer la nuit et l'espace. La malheureuse arrivera trop tard! A Dijon, à moitié route, Mme Carnot apprend l'atroce vérité. Son mari est mort. Elle aussi, elle reçoit son coup de poignard!...

En vérité, je ne puis arracher ces horreurs de ma pensée.

Une seule fois, j'ai eu l'honneur de voir de près Mme Carnot et de causer avec elle. C'était dans la première année de la présidence de son mari, et elle passait alors la fin de l'été au palais de Fontainebleau, avec sa famille. Je fis ce petit voyage pour me rendre à l'audience qu'elle avait bien voulu m'accorder et pour lui parler d'une grande et malheureuse artiste, cruellement atteinte par la maladie et menacée par la misère. Jamais je n'oublierai avec quel zèle et quelle chaleur d'âme elle accueillit ma requête, ni combien elle fut, dans cette circonstance, bienfaisante et bonne.

Au moment où elle est accablée, à son tour, par la plus affreuse des infortunes et où elle va sans doute s'abîmer dans son deuil, ce souvenir me hante et m'émeut. Mme Carnot m'a rarement vu dans les fêtes dont elle faisait si gracieusement les honneurs, et je ne les ai traversées deux ou trois fois que pour m'incliner devant elle. Je suis peu mondain, encore

moins courtisan. Mais je tiens à dire, aujourd'hui, à cette noble femme que je souffre de sa douleur et à lui prouver que le poète, qu'elle aida un jour à faire un peu de bien, n'est pas un ingrat.

Tout a été dit sur l'assassinat du Président de la République, et ce crime monstrueux a su arracher aux moins éloquents de superbes cris d'horreur et d'indignation. Pourquoi est-on forcé de reconnaître qu'ils ont retenti avec bien moins de force et de sincérité, lors des précédents attentats commis par les anarchistes? Il n'y a pas à soutenir le contraire. On économisa les larmes d'encre, on fut très chiche de Bossuet à cinq sous la ligne pour le marchand de vin Véry, pour l'ouvrier Hamonod, pour les sergents de ville de la rue des Bons-Enfants, pour le pauvre diable de dessinateur du Café Terminus. Bien plus, par une singulière perversion de la sensibilité, cette compassion, ménagée pour les victimes, était prodiguée aux criminels ou du moins à leurs familles. Rappelez-vous seulement le concours d'adoption en faveur de la petite Sidonie.

Mais, cette fois, le vent tourne. Le Président Carnot est pleuré comme Henri IV, et le nom de l'anarchiste italien qui fut son meurtrier n'est pas voué à une moindre exécration que le nom du fa-

natique Angoumois écartelé en 1610. Avons-nous donc encore tant de monarchie dans les veines, et revenons-nous aux règles de l'ancien théâtre, qui ne permettaient d'attendrir les spectateurs que sur les malheurs de personnages illustres?

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui la pitié ne fait pas fausse route, suit d'instinct la justice et la raison et s'adresse à ceux qui la méritent, aux innocents, aux victimes.

En est-il une plus touchante que Mme Carnot qui, née dans la classe moyenne, en ayant les bonnes et modestes habitudes, s'est trouvée portée au rang suprême, a su dignement y occuper sa place, d'instinct, à force de tact et de bienveillance, et qui, brusquement, est jetée dans ce drame de sang, en pleine horreur historique?

Oui, je la plains profondément, et tous les gens de cœur la plaindront comme moi. Dans sa jeunesse, elle n'avait certainement rêvé que d'être une loyale épouse et une tendre mère. Plus tard, elle n'était entrée dans la vie éclatante que pour y suivre son mari, n'avait accepté les honneurs — avec quel ennui secret, sans doute, et quelle fatigue! — que pour se montrer digne de l'homme qu'elle aimait. Et tout à coup, l'inflexible des-

tinée lui apprend que tout se paye, même ce qu'on n'a pas demandé, que les souffrances se mesurent aux grandeurs, et inflige à cette douce et simple femme les tragiques désespoirs et les larmes des reines.

La voici désolée pour toujours. Elle ne trouvera quelque tempérament à sa douleur que dans ses devoirs maternels et dans le culte d'un mort pour qui l'histoire, si souvent injuste et passionnée, se montrera très indulgente. Car, devant la fin sanglante du Président Carnot, les plus sévères ont désarmé. Ils ne veulent se rappeler que son amour de la paix et du travail, son respect de la loi, sa probité scrupuleuse. Ils ne lui font même plus le seul reproche qu'il ait mérité, celui de n'avoir pas poussé, en des jours de honte nationale, le cri de généreuse colère que la France attendait de lui. Ils excusent son silence, deviennent ce qu'il a dû coûter d'effort à cet honnête homme, comprennent qu'il a cru faire son devoir en se taisant.

La figure du Président Carnot, qui semblait plutôt effacée, a pris, depuis le coup de couteau, beaucoup de dignité et même de grandeur. Le grand-cordon de la Légion d'honneur, insigne de son rang, dont il s'ornait dans les cérémonies officielles,

deviendra, pour sa famille, une très précieuse et très honorable relique. Les taches de sang qui le souillent et que sa veuve couvre, aujourd'hui, de baisers et de larmes, portent témoignage que Sadi Carnot était digne d'occuper la première place, puisqu'il a su mourir, noblement, courageusement, de la mort par le glaive, de la mort du chef.

28 juin 1894.

LES BELGES

Je n'aime pas à parler de ce que je connais mal. C'est pourquoi j'avais jusqu'ici gardé le silence sur les plaintes périodiquement exprimées contre l'invasion de la France par les ouvriers et manœuvres émigrés des pays voisins. Cependant, j'ai maintenant sous les yeux, dans ce coin de la Brie où je passe l'été, un spectacle qui se reproduit tous les ans et qui m'inspire de sérieuses réflexions. C'est celui de ces Belges qui viennent passer ici deux mois environ pour faire les moissons, et sans qui — on peut le dire hardiment — les moissons ne seraient pas faites.

Ils arrivent, par groupes, au moment des plus durs travaux de la campagne, et les entreprennent, à la tâche, à tant l'hectare. Depuis longtemps,

dans ces plaines fertiles, dans ce pays de grosse culture, il n'y a, pour ainsi dire, plus d'ouvriers des champs, et, sans les Belges, je le répète, propriétaires et fermiers ne sauraient comment lever leurs récoltes.

Pourtant les villages sont assez peuplés, les communes sont prospères. Beaucoup d'ouvriers de tous les corps de métier gagnent un suffisant salaire. Un grand nombre de petits cultivateurs se tirent parfaitement d'affaire en faisant des fruits, des légumes, — de « la légume », comme ils disent plus volontiers, — même des fleurs. C'est la grâce et le charme de toute cette région, à plusieurs lieues autour du clocher de Brie-Comte-Robert, que ces vastes espaces exclusivement plantés de rosiers; et, de la fin de mai jusqu'à la moitié de septembre, la brise qui passe est parfumée. La contrée respire l'aisance. Sauf quelques vagabonds et cheminots, point de pauvres, ou, tout au moins, pas d'indigents. C'est même probablement à cause de ce bien-être, de cette facilité de vivre, que les bras manquent pour les gros travaux de l'agriculture proprement dite.

En tout cas, le fait est indéniable. Pour couper ces blés et ces seigles qui vous viennent à hauteur

d'épaule, pour botteler ces avoines qui frissonnent au vent, pour ériger ces meules blondes, pour biner ces betteraves et ces pommes de terre, on ne peut compter que sur les Belges; et, s'ils n'arrivaient pas, à l'époque exacte, quand les loriots mangent les dernières cerises, il faudrait, pour cette pénible besogne, — la plus indispensable de toutes, s'il vous plaît, — employer les grands moyens et mettre en réquisition les pantalons rouges.

Ne trouvez-vous pas cela fort inquiétant?

J'avoue que je suis pénétré d'estime pour ces braves Belges, si laborieux. Ils se lèvent au point du jour, ne rentrent qu'à la nuit tombée, et tout le temps, en pleine campagne, sous l'ardeur du soleil, ils travaillent comme des forçats. A peine s'accordent-ils une heure de sieste!

Ah! ils ne se préoccupent pas de la journée des trois-huit, ceux-là, je vous prie de le croire.

Dix sous par tête et par jour, voilà leur dépense. Tout au plus, le dimanche après la messe, — car ils vont à la messe, — font-ils quelquefois une petite débauche, boivent-ils un peu de mauvaise eau-de-vie. A la fin de la moisson, ils ont, chacun, cent cinquante, deux cents francs d'épargne. Ils re-

tournent alors chez eux, où la récolte est plus tardive, donnent encore le même coup de collier, ajoutent quelques écus au boursicot. Avec ces médiocres économies et les quelques sous qu'ils gagneront, cet hiver, à leur métier de tisserand, ils vivront, eux et leurs familles; et ils recommenceront l'année prochaine.

Quand je fais, après dîner, ma promenade hygiénique, au crépuscule, je les rencontre sur la route, revenant lentement vers le village, par escouades de huit ou dix hommes. Leurs maigres et hautes silhouettes se profilent sur la pourpre du couchant. Car ils sont secs comme des triques, n'ont plus que la peau et les muscles, à force de sueurs et de fatigues. L'un d'eux porte sur l'épaule la grosse jarre de grès où l'on s'est abreuvé tout le jour. Des pieds à la tête, ces passants harassés sont couleur de poussière. Seul, le visage, hâlé, brûlé, cuit et recuit par le soleil caniculaire, est presque tout à fait noir, et la barbe, généralement blonde, éclate d'étrange façon, semble de la paille.

Nous nous croisons en chemin. Un ou deux — les prodigues — fument une courte pipe. La bande répond à mon salut par un sourd « bonsoir ». Puis ils s'éloignent, épuisés, silencieux, ayant à peine

la force d'échanger quelques rares paroles dans leur rauque patois flamand.

Pauvres gens ! Quelle rude vie, tout de même !

Cependant, tout près d'ici, dans l'énorme Paris, à chaque instant, le même cri de détresse se fait entendre : « Pas d'ouvrage ! » Et l'on maudit ces ouvriers étrangers qui viennent travailler au rabais, avilissent les salaires, font concurrence aux plus humbles artisans. Sur les chantiers on ne rencontre que Piémontais et Lucquois. Les ateliers sont pleins de prétendus Suisses et de soi-disant Luxembourgeois, qui sont, en réalité, des Allemands, des Prussiens de Prusse, peut-être des espions. Et la colère gronde. A la porte, les intrus, les ennemis ! La France aux Français !...

Je ne suis guère internationaliste. Je ne demanderais pas mieux que tous les peuples s'aimassent comme des frères; mais, en attendant qu'ils aient fondé leur Sainte-Alliance, j'ai la faiblesse, je l'avoue, de donner la préférence à mes compatriotes. Seulement, je suis bien forcé de reconnaître que cette invasion des étrangers, qui est un malheur dans les villes, est un bienfait, que dis-je ? est le salut pour nos campagnes.

« Le travail manque, » gémit-on de toutes parts.

Dans les grands centres, malades de pléthore, c'est possible; mais non pas dans ces plaines dorées, où sans les durs tâcherons de Flandre on ne pourrait pas moissonner. Et il en va de même, m'affirme-t-on, dans tout le Nord de la France. Demanderons-nous aussi qu'on les chasse, ces braves gens qui vont tout à l'heure engranger notre blé, assurer notre pain?

L'abandon des travaux des champs a toujours été considéré, chez tous les peuples, et avec raison, comme un très grave symptôme de décadence. Hélas! dans nos villages désertés, le groupe scolaire, tout battant neuf, se dresse en face de l'église en ruine. Où sont, aujourd'hui, tant d'écoliers à qui l'on serinait, naguère, le *Manuel de morale civique?* Dans les grandes villes, dans les malsains et grouillants faubourgs. Ils sont allés là, comme moucherons à la chandelle, attirés par l'espoir du gain, de la fortune possible, et, presque toujours, ils n'y ont trouvé que l'encombrement de tous les métiers, la vie coûteuse et difficile, les chômages fréquents, la misère. Beaucoup d'entre eux ont glissé dans le vice, sont devenus des paresseux et des ivrognes. Tous ont vu le luxe, connu l'envie, et, grossissant la foule des aigris et des

mécontents, ils souffrent, inquiets du lendemain, n'osant pas songer à la vieillesse.

Et, pendant ce temps-là, au pays abandonné, au pays qu'ils regrettent, — car on y est à peu près sûr de ne pas mourir de faim, — il faut faire venir de loin, de très loin, au temps de la moisson, des étrangers qui ont encore nos rustiques vertus d'autrefois, l'endurance au travail, l'extrême sobriété, le goût de l'épargne.

Bah ! ce n'est qu'une crise, me dit un rêveur. L'avenir est radieux. Bientôt la Science rendra inutiles, ou, du moins, réduira au minimum les abrutissants travaux, et les hommes, plus intelligents et plus libres, jouiront en paix des biens de la terre, récoltés sans efforts et mieux répartis.

Soit, je veux bien rêver. Mais accordez-moi que, pour le moment, les espérances de la société moderne s'écroulent, que ses doctrines les plus chères font banqueroute. Tandis que, pour combattre des crimes nouveaux, notre République emprunte des lois de fer à l'arsenal des vieilles tyrannies, là-bas, en Amérique, — dans ces États-Unis toujours cités comme modèles par les admirateurs du progrès matériel, — voici qu'éclatent des émeutes sauvages auxquelles on ne trouve à opposer que la Cour

martiale et les coups de fusil. Je veux bien rêver d'un Chanaan social; je l'appelle de tous mes vœux. Mais nous ne le verrons pas; et, à l'heure qu'il est, nous avons tous le pressentiment d'un cataclysme effroyable, d'une explosion des appétits, et, quels que soient les vainqueurs momentanés, d'un recul vers la barbarie.

Non, nos cités monstrueuses et toutes trépidantes d'électricité ne m'éblouissent plus, quand je pense que nos blés pourriraient peut-être sur pied sans ces pauvres moissonneurs belges qui viennent d'arriver dans mon village.

Hier soir encore, j'en ai vu quelques-uns, assis sur le vieux banc de pierre, à la porte de la ferme. Le couteau ouvert, ils mangeaient un peu de lard sur un chanteau de pain bis, par grosses bouchées, avec cette lenteur solennelle, presque religieuse, des gens de la campagne, pour qui le pain est chose sacrée. Tout, dans leur humble et robuste aspect, exprimait les antiques et précieux instincts, les simples et immortelles traditions de la race humaine. Ils m'ont fait éprouver une émotion étrange, où il y avait du respect, et aussi de la tristesse. Est-ce que, vraiment, nous n'en aurions plus, en France, des paysans comme ceux-là?

Et, songeant à nos villes pleines de désespérés, à nos campagnes menacées d'abandon, à l'avenir si sombre, j'ai murmuré le mot de la belle prière :

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

12 juillet 1894.

L'IMPOT SUR LE REVENU

L'impôt progressif et proportionnel sur le revenu vient récemment d'être repoussé par la Chambre des députés.

La majorité n'a pas été forte, d'accord, et même, pris d'une pudeur inaccoutumée, les parlementaires ont institué une commission chargée d'étudier de nouveau la question. Mais nous savons ce que cela veut dire. Le projet de loi est mort et enterré ; il est allé rejoindre les retraites d'ouvriers et toutes les autres belles promesses faites par la mauvaise foi des politiciens à la niaiserie des électeurs. Ce qui ne nous empêchera pas, au prochain renouvellement des pouvoirs législatifs, d'entendre réclamer, dans tous les programmes, les éternelles

« réformes attendues par la démocratie » sous l'orme du suffrage universel.

Cependant, jamais la nécessité d'un large sacrifice de la part des riches, en faveur des pauvres, n'a été plus évidente qu'aujourd'hui. Cette idée est dans tous les esprits, même les plus timides, et, en l'exprimant une fois de plus, je ne suis pas, en ce moment, plus révolutionnaire que notre Saint-Père le Pape. Or, pour faire un pas en avant dans ce sens, imagine-t-on rien de plus équitable qu'un impôt direct qui, sans accabler ceux qui possèdent ou gagnent plus que le nécessaire, soulagerait, si peu que cela fût, les charges fiscales des nécessiteux? Moi, cela me paraît clair comme le soleil. Qu'on me prenne le dixième de mon revenu. Évidemment, je ferai la grimace ; mais je n'en mourrai pas. Tandis qu'il est odieux de faire payer deux sous à un pauvre diable une boîte d'allumettes qui ne vaut pas plus de deux ou trois centimes.

« Vous n'y entendez rien ! me crient des voix solennelles. Vous n'êtes pas économiste. »

C'est vrai. Je ne suis pas économiste, et, en un certain sens, je le regrette. Car j'ai remarqué que les économistes étaient presque tous millionnaires,

ce qui m'arrangerait joliment pour le quart d'heure, mon jardinier venant de me déclarer que si je veux avoir des géraniums l'année prochaine, il faudra reconstruire ma petite serre, qui tombe en putréfaction. D'un autre côté, je suis bien aise de n'être pas économiste; car tous ceux que j'ai rencontrés étaient des messieurs très cossus, d'un âge mûr, vêtus de belles redingotes bien noires, comme dans les portraits de Bonnat, mais qui n'avaient pas l'air tendre du tout.

Comme de juste, ces gros bonnets ont de la philanthropie plein la bouche; cependant, si vous leur parlez de la misère, avec un peu de véhémence, tout de suite ils branlent la tête, prennent un air entendu et vous prouvent, avec un tas de statistiques et de tableaux à accolades, qu'il y a bien moins de misérables qu'on ne croit, et que s'il y en a encore un si grand nombre, c'est certainement de leur faute.

Oh! parbleu! Je sais bien qu'il ne suffit pas de pleurnicher pour éteindre le paupérisme, et qu'on n'équilibre pas un budget avec de la sensibilité. Pourtant, essayez d'insinuer aux professionnels de la chose qu'il y a vraiment trop de jouissances en haut et trop de privations en bas, et qu'il faudrait

peut-être ôter un peu à Pierre pour remettre à Paul; et vous entendrez les cris de paon. Pour eux, il n'existe pas de mauvais riches, et le luxe le plus égoïste et le plus scandaleux est encore un bienfait, puisque l'industrie et le commerce en profitent. Que dis-je? L'avarice elle-même, au point de vue national, leur apparaît comme une vertu. Cet argent-là, selon eux, c'est un filon de mine qu'on exploitera plus tard, c'est une précieuse réserve.

Et puis — qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? — on sent que ces gens-là n'aiment pas les pauvres. Ils en parlent toujours un peu comme de coupables. La charité leur déplaît, l'aumône leur semble un danger. Si vous mettez la main à la poche, vous allez tout gâter. Ils prétendent qu'on les laisse faire. N'y a-t-il pas leur Assistance publique? N'y a-t-il pas leurs bons de pain, leurs cantines, leurs asiles, leurs hôpitaux?

Eh bien! oui. Il y a de tout cela. J'ajouterai même qu'il n'y en a pas assez.

Depuis plusieurs mois, je sollicite l'admission dans un hospice d'un vieil ouvrier, désormais hors d'état de gagner sa vie. C'est un honnête homme, très recommandable; mais, comme tout est plein, comme l'âge exigé par les règlements est celui de

soixante-dix ans, et comme mon protégé n'en a que soixante-huit, — voyez-vous, le blanc-bec ! — il faut attendre. Quelqu'un l'empêche de mourir de faim, à l'aide d'une pièce de cent sous hebdomadaire, qui déplairait fort aux économistes. « Point de dons en argent, exterminons la mendicité. » Mais enfin, n'est-il pas monstrueux qu'on laisse si longtemps sans pain et sans refuge ce malheureux vieillard? Et celui-là a un académicien dans sa manche ! *Zuze un peu* des autres, comme dit le Marseillais.

Ne fût-ce que pour recueillir ces tristes épaves de la société, je trouverais tout naturel, je l'avoue, que l'État rognât, d'autorité, quelque chose sur mon bien-être, à moi qui vis de bon travail, et très légitime aussi qu'il fût encore plus exigeant pour ceux à qui le seul produit de leur capital procure l'aisance et permet l'oisiveté. Mettons que je sois un affreux socialiste ; mais qu'il y ait des mioches et des vieux sans ressources, cela me paraît indigne d'une nation chrétienne et civilisée.

Par exemple, il faudrait que l'argent fût bien employé et que, lorsqu'on aurait deux millions pour fonder un établissement quelconque, on ne commençât pas, ainsi que les choses se passent

trop souvent, par manger la moitié de la somme en bâtisse. Voilà le malheur. Il rôde toujours par là un architecte, un prix de Rome, qui s'est promené dans les ruines de Pœstum et qui rêve du monumental. Il a son idée. C'est un artiste. Il ne comprend les enfants scrofuleux que dans du dorique, et, pour les vieilles femmes paralysées, il lui faut absolument du corinthien. Or, vous savez, cela coûte les yeux de la tête, les volutes et les feuilles d'acanthe. Méfiez-vous des architectes. Beaucoup de lits dans les dortoirs et de beurre dans le rata; mais moins de festons et d'astragales, s'il vous plaît.

Dans les cités de misères, — traitez-moi de calotin, maintenant, si cela peut vous faire plaisir, — je rétablirais les Sœurs. Je sais qu'il est révoltant de conseiller à un vieux malade de se désennuyer en égrenant un chapelet, et qu'il est abominable d'apprendre à un orphelin qu'il a un Père dans les cieux. Mais, au risque de perdre toute chance de finir mes jours au Conseil municipal, avec un petit traitement et quelque pot-de-vin par-ci par-là, — tant pis, — je suis pour les cornettes. Par économie, d'abord; et puis, malgré la Franc-Maçonnerie et M. Homais, les servantes du Seigneur

m'inspirent plus de confiance que toutes ces petites bobonnes, souvent gentilles, ma foi, et portant coquettement le bonnet d'uniforme, que j'ai vues trottiner dans les hôpitaux. Je ne leur fais pas un crime de se laisser, de temps en temps, prendre mesure d'un corset, dans les corridors, par le garçon du laboratoire ou par l'interne en pharmacie. Mais il y en a, paraît-il, qui réclament un pourboire à un agonisant avant de lui donner sa tisane. Alors, ma foi, j'aime mieux les Sœurs.

L'assistance des pauvres, si développée qu'elle pût être, n'absorberait, cela va sans dire, qu'une partie de l'argent produit par l'impôt sur le revenu, et son principal avantage serait, comme on sait, d'alléger, pour les classes laborieuses, le poids si lourd des contributions indirectes.

Or, savourez-moi, je vous prie, cet argument supercoquentieux, que les adversaires du projet de loi ont eu l'aplomb d'invoquer contre lui. Ils ont prétendu que les prolétaires seraient humiliés de ne plus participer, ainsi que les capitalistes, aux dépenses de l'État, que la loi les atteignait dans leur dignité démocratique et qu'on risquait de creuser encore plus profondément le fossé entre les diverses classes de citoyens.

Non. Voyez-vous d'ici ce pauvre père de famille, qui a quatre enfants à nourrir et qui tient absolument à payer le gîte à la noix seize sous la livre, — pas un sou de moins, — pour se bien prouver à lui-même qu'il n'a pas cessé d'être l'égal de M. de Rothschild? Imaginez-vous ce fumeur qui, chaque fois qu'il bourrerait sa pipe avec du tabac pas cher, se croirait repoussé dans le plus lointain moyen âge et se considérerait comme le vassal de son propriétaire et le vavassal de son portier? O législateurs, chassez vos craintes chimériques! Rendez-nous, sans scrupules, le vin à quatre sous. Aucun pochard, soyez-en certains, ne protestera au nom des immortels principes.

Je ne me rappelle plus le nom de l'orateur qui a soutenu ce paradoxe; mais, s'il l'a fait — comme je me plais à le croire — pour se moquer du monde, ce garçon-là vient d'inventer une mystification froide, un comique amer, d'un genre tout fait à nouveau. Je lui conseille d'aborder le théâtre. La scène où il nous montrerait le peuple assemblé dans ses comices, à qui l'on propose la vie à bon marché et qui répond : « Plutôt mourir de faim! » réjouirait les mânes d'Aristophane.

Je dois constater qu'on a fait valoir, contre le

projet de loi, des objections moins fantaisistes, et je reconnais, de bonne foi, que la répartition de l'impôt sur le revenu ne serait pas commode. Mais qu'est-ce qui est commode ?

Quoi qu'il en soit, l'affaire est classée. Au moment où les crimes anarchistes l'obligent à voter des lois draconiennes, le Parlement n'a pas jugé opportun de faire, par compensation, un effort vers une moins injuste distribution des charges sociales. Le chœur des financiers et des économistes l'approuve et le félicite. Vive l'immobilité, et à bas la politique sentimentale ! Ainsi soit-il. Mais puissions-nous, dans les heures graves que nous traversons, n'avoir pas bientôt à déplorer l'impuissance, l'aveuglement et la dureté de cœur de nos maîtres, et à reconnaître trop tard qu'ils ont fait une grande imprudence et commis une lourde faute.

19 juillet 1894.

LECONTE DE LISLE

La douloureuse nouvelle de la mort de Leconte de Lisle me parvient dans un village perdu, sur les confins du Périgord et du Quercy, où je viens d'arriver pour prendre des eaux qui préviennent, m'assure-t-on, les douleurs hépatiques. Car, l'hiver dernier, j'ai senti mon foie dévoré par un invisible vautour, et il me serait fort agréable de ne plus jouer les Prométhées. La prochaine fois, je vous parlerai d'Alvignac et des eaux de Miers. Mais, aujourd'hui, toutes mes pensées sont pour le grand poète qui n'est plus.

Sachant que sa maladie s'aggravait, — depuis un an, il déclinait à vue d'œil, — je l'étais allé voir tout récemment, et j'avais emporté un navrant souvenir de cette visite. Haletant, émacié, marqué par

la mort, il m'avait adressé, du fond de son fauteuil d'agonisant, de mélancoliques paroles d'adieu. Nous avions parlé des sinistres événements du jour, de l'assassinat de Carnot, des lois de répression qu'on préparait; et le vieux pessimiste laissa couler son amertume. Un éclair d'ironie brilla dans les yeux éteints du moribond, et sa voix, un instant, redevint mordante pour me dire : « Nous allons imiter les Jacobins et jeter un voile sur l'image de la Liberté. » Puis, comme je lui annonçais mon départ pour le Sud-Ouest, il murmura : « Mon ami, vous ne me reverrez plus. »

Et, comme je m'efforçais, le cœur serré, de lui donner les encouragements qui trompent les malades, lui conseillant le changement d'air, le séjour à la campagne, il me dit que des amis lui offraient l'hospitalité, à Louveciennes. Quelques lignes télégraphiques, lues dans *la Dépêche de Toulouse*, le seul journal qui pénètre jusqu'ici, m'ont appris que c'est là qu'il est mort, subitement, d'une hémorragie.

... Et voici que les plus belles heures de ma jeunesse surgissent dans ma mémoire.

C'est au quatrième étage d'une maison du boulevard des Invalides que loge l'auteur des *Poèmes*

barbares. Nous gravissons l'escalier, le samedi soir, Catulle Mendès, Albert Glatigny, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Dierx, Louis-Xavier de Ricard, Paul Verlaine, Georges Lafenestre, moi-même, d'autres encore. Souvent Sully Prudhomme nous accompagne, Sully, dont je revois le jeune et doux visage, la barbe soyeuse, et les beaux et calmes yeux de lion au repos. Toujours, dans le gai bavardage de nos voix juvéniles, retentit le timbre d'airain de José-Maria de Heredia. Ce sont les disciples du Maître, ceux que, demain, on appellera les Parnassiens, par dérision, mais qui se pareront de l'injure comme d'un titre d'honneur et fonderont une école qui marquera tout de même une étape dans la marche de la poésie française.

Ils grimpent les marches lestement, avec des rires de gamins, les étudiants en rimes. Cependant leur cœur est plein d'une émotion respectueuse. Ils songent que si le grand artiste à qui ils vont rendre hommage demeure si haut, c'est parce qu'il est pauvre et qu'il a consacré sa vie tout entière à la poésie pure, avec une inébranlable fidélité, un désintéressement absolu, sans une seule concession à la mode qui passe, au caprice éphémère du public. Tous ces jeunes gens ont déjà leur rêve original,

leur idéal personnel. Ils ne sont point des élèves qui vont demander des leçons. Le poète qu'ils admirent et qu'ils aiment leur donne plus et mieux, — un grand exemple.

En vérité, vers 1866, mes camarades et moi, nous allions, tous les samedis soirs, chez Leconte de Lisle, — Victor Hugo étant trop loin, à Guernesey, — comme les Croyants vont à la Mecque.

La plupart du temps, le Maître lui-même nous ouvrait la porte, et son sourire — volontiers sarcastique — devenait cordial et bienveillant pour accueillir les poètes. Nous nous empressions de saluer Mme Leconte de Lisle, jeune et gracieuse femme que son mari, notablement plus âgé qu'elle, traitait avec une douceur paternelle et touchante; et notre venue encombrait, tout d'abord, les deux petites pièces, très modestement meublées, qui constituaient tout l'appartement de réception. Un brouillard y régnait bientôt, la cigarette étant permise; et c'est dans ce nuage que mon souvenir évoque la tête olympienne du poète, son crâne puissant et dégarni, qu'auréolait une longue chevelure déjà grisonnante, ses traits réguliers, son œil étincelant sous le monocle, sa bouche altière et dédaigneuse.

On causait alors, et seulement de ce que nous aimions tous, de littérature et de poésie ; et, je dois l'avouer, les opinions exprimées là manquaient, en général, d'éclectisme et de tolérance. Erreurs de jeunesse. Tous, nous avons appris, depuis lors, combien l'art est difficile, l'effort respectable, et combien une œuvre, même incomplète, représente de peine et de travail. Nous nous sommes reproché nos sévérités d'autrefois; nous sommes devenus plus équitables. A cette époque, Leconte de Lisle avait déjà produit ses plus beaux chefs-d'œuvre. Il avait le droit, lui, d'être sévère. Il en usait ; mais, je me hâte de l'ajouter, seulement contre ce qui choquait son idéal de beauté, et contre le succès qu'il estimait injuste. Mais, comme tous les forts, il savait aussi comprendre et admirer.

Pour ses jeunes amis, il se montrait, d'ailleurs, plein d'indulgence. Sur son invitation, nous récitions, à tour de rôle, nos plus récents poèmes. On s'adossait à la cheminée, où triomphait l'excellent buste en bronze du Maître, par le sculpteur Moulin. J'ai entendu là Mendès, avec sa diction précise, nous dire plusieurs beaux fragments de son *Hesperus*. C'est par la tendre voix de Sully que j'ai connu, avant le public, les plus admirables pages

des *Épreuves*. L'organe de cuivre de Heredia, que troublait parfois un léger bégaiement, claironnait des sonnets merveilleux. Devant cette cheminée, j'ai vu le pauvre Villiers, secoué de tics nerveux, roulant ses yeux de visionnaire, jeter, en traits épars et confus, la première esquisse de son prodigieux Bonhommet. J'ai dit là, pour la première fois, ma *Bénédiction*.

Mais notre grande joie, — elle était assez rare, — c'était quand Leconte de Lisle lui-même consentait à nous communiquer quelques vers inédits. Je me rappelle notre « chair de poule » d'enthousiasme, lorsqu'il lut son *Qaïn*. Je viens de me déclamer à voix haute les strophes du début, que je sais par cœur, et je retrouve ma sensation de jadis. La beauté du poème reste intacte et demeurera toujours telle. Pas une brique ne s'est détachée de l'antique et barbare monument. Et ce qui me frappe dans *Qaïn*, c'est moins l'incomparable perfection de la forme que la force et la profondeur de l'accent. Jamais plus puissamment qu'ici le poète pessimiste n'a poussé son cri de révolte contre l'injustice de la destinée humaine, n'a hurlé son horreur de la vie.

Leconte de Lisle, récitant ses propres vers, était

très intéressant à observer. A le voir ainsi, tout droit, absolument immobile, la tête haute; à l'entendre déclamer d'une voix lente et grave, un superficiel aurait pu lui donner, une fois de plus, le nom d'impassible, dont la critique l'accabla si souvent et qui l'irritait si fort. En réalité, son trouble — bien que dompté et contenu — était extrême. Était-ce timidité naturelle, comme j'en ai eu le soupçon? Était-ce émotion sacrée de l'artiste? Je ne sais. Mais l'homme alors se transformait et se revêtait d'une singulière majesté. La voix, un peu sourde et presque tremblante, prenait l'auditeur aux entrailles. Sur cette face marmoréenne, soudain mortifiée, on sentait courir un frisson. Les yeux, surtout, devenaient effrayants. Ils se creusaient; et sous les paupières palpitantes les prunelles montaient, comme dans l'extase.

Ces souvenirs lointains m'assaillent en foule, aujourd'hui que le grand et noble poète nous a quittés pour toujours.

Dans ces dernières années, j'ai beaucoup vécu auprès de lui, car j'avais choisi une place voisine de la sienne, dans nos séances à l'Académie, où il avait si dignement succédé à Victor Hugo. Le vieux Maître avait à peine changé, et, jusqu'à

l'autre hiver, sa vieillesse resta robuste. L'homme intellectuel et moral était aussi resté le même. Plus que jamais, il jugeait rigoureusement la nature et la vie, et toujours il parlait avec une haine mêlée d'admiration des rêves décevants par lesquels l'humanité essaie d'oublier sa misère fatale. Car Leconte de Lisle offre ce remarquable phénomène. Sincèrement athée, il a puisé, dans les mythes religieux, presque toutes ses conceptions poétiques et, certainement, les plus belles. Les religions, qu'il détestait et qu'il accusait de tous les malheurs et de tous les crimes de l'histoire, le préoccupaient sans cesse, et il a passé sa longue existence à fixer, dans la sereine et impérissable beauté, ce qu'il considérait comme de folles illusions et de dangereuses chimères.

Je ne partageais aucune des convictions philosophiques de Leconte de Lisle; mais l'artiste en lui m'éblouissait à ce point que je puis dire qu'il est un de ceux que j'ai le plus aimés et admirés. J'ai eu le bonheur de lui donner la preuve de mes sentiments; mais, jusqu'à la fin, il m'intimida, et la crainte de son dédain ou de ses ironies—bien excusables chez un homme pour qui le sort avait été sévère—arrêtait, de ma part, les cordiales expansions.

En présence de ce poète, pour qui l'art fut un sacerdoce, j'étais toujours ému, en me rappelant tant de chefs-d'œuvre, en songeant à cette vie exemplaire, et mon cœur était pénétré d'affection et de respect. Je me reproche, à cette heure, de ne pas l'avoir dit assez souvent et avec assez de chaleur au Maître trop imposant, et je me demande, hélas ! avec tristesse : « L'a-t-il bien su ? »

26 juillet 1894.

A. Lemercier del. — L. Sebastian sc.

Roc-Amadour

En 1788 le chapitre des chanoines faisant présent du "valeur" de Roland au prince de Condé.

A. Mauguin, éditeur.

Imp. H. Delaunay.

ROC-AMADOUR

« Roc-Amadour... Roc-Amadour... » crie le conducteur du train en courant le long des wagons.

Et, s'il s'est endormi tout à l'heure, après avoir admiré la splendide vallée de la Dordogne, le voyageur est tout surpris de s'éveiller dans une sorte de désert. C'est le *causse* de Gramat. Partout de la pierre. Les vastes, mais très maigres herbages, à l'herbe courte, sèche, comme roussie, où pâturent de rares moutons, sont entourés de murs bas, sommairement bâtis de cailloux superposés. A perte de vue, la roche perce la terre, montre ses arêtes grises. Çà et là, quelques arbustes rabougris. Une Thébaïde, en vérité. Voyez. Dans ce repli de terrain, une grotte se creuse, où l'on rêverait un saint

Jérôme à barbe blanche, agenouillé tout nu devant un vieux livre, auprès de son lion familier.

« Roc-Amadour, » crie le conducteur.

Quelques paysans à chapeaux ronds, deux ou trois femmes chargées de paniers, descendent des « troisièmes ». Là-bas, au fourgon des bagages, on jette sur le quai des cages à volailles, vides. Puis le chef de gare, son fanion rouge à la main, donne un coup de sifflet. La machine répond par un bref vagissement d'enfant malade. Le train s'ébranle, et le voyageur, qui vient de Paris ou de Limoges, se rencogne dans le capiton du compartiment et déploie un journal, pour ne pas être attristé plus longtemps par le spectacle de ce morne paysage.

A quelques centaines de mètres de là, cependant, est un très ancien et très célèbre pèlerinage, une des plus extraordinaires curiosités obtenues par la combinaison de l'art et de la nature, le sanctuaire de Roc-Amadour.

Descendez dans l'étroite et profonde vallée de l'Alzou qui plonge brusquement, pour ainsi dire, au milieu de ces plaines arides. Une vallée ? Non, ce mot évoque des idées de fraîcheur et de verdure. C'est ici une gorge de montagne. En contre-bas

de la route, le torrent, à sec pendant tout l'été, semble un chemin capricieux qui se recourbe sur des prairies d'un vert adorablement tendre. Mais, partout ailleurs, c'est le roc. Il forme deux parois gigantesques et terriblement escarpées, hautes de plus de cent vingt mètres, devant lesquelles je me suis rappelé le cri de Roland, dans *la Légende des Siècles :*

> O Durandal, qui m'as coupé Dol en Bretagne,
> Tu peux bien me trancher encor cette montagne.

Quand on pénètre dans cette coupée, une angoisse vous saisit. Instinctivement, les yeux se lèvent, cherchent, là-haut, le rassurant azur. Aux flancs des deux immenses murailles, pendent seulement quelques buissons, quelques arbres isolés, qui ont poussé là, on ne sait comment, et dont on voit les racines. Aucun site n'est plus imposant ni plus sauvage.

Tout à coup, à un tournant de la route, on croit faire un rêve. Positivement accrochés à la montagne, en surplomb sur le gouffre, se profilent des murailles à créneaux, des édifices, des tours, des clochers, les uns sur les autres, dans un pittoresque désordre, et dominés eux-mêmes par un énorme

rocher où se dresse une ancienne citadelle, à qui tous ces monuments et toutes ces églises ont l'air de donner l'assaut, avec leurs toits pour boucliers et leurs flèches en guise de lances.

C'est Roc-Amadour.

De quand date cet étrange village, dans lequel nous entrons par une porte fortifiée et où les masures et les granges sont toutes ornées d'une ogive sculptée, d'un marmouset, d'un vestige gothique? Du moyen âge? Non pas, de bien plus loin, de la nuit des temps. Pour préciser, du premier siècle de l'ère chrétienne.

Selon l'antique tradition, Amadour — en latin, *Amator* — ne serait autre que Zachée, l'esprit de Véronique, ce Zachée qui monta sur un sycomore pour mieux voir passer Jésus, et chez qui logea le Divin Maître. Le disciple serait venu dans ces contrées même avant saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine, pour y propager la doctrine chrétienne, et serait mort, en l'an 70, dans ce coin solitaire du Quercy.

Pourquoi pas?

La vérité historique est un leurre, et nous entendons sans cesse discuter l'exactitude d'événements contemporains, accomplis en présence de nom-

breux témoins. Jamais, par exemple, on ne saura au juste si Robespierre tenta de se brûler la cervelle ou s'il eut la mâchoire fracassée par le pistolet d'un gendarme; et qui nous dira si Gambetta est mort d'une typhlite ou d'un coup de revolver? Ces incertitudes de l'histoire ne doivent-elles pas nous rendre très indulgents pour la légende?

Toujours est-il qu'on m'a montré, dans une grotte, à Roc-Amadour, le tombeau du saint ermite; et sa main naïve, prétend-on, a sculpté l'image de la Vierge Noire, qui, depuis l'époque la plus reculée, attire en ces lieux un si grand concours de fidèles. Après tout, cela est fort possible.

La grossière lame de fer plantée dans le mur de la chapelle Saint-Michel — une des sept églises aériennes de Roc-Amadour — est-elle, oui ou non, l'épée de Roland, offerte à Notre-Dame par le paladin? Comment le saurais-je? Ne me dites pas que Henry au Court-Mantel s'empara de cette arme illustre, en 1183, lorsqu'il pilla Roc-Amadour; car, en 1788, le chapitre des chanoines faisait présent du « sabre » de Roland, comme d'un objet très authentique, au prince de Condé. Enfin, l'épée actuelle, m'assure un sceptique, aurait été récemment fabriquée par un forgeron de Gramat.

Mais ce renseignement ne me cause aucun plaisir. Cela ne faisait de mal à personne de croire que Roland avait, à jamais, enfoncé Durandal dans cette muraille, et, par tempérament, je préférerai toujours une poétique erreur à une plate vérité.

Pour la même raison, je me garderai bien de railler les pèlerins passés et présents, qui sont venus pendant des siècles et qui viennent encore demander des miracles à Notre-Dame de Roc-Amadour. Le temps n'est plus où les Croisés, avant de partir pour la Terre Sainte, faisaient bénir ici leurs armes; mais un grand nombre de pauvres gens accourent encore aujourd'hui devant la Vierge Noire pour implorer d'elle quelque soulagement à leurs souffrances en ce monde et le repos éternel dans l'autre. Cela vous gêne-t-il ? Moi, pas du tout.

Croire qu'une prière est plus efficace parce qu'elle s'adresse à une image informe, qu'on suppose faite par un témoin de la Passion, c'est de la superstition, de l'idolâtrie, tant qu'il vous plaira. Dans tous les cas, je ne sache rien de plus inoffensif; et ce n'est pas beaucoup plus déraisonnable, après tout, que d'être persuadé que les hommes devien-

dront meilleurs et plus heureux par le perfectionnement du phonographe ou l'invention du ballon dirigeable.

Plus je vais, plus je deviens circonspect et respectueux, quand je me trouve devant une manifestation quelconque de la foi religieuse; car je l'ai eue, dans ma prime jeunesse, et j'envie, au fond de moi-même, ceux qui la possèdent encore. Heureux celui qui se croit toujours sous le regard d'un Père céleste et lui répète avec confiance la délicieuse parole du *Dies iræ :*

Mihi quoque spem dedisti.

Je ne connais point cette douceur de l'âme. Mon cœur, sans doute, est pénétré de l'esprit évangélique, mais ma raison se cabre devant les dogmes, et j'avoue avec franchise mes affres intérieures en présence de la mort et de l'infini. Heureux le chrétien qui impose silence à ses passions dans l'attente d'une récompense éternelle et qui, lorsqu'il a faibli dans la lutte contre le mal, sait du moins où demander et obtenir le pardon de ses fautes! Si c'est une illusion, il n'en est pas de plus belle, de plus consolante. Pour la partager, je sacrifierais tout ce qu'on appelle les joies de la vie,

et du moins, quand je découvre la foi chez autrui, elle m'est sacrée.

L'illusion! L'espoir! N'est-ce pas là ce que, dans le monde moderne, insensés que nous sommes, nous avons détruit avec un aveugle acharnement? Nous sommes allés jusqu'au bout de notre folie; nous avons rêvé une morale sans sanction et sans obligation. Hélas! ce serait la fin de toute morale et, par conséquent, de tout bonheur, la révolte des appétits, le déchaînement de la bête humaine, l'état sauvage. Et, dès aujourd'hui, quand d'atroces logiciens proclament la liberté du crime, éperdus, épouvantés de notre œuvre, nous sommes forcés de recourir aux lois d'exception et aux échafauds!

Ces sombres pensées m'ont assailli, une fois de plus, en visitant ces admirables ruines, qui, restaurées par de pieuses mains, ont gardé cependant les traces des guerres de religion, et le souvenir des massacres, des incendies et des pillages commis tour à tour par les huguenots et par les catholiques. Certes, ces luttes furent affreuses; mais, du moins, on y combattait, de part et d'autre, pour une croyance. Et je songeais que la guerre sociale qui nous menace et que nous n'essayons même

pas de prévenir, serait bien plus hideuse; car les uns n'y défendraient que leurs jouissances et les autres ne se révolteraient que pour la satisfaction de leurs appétits.

Il y a, dans l'antique sanctuaire du Quercy, une cloche merveilleuse, qui, dit-on, sonnait d'elle-même, chaque fois que, là-bas, sur la mer lointaine, des marins, en péril de naufrage, faisaient un vœu à Notre-Dame de Roc-Amadour. Et, plus tard, quand les pauvres matelots, apportant l'*ex-voto*, le petit navire d'or pur ou d'argent fin, avaient gravi, à genoux et le cierge au poing, en disant un *Pater* à chaque marche, les deux cent quinze degrés de l'escalier taillé en plein roc, les moines contrôlaient avec les pèlerins le jour et l'heure où le vœu avait été fait et où la cloche avait sonné; et c'était la preuve du miracle.

C'en est fini de ces douces légendes. Cependant, nous sommes en pleine nuit, en pleine tempête, n'ayant plus, pour naviguer, qu'un mât de fortune, sur un radeau dont chaque paquet de mer arrache une épave!... Oh! ne va-t-il pas bientôt retentir, le signal du salut, le coup de cloche de l'espérance?

9 août 1894.

L'INTERVIEW

Faut-il se soumettre à l'interview? Faut-il recevoir les reporters? Faut-il leur répondre, quand ils vous demandent, par exemple, votre avis sur l'immortalité de l'âme, ou votre préférence en matière de funérailles, — sépulture ou crémation, — ou encore si vous mangez les asperges à l'huile ou à la sauce?

Une fois de plus, voici la fastidieuse question posée dans la presse, et j'ai le caprice de l'examiner.

Plusieurs sont pour la négative. Les malins d'abord, qui prétendent être agréables à la chèvre et rester en bons termes avec le chou. Et puis les solennels, ceux qui se prennent pour des oracles et croient que les moindres phrases tombées de leurs lèvres sont paroles d'évangile.

Aux uns et aux autres, la réclame offerte par l'interview ne déplaît pourtant pas outre mesure; mais ils sont gênés par la brusquerie de l'interrogatoire. Les prudents craignent de faire une « gaffe », et les prophètes se méfient de l'improvisation. Car nous n'avons plus que de faux prophètes, sans délire sacré, des sibylles pas bien solides sur le trépied. A Delphes, la prêtresse jeûnait pendant trois jours, en mâchant des feuilles de laurier, et l'on sait qu'Ézéchiel se nourrissait de fientes d'oiseaux. De nos jours, on vaticine plus volontiers à table, au dessert, dans l'excitation du vin de Champagne. Qu'on me pardonne un calembour par à peu près, la Pythie vient en mangeant.

Mais, pour les gens francs du collier et qui ne sont pas, d'ailleurs, bien persuadés que leurs plus insignifiants propos soient destinés à retentir dans les siècles futurs, l'interview n'a pas les mêmes inconvénients. Pour ma part, je m'y suis toujours assez docilement prêté, et je n'ai jamais eu à m'en repentir.

Au contraire. Dans deux ou trois circonstances de ma vie d'homme de lettres, — une démission donnée un peu nerveusement, une pièce interdite par la censure, — j'ai eu besoin de défendre ma

cause, et l'interview m'a été fort utile. J'ai dit alors clairement, loyalement, mon affaire aux jeunes gens armés de crayons et de carnets que m'adressèrent les journaux; ils reproduisirent, avec une très suffisante exactitude, mes explications et, en leur donnant une prompte publicité, coupèrent court aux interprétations malveillantes, aux attaques perfides. Je fus donc alors et je reste l'obligé des reporters.

Ah ! mes amis, ne disons jamais trop de mal de la presse. J'en connais, comme vous, toutes les turpitudes; mais nous ne pouvons plus nous passer d'elle. Elle est indispensable à la vie moderne comme le gaz et les chemins de fer, malgré les explosions et les déraillements.

Un motif autre que la reconnaissance me rend aussi très indulgent aux reporters. Ils sont mes confrères, et, en général, de jeunes confrères, dont la « copie » n'est pas magnifiquement payée et qui gagnent leur vie, de cette façon, tant bien que mal. N'est-il pas dur de leur jeter la porte au nez et de leur refuser un entretien qui leur permettra de passer, tout à l'heure, à la caisse du journal? Quelques-uns prennent mal leurs notes ou manquent de mémoire. Ils déformeront peut-être un

peu votre conversation. Le beau malheur! Parce qu'on vous attribuera quelques pensées médiocres et quelques phrases incorrectes, monsieur le gros personnage, aurez-vous le mauvais goût de vous fâcher? Il ne s'agit, après tout, que de paroles en l'air. Et puis, *rentre en toi-même*, *Octave*, et songe à toutes les choses contestables que tu as, non seulement dites, mais écrites sur du papier, signées de ton nom et envoyées sans vergogne aux imprimeries. Rassurez-vous, ô mes illustres contemporains. Pour une niaiserie de plus ou de moins, l'ordre du monde et la marche harmonieuse des planètes ne seront pas changés.

Ajoutons que l'accident en question est assez rare. Sans posséder absolument tous les mérites de la nymphe Écho et du phonographe, et bien que leur « copie » n'atteigne point, comme style, la beauté du *Dialogue d'Eucrate et de Sylla*, dans Montesquieu, presque tous les reporters sont attentifs, consciencieux et fidèles. J'en ai reçu qui étaient très intelligents, très lettrés, tout à fait aimables, et avec qui la causerie au coin du feu, tout en fumant quelques cigarettes, offrait un réel agrément.

Je me méfie, du reste, un peu de la sincérité des rectifications qui se produisent souvent après

une interview. Je devine toujours là un monsieur qui a eu la langue trop longue, qui s'est « emballé » et qui voudrait bien rattraper ce qu'il a dit.

Cependant, je conviens que le personnel de la presse renferme quelques saute-ruisseau assez déconcertants.

Naguère, une feuille mondaine m'expédia un de ses rédacteurs pour m'extirper quelques « indiscrétions » sur mon drame inédit, *Pour la Couronne*, que les directeurs de l'Odéon se proposent de représenter l'hiver prochain. C'était un très gracieux jeune homme, bien élevé, déférent, mis, d'ailleurs, comme un « premier aux gants », tiré à quatre épingles et frisé au petit fer. Mais, au bout de cinq minutes, comme il me demandait à quelle époque et dans quel milieu historique se passait l'action de ma pièce, je dus reconnaître que je révélais à mon gentil confrère l'existence de l'Empire d'Orient, dont l'histoire a pourtant la respectable durée de onze siècles, et que la nouvelle de la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, — événement qui ne me semblait pas, jusqu'alors, absolument inconnu, — causait une extrême surprise à ce jeune littérateur.

Tels sont tes bienfaits, instruction gratuite et

obligatoire ! Baccalauréat, voilà de tes coups !

Après cela, vous me direz que ce petit pommadin, qui ne valait rien pour faire causer un poète tragique, aurait sans doute rapporté une excellente interview de chez une grande cocotte, avec description suggestive du mobilier professionnel et discrets renseignements sur le prix et l'heure des consultations. Rien n'est plus probable ; et, comme c'est là, évidemment, la presse de l'avenir, ce joli garçon fera peut-être un très beau chemin.

Mais mon souvenir le plus amusant, à propos de reportage, c'est celui du journaliste américain qui m'a honoré, tout récemment, de sa visite.

Tout jeune, énorme, superbe, en complet merdoie à carreaux noirs, avec des joues couleur tomate et une barbe jaune qu'aurait enviée un fleuve d'allégorie, il laissait pendre le long de son corps ses poings monstrueux, comme s'il avait porté deux poids de cent kilos. Ce gigantesque exemplaire de la race anglo-saxonne, qui n'eût été déplacé, comme tueur, dans aucun abattoir, ne savait de notre langue que ce qu'on en apprend dans un *Manuel de la conversation :* « J'ai le couteau... Tu as le rasoir... Il *ou* elle a le casse-noisette », et son accent était celui d'un Anglais de chanson-

nette comique. Néanmoins, ses mains herculéennes et faites pour manier la massue, s'armèrent d'un minuscule porte-mine en or et d'un tout petit calepin relié en cuir de Russie; et le Yankee se mit en devoir de m'interroger.

Le dialogue fut très pénible. Dans l'espoir de me faire à peu près comprendre, je choisissais les mots les plus simples, comme pour un bébé, j'employais les verbes à l'infinitif, je parlais nègre. Lui, imperturbable, écrivait toujours, — quoi, grand Dieu? — puis, relevant la tête et faisant un violent effort de mémoire pour se rappeler sa question, préparée d'avance en français, il me la lançait avec l'énergie d'un capitaine au long cours commandant une manœuvre dont le sort du navire et de l'équipage aurait dépendu. Quelle interview! J'en avais la sueur au front. Car, par bonté d'âme, je répondais quand même, en phrases enfantines, avec un peu de pantomime explicative; et je me faisais l'effet d'un phoque qui dit « papa » et qui compte jusqu'à dix, sur le rebord de son bassin, avec sa nageoire.

L'Américain voulut connaître mes procédés de travail, et, là-dessus, du moins, je pus le satisfaire, en lui montrant une plume et du papier. Il souhaita

mon portrait enrichi d'un autographe, et, de nouveau, je comblai ses vœux, en lui offrant une photographie tellement rajeunie et retouchée que j'y ressemble, en ma qualité d'homme rasé, à tous les acteurs et même à toutes les actrices, — à Paulus ou à Léonide Leblanc, comme vous voudrez.

Mais, quand cet homme exigeant voulut me faire passer un examen oral sur des sujets plus difficiles, — sur l'Académie, sur Zola, sur les anarchistes, etc., — ce fut terrible : lui, criant toujours comme le capitaine d'un navire en détresse; moi, poussant de vagues aboiements et cherchant une rédaction à la hauteur d'un enfant à peine sevré : « Zola, très fort... Anarchistes, pas commodes... Académie, salon... »

Pour finir, le géant me demanda quelques détails sur ma vie intime, et notamment combien je recevais de lettres par jour. Je lui répondis : « Une vingtaine, dont dix pour me demander de l'argent. » Puis le citoyen de la libre Amérique prit congé de moi, paraissant enchanté, et me donna une formidable poignée de main, dont je souffre encore.

Eh bien ! je lui suis très reconnaissant quand

même, à ce brave Yankee. Venu de si loin pour m'interroger, il n'avait pourtant pas lu, très certainement, une seule ligne de moi, puisqu'il bégayait à peine quelques mots de français. Jamais je n'ai mieux compris que par sa visite, à quel point la célébrité littéraire est, comme le reste, vanité et rongement d'esprit. Et c'est encore ici un nouvel avantage de l'interview : elle donne à sa victime une leçon de modestie.

Soyez donc hospitaliers aux reporters. On ne leur dit, après tout, que ce qu'on veut bien; et, jusqu'à présent, ils ont eu la délicatesse de ne pas exiger de nous le récit de nos bonnes fortunes. Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que nous leur dictions, pour les écrire sur leur carnet ou sur la manchette empesée de leur chemise, des paroles dignes de la postérité. Ils ne sont qu'une longue interview, en définitive, et pas autre chose, les entretiens de Gœthe et d'Eckermann; et Las Cases faisait office de reporter, quand il recueillait les discours de l'Empereur, à Sainte-Hélène.

23 août 1894.

LA MORT D'UN EXILÉ

Connaissez-vous rien de plus mélancolique que la destinée de ce malheureux comte de Paris?

Ces temps derniers, en lisant chaque jour dans les journaux les détails de sa longue agonie, j'éprouvais un sentiment singulier, complexe, où il y avait beaucoup de pitié et aussi un peu de honte. Je sais bien que, lorsque l'ignoble politique est en jeu, il ne peut être question d'humanité ni de justice. Mais c'est égal. Que le descendant de tant de rois, qui, en définitive, ont fondé notre nation, soit mort de tristesse, loin de son pays, allons! ce n'est pas brillant.

Ce qui caractérise les parlementaires décadents qui nous gouvernent, c'est la peur et l'absence de générosité.

Personne n'était moins effrayant que le comte de Paris. Après la guerre, à sa rentrée en France, il se laissa jouer comme un enfant par le petit Thiers, dont la figure, aujourd'hui simplifiée par l'éloignement, se dessine, décidément, comme celle d'un intrigant de première classe. En restituant au fils de Louis-Philippe des millions, qu'on lui devait, après tout, mais qu'il eut grand tort d'accepter, le vieux serpent à lunettes savait fort bien ce qu'il faisait. Il rendait le prince absolument impopulaire.

A cette époque, je voyais tous les jours les photographies du comte de Paris dans les vitrines des papetiers bien pensants de la rue du Bac. Sous son modeste uniforme de lieutenant-colonel de l'armée territoriale, il ne faisait nullement figure de prétendant, je vous assure.

Si l'on m'avait demandé de tirer alors son horoscope, j'aurais volontiers prédit qu'il se bornerait à publier des articles très distingués dans la *Revue des Deux-Mondes* et qu'il serait de l'Académie avant moi.

Eh bien! pas du tout. Il paraît qu'il était formidable.

On lui passa bien encore sa visite à Frohsdorf;

mais, quand il se permit d'ouvrir ses salons, ce fut un *tolle* général.

Dans le monde de la politicaille exclusivement, bien entendu. Quant à la majorité des citoyens français, ils ignoraient qu'on servît, tous les soirs, rue de Varennes, un thé subversif et des petits fours séditieux, et les paysans continuaient à se lever de bonne heure pour aller déplacer le piquet de leur vache dans l'herbage, sans se douter que la patrie fût en danger.

Les dîners et les réceptions du comte de Paris avaient mis le monde officiel dans tous ses états. Le père Grévy, qui ne portera pas, dans l'histoire, le surnom de « Magnifique », fut particulièrement choqué, dit-on, qu'on prodiguât à tel point les verres de champagne et les petits pains au foie gras. La police était sur les dents, passionnément occupée à compter les équipages qui stationnaient près de l'hôtel Galliera, et à tirer les vers du nez des larbins. Considérez comme historique que les bombes glacées qui parurent au dessert, dans cette demeure princière, jetèrent plus d'inquiétude en haut lieu que n'en devaient répandre par la suite les bombes plus énergiques de Ravachol. Il n'y avait pourtant là que des messieurs qui avaient

mis leur habit n° 1, et des belles qui montraient leurs épaules. On les représenta comme des Catilinas qui faisaient d'exécrables serments et buvaient à la ronde dans une coupe du sang humain.

Pour parler sérieusement, tous les gens de bonne foi sont persuadés que le comte de Paris n'a jamais conspiré. Qu'il ne crût point impossible le retour de la monarchie; qu'il se considérât, lui, chef de la maison de Bourbon, comme une réserve en cas de malheur, — hélas! tous nos gouvernements, depuis un siècle, sont nés d'une catastrophe, — je n'en disconviens pas. Mais quoi? C'était un espoir aussi légitime que chimérique. Loin de conspirer, le comte de Paris, par éducation, par tradition de famille, avait — comment dirai-je? — la naïveté de croire à la volonté librement exprimée du pays, au roi qui règne et ne gouverne pas, au jeu de balançoire des assemblées, à toutes les chinoiseries parlementaires. Enfin, comme les princes ses parents, comme notre admirable duc d'Aumale, comme le brave duc de Chartres, qui se brûle les sangs de n'être plus colonel de cavalerie, il était un honnête homme et un bon Français, incapable de songer même à un coup de force, à une aventure.

Cependant, Grévy, qui était le maître bien plus qu'on ne le croyait, excita ses ministres, obtint l'expulsion. La République prouva, une fois de plus, — ainsi qu'elle continue de le faire, du reste, — qu'elle avait recours, comme les camarades, aux lois de circonstance et d'exception; et, de plus, cette iniquité fut une faute. Hors de France, les chefs des familles ayant régné étaient contraints, en quelque sorte, au rôle de prétendants, et, quoi qu'on en dise, ils devenaient plus incommodes qu'avant. Le comte de Paris n'accepta ce rôle, je crois bien, que par devoir, pour ne pas abandonner ses amis. Mais ce second exil le désespéra. Le pauvre prince, qui était, en somme, plein d'honneur et de vertus, et qui aimait la France, languit et s'étiola, loin d'elle. Il vient d'expirer, en regardant le drapeau. Grévy, dont on se rappelle la fin peu glorieuse, — ah! quel malheur d'avoir un gendre! — triomphe, à présent, en bronze, à Mont-sous-Vaudrey. C'est même la première fois qu'on érige la statue d'un vieux grigou.

Espérons, du moins, qu'on ne refusera pas à la dépouille du petit-fils de Henri IV quelques pieds cubes de terre française.

Pour excuser toutes ces vilenies, on invoquera sans doute la raison d'État, le salut de la République. Mais ce qu'on a sauvé, — si l'on a sauvé quelque chose, — c'est huit années de crises dégoûtantes et de trouble profond. La honteuse affaire Wilson, l'agitation boulangiste, les abjects tripotages du Panama et les attentats anarchistes, voilà le bilan. Ajoutez-y la menace constante d'un cataclysme social qui sera parfaitement justifié, d'ailleurs, par l'imperméable égoïsme de la bourgeoisie et par l'impuissance, manifestement prouvée désormais, des moulins à phrases du Parlement à se conformer à leur programme et à réaliser une seule des réformes cent fois promises; et — pour quiconque ne se paie pas de mots — il faut bien avouer, devant ce joli résultat, que la loi qui a proscrit le comte de Paris ne fut qu'une injustice et un scandale de plus.

Je ne partage pas les illusions des royalistes. A aucun moment, je n'ai cru qu'il fût possible de rétablir le prétendant sur le trône, et je m'imagine que lui-même ne s'en souciait guère. Mais enfin, si la mélancolique effigie de Philippe VII avait brillé sur les pièces de cent sous, les cœurs auraient-ils été moins durs et les politiciens plus hon-

nêtes? Vous n'en savez rien, ni moi non plus. Il n'avait rien du « bon tyran » rêvé par Renan. Il eût été sans doute un roi très respectueux des institutions établies, très constitutionnel, c'est-à-dire une espèce de Carnot, et les choses auraient probablement aussi mal marché.

A mon humble avis, pour ramener l'ordre et la paix dans notre politique intérieure, il faudrait l'action et la volonté d'un seul, — et d'un gaillard autrement râblé que l'infortuné prince qui s'est éteint, l'autre jour, à Stowe-House.

Non! ce qui me navre, dans la circonstance présente, c'est la hideuse monotonie de l'histoire, c'est le peu de progrès qu'ont fait, après cent ans de révolution, les idées de tolérance et de vraie liberté, c'est cette douloureuse pensée que la haine et la peur des hommes de partis étouffent le généreux génie de la France et lui ont défendu de donner asile au premier de ses gentilshommes, au fils de ses anciens rois. Ce qui me désole, à un point de vue plus général, c'est qu'elle existe encore chez nous, cette loi du bannissement, qui, appliquée à certaines natures, est la peine de mort fixée à brève échéance, la peine de mort hypocrite et dissimulée.

Car on ne peut juger des choses que par soi-même, et je sens bien que, si l'on m'exilait demain, — tout arrive, — je n'y survivrais pas longtemps... Ah! non, mille fois non, je ne suis ni international, ni cosmopolite! Naguère, je fus contraint, par ma très médiocre santé, de passer tout un hiver en Algérie. C'était pourtant la France encore, et le pays est admirable. Eh bien! j'ai connu la nostalgie sous ce trop bel azur, vers lequel ne s'élançaient pas nos vieux bonshommes de clochers. Ah! ne m'exilez pas, de grâce! la prison plutôt. J'ai justement une grande machine sur le chantier, que je pourrais terminer là, loin des « raseurs ». Mais je ne puis me passer du bien-aimé ciel de France, de ce ciel tendre et clair comme étaient les yeux de ma maman, comme sont les yeux de mon amie!

Aussi ma sympathie et ma pitié vont-elles vers tous les proscrits. Les sénateurs et les députés qui ont voté la loi d'exil, en 1886, croyaient-ils vraiment obéir à un devoir patriotique? C'est l'affaire de leur conscience. Mais qu'ils le sachent bien. Ils ont tué ce pauvre prince. Il ne s'agit pas ici de monarchie ou de république; il s'agit d'humanité. Le comte de Paris est mort, dans sa somp-

tueuse résidence, comme je mourrais, moi, j'en suis sûr, si l'on me chassait de mon pays, dans quelque chambre meublée de Bruxelles ou de Genève; il est mort de chagrin.

13 septembre 1894.

LES JAUNES

« Que ceux qui se passionnent pour la guerre entre la Chine et le Japon veuillent bien lever la main. »

Un petit nombre de mains se lèvent. Quelques diplomates, quelques marins, quelques collectionneurs, Edmond de Goncourt, Félix Régamey, le commis voyageur en bibelots du *Bon Marché*. Pas grand monde, en somme. Ils sont rares, chez nous autres, Barbares de l'Ouest, ceux qui se sont procuré une carte du théâtre de la guerre, pour y suivre les opérations navales et militaires et l'épingler de petits drapeaux.

Il ne faut pas s'étonner de tant d'indifférence. La Corée est trop loin, que voulez-vous? On a beau se sentir « citoyen du monde », selon la généreuse

expression de Schiller, il est impossible de se monter la tête pour les querelles de ces peuples dont nous séparent de si énormes distances. En vain essaye-t-on de prendre un parti, de s'exciter contre cette Chine immobile, cruelle et mystérieuse, de s'intéresser à ce Japon, qui nous charme par son art délicat, encore que bien monotone, et qui s'est fait, tout récemment, expédier d'Europe une civilisation de toutes pièces, avec tous ses accessoires, depuis le régime parlementaire, hélas! jusqu'au « complet sur mesure » à cent francs des petits tailleurs, pantalon, gilet et jaquette.

Malgré tout, nous ne parvenons à devenir ni franchement nipponophiles, ni carrément sinophobes. De loin et en gros, tous ces petits hommes à peau jaune, se formant en bataillons, ne nous paraissent pas plus différents les uns des autres que les moutons de divers troupeaux; et, la main sur la conscience, il nous est absolument égal que les troupes du Mikado se couvrent de gloire ou que l'armée de l'Empire du Milieu reçoive une épouvantable brûlée.

La faute en est aussi à ces noms exotiques que, par manque d'habitude ou paresse d'esprit, notre mémoire se refuse à retenir. Que demain trois

cents Japonais périssent héroïquement dans un défilé, je parie que ces nouvelles Thermopyles et leur Léonidas aux yeux bridés ne deviendront pas populaires en Europe. Et si, le soir d'un grand désastre, la garde impériale du Fils du Ciel aime mieux mourir que de se rendre, nous ne pourrons jamais nous rappeler le mot chinois qu'un Cambronne à plume de paon aura jeté à la face des vainqueurs.

Enfin, pour une raison ou pour une autre, cette conflagration de l'Extrême-Asie nous laisse froids.

Eh bien, nous avons tort, et moi-même, qui, en ce moment, me permets d'en badiner, je donne une nouvelle preuve de notre légèreté nationale. Quand l'Orient secoue ses tapis, c'est toujours une chose fort inquiétante, et le moindre fléau qui puisse en tomber, est la peste ou le choléra. Mais ce qui se passe aujourd'hui là-bas me semble tout particulièrement grave et chargé de conséquences redoutables.

N'est-il pas, en effet, effrayant de constater que ce Japon, si prompt à s'assimiler ce que notre civilisation a de plus compliqué, que cette Chine obscure et monstrueuse, que cette fourmilière humaine qui compte, dit-on, quatre cents millions

d'habitants, soient déjà devenus des puissances militaires égales à celles de l'Europe et pourvues comme elles de tout l'arsenal moderne des machines à tuer? Artillerie à longue portée, fusils à tir rapide, vaisseaux cuirassés, torpilles, toutes ces inventions diaboliques que nous perfectionnons sans cesse, mais dont, malgré nos haines entre nations et entre races, nous hésitons à nous servir, ils les connaissent, ils les ont à leurs ordres, les Jaunes, et, vous le voyez, ils ne sont pas arrêtés par nos scrupules, eux, et tout de suite ils ont joué le grand jeu de la mort.

Vous avez lu les dépêches. Une bataille rangée. Un combat naval. Deux massacres à grand orchestre, où ne manque aucun des instruments de la musique de guerre de l'avenir, où les gueules des canons crachent les boulets à trois lieues, où les fusils égrènent en quelques secondes leur chapelet de balles, où les volcans sous-marins font éruption, où les citadelles flottantes vomissent le meurtre et l'incendie ! Quel début ! Un Sedan ! Un Trafalgar! Savez-vous bien que ce n'est pas trop mal, pour ces petits Asiatiques aux doux yeux de velours sombre, aux hanches de fille, qui n'ont que trois poils de barbe au menton?

Il y a là, — je ne dis pas pour demain, mais que sait-on? — il y a là un grand péril. Grâce au bouddhisme, qui défend l'action, l'Extrême-Orient demeurait tranquille et inoffensif. Mais voici que s'introduisent et se développent chez lui les instincts guerriers, la science militaire. Cette énorme fraction du monde, si longtemps fermée, si rebelle à tout ce que l'Occident pouvait lui apporter de bon, et qui a, en somme, repoussé le christianisme, est désormais ouverte à tous les aventuriers, à tous les *mercantis*, qui lui donnent des chefs, qui lui fournissent des armes pour ses troupes. C'est triste à dire, mais les officiers de fortune et les courtiers de Krupp ou d'Armstrong réussissent aujourd'hui brillamment là où saint François Xavier et ses pieux successeurs ont jadis à peu près échoué. Les Asiatiques sont restés sourds à la parole d'amour; ils font accueil aux marchands de carnage, aux industriels en tuerie.

Prenons-y garde. Ne soyons pas dupes de cette singerie d'une société policée dont le Japon nous amuse. Songeons surtout à cet immense Empire chinois, où l'on se touche les coudes, où l'on étouffe, où l'on meurt de faim. En ce moment, vainqueurs et vaincus, ils apprennent comment se fait la grande

guerre, ces myriades d'hommes, et leurs progrès sont effrayants. C'était il y a trente ans, c'était hier, qu'une poignée de Français allait au pas de charge, baïonnette au canon, jusqu'à Pékin. Essayez de recommencer! C'est à peine si nous pouvons venir à bout des pirates du Fleuve Rouge. Supposez, dans cinquante ans, — dans vingt, dans dix peut-être, — la race jaune, aguerrie par ses luttes intestines, devenue belliqueuse, prise de notre folie d'armement. Quelle force! Qu'il surgisse alors, le Conquérant, le Conducteur de peuples, celui qui se dresse, à de longs intervalles, dans l'histoire, suscité par le destin pour bouleverser le vieux monde et rajeunir le sang des races épuisées, — et qu'il pousse contre l'Europe ses masses formidables!

De l'Est à l'Ouest! Ne l'oublions pas, c'est l'antique route des invasions; c'est toujours de ce côté qu'accourt le flot irrésistible des Barbares, qui semble poussé par une loi naturelle, comme un mascaret humain. Il ne s'agira plus, cette fois, de hordes confuses, de cavaliers en désordre pareils à ceux que firent reculer les aigles d'Aétius ou qu'écrasa la masse d'armes de Charles-Martel; il ne s'agira pas davantage de marins sauvages, en-

tassés dans de lourdes barques et ravageant la côte. Non, le futur Conquérant, le Chef aux ongles longs et à la natte dans le dos, sera sans doute un barbare, mais il connaîtra le « dernier cri » de la tactique et de la stratégie. Les trois ou quatre millions de « tigres de guerre » qu'il traînera derrière lui, sous l'étendard jaune brodé du dragon bleu, sauront se former en colonne, se déployer en tirailleurs, aussi bien que nos pantalons rouges aux dernières grandes manœuvres. Le nouvel Attila, tout en gardant la férocité du mandarin, aura la science d'un Moltke. Pour exterminer les Occidentaux, il tirera le meilleur parti de la vapeur, de l'électricité, de l'aérostation, des explosifs, et peut-être un Turpin yankee viendra justement de découvrir pour lui, dans la mécanique ou dans la chimie, un procédé plus sûr et plus rapide de coucher par terre, d'un seul coup, tout un régiment, depuis le tambour-major jusqu'à la carriole de la cantinière. Est-ce que cela ne vous donne pas un petit frisson, dites-moi, l'idée d'un Orthogrul breveté par l'école d'état-major de Paris ou de Berlin, d'un Rollon arborant son pavillon amiral sur un cuirassé de premier rang, d'un Timour ayant dans sa jeunesse suivi les cours de l'École Polytechnique?

Qu'en pensez-vous, respectables membres de la Ligue de la Paix, qui croyez qu'on supprimera la guerre par un bulletin mensuel et une cotisation de dix francs par an, et qu'on empêchera l'homme d'être un loup pour l'homme à l'aide de brochures fadasses et de discours sirupeux? Et vous, précurseurs de la République idéale, esprits plus fougueux, mais non moins chimériques, qui rêvez la fin des patries, les États-Unis d'Europe, on ne sait quelle Thélème démocratique sans armées et sans arsenaux? Qui sait si ce déluge d'Asiatiques ne choisira pas précisément, pour nous surprendre et nous engloutir, l'heure que vous appelez de tous vos vœux, honnêtes philanthropes, que vous voudriez hâter, tribuns populaires, même au prix d'un cataclysme, l'heure d'enthousiasme et d'attendrissement où les deux plus guerrières nations du vieux monde, enfin réconciliées, auraient proclamé la paix définitive, brisé leurs épées, jeté bas leurs drapeaux?

Hein? Quel réveil, cette irruption de la barbarie au milieu de la civilisation désarmée!

Mais je vous entends d'ici: « A quoi pense ce prophète de malheur? Terreurs absurdes! L'Asie est trop loin. »

Soit. J'étais le jouet d'un cauchemar.

Cependant, voici que je me rappelle un très ingénieux et très émouvant tableau du bon peintre Georges Rochegrosse, devant lequel je me suis arrêté longtemps, à l'avant-dernier Salon des Champs-Élysées. Il représentait le pillage d'une villa gallo-romaine par les Huns.

Oh! l'aimable maison des champs, avec son seuil hospitalier, sa jolie et grêle colonnade, son jardinet aux massifs de fleurs, aux bordures de buis, tout pareil aux jardinets d'à présent, dans nos paisibles banlieues! C'était vraiment l'asile de l'épicurien et du sage. Bien sûr, il devait y avoir ici des outres de vieux vin dans le cellier, et dans la bibliothèque quelques bonnes copies des poètes et des philosophes. Qu'il devait être bien, chez lui, le Gallo-Romain, sous cette treille rougie par l'automne, assis sur ce banc de marbre rose, et lisant une ode amoureuse d'Horace ou de Tibulle, une page sereine de Marc-Aurèle, tandis que, couchée aux pieds du maître, une belle esclave attendait son regard et son caprice.

Mais un vent sinistre s'est levé, brusquement, et, rapides comme lui, ils sont accourus au galop vers la blanche demeure, les hideux cavaliers mon-

gols, aux pommettes saillantes, aux yeux d'oiseaux de proie, au teint de safran, les Huns vêtus de peaux de bêtes, armés de lances, de flèches et de coutelas. Agiles comme des singes, ils ont sauté de dessus leurs haridelles, se sont rués dans le jardin et dans le logis... Et maintenant, regardez. Le maître égorgé gît sur la mosaïque de sa porte, tombé en travers du « salve » de bienvenue. Sur le sable, le butin — or répandu, riches étoffes, vases précieux — s'entasse, maculé par des mains sanglantes; et les femmes de la maison, patronnes et servantes, se tordent en hurlant de désespoir, emportées par les massacreurs dans une étreinte de brute obscène.

Il nous ressemblait, ce Gallo-Romain de la décadence. Il était comme nous, sceptique, délicat, voluptueux, et devait hausser les épaules devant la brutalité militaire. Je me demande si — quand les bandes d'Attila se sont abattues sur sa province — il n'a pas maudit la folie des consuls et des empereurs qui, jadis, s'enfonçaient avec leurs légions dans les contrées de l'Est, pour y combattre le Dace ou le Pannonien, et qui, en vainquant les barbares, leur avaient enseigné l'art de vaincre.

Oui, ils sont très loin de nous, les Jaunes. Voici pourtant qu'ils secouent leur antique indolence, qu'ils prennent les armes, — ces armes que nous leur avons fournies. Ils sont très loin; mais cela va vite, les trains blindés et les navires à double machine. Et, tandis que, dans notre petite Europe, sensibles fils de Japhet, nous demandons le désarmement et attendons l'Avril d'un impossible âge d'or, les Jaunes, là-bas, les innombrables Jaunes, apprennent à faire la guerre et à conquérir.

27 septembre 1891.

GUILLAUME II A PARIS

Est-ce vrai?

Vous avez tous lu, comme moi, — car elle a fait le tour des journaux, — cette conversation entre l'empereur d'Allemagne et un Français de passage à Berlin, dans laquelle Guillaume II a exprimé son intention de venir à Paris en 1900, et de visiter notre prochaine Exposition universelle. Il n'y a là, sans doute, qu'une nouvelle à sensation, inventée par quelque gazetier; mais elle n'est pas tout à fait invraisemblable. Et, dans tous les cas, en l'apprenant, un Français qui a le cœur à sa place sent sa peau se crisper sous le frisson de la « petite mort ».

Non! L'empereur d'Allemagne à Paris, assis,

dans le landau de gala, à la droite du Président de la République, allant voir nos monuments, confrontant son casque à pointe avec le dôme des Invalides, comparant, devant la Colonne Vendôme, le poids de l'airain conquis à Iéna et celui du bronze pris à Sedan; l'empereur d'Allemagne passant, en qualité d'hôte, sous l'Arc de Triomphe de la Grande Armée, par le chemin triomphal que parcourut, il y a vingt-trois ans, son victorieux aïeul! Non! Cette pensée est insupportable, et, j'en suis convaincu, elle n'est pas venue à l'esprit du jeune souverain, qui, tout au contraire, depuis quelque temps, semble chercher un terrain d'entente, de conciliation, un *modus vivendi*, entre son pays et le nôtre; qui, tout récemment, envoyait, le premier, à la veuve du malheureux Carnot, des condoléances pleines de tact et d'émotion, et, dans cette heure douloureuse pour la France, lui donnait une joie, lui rendait deux de ses enfants, ces braves officiers de vaisseau saisis là-bas, sur les côtes brumeuses, dans l'accomplissement du plus obscur et du plus ingrat des dévouements patriotiques.

Non! Respectons-nous en respectant nos ennemis. Ce ne peut être avec un sentiment de fanfa-

ronnade et de provocation que Guillaume II aurait manifesté son désir d'assister, dans la capitale du monde civilisé, à la grande fête de la paix et du travail par laquelle nous voulons saluer l'aube du vingtième siècle.

Seulement, il faut le dire, et bien haut. Tant que les martinets qui nichent dans les clochers lorrains, tant que les cigognes qui reviennent au printemps dans les houblonnières d'Alsace, ne déploieront pas leurs ailes dans un ciel français, ne s'abattront pas sur une terre française, l'Empereur d'Allemagne ne pourra pas franchir pacifiquement la nouvelle frontière, que son grand-père traça jadis avec l'épée. Cette frontière, c'est une blessure qui ne se cicatrise point, une plaie qui suppure et saigne toujours. Qu'il n'y touche pas; il nous arracherait un hurlement de rage et de douleur.

Sans doute, ce n'est pas sa faute. Il n'était qu'un enfant quand ce Bismarck — dont il a, d'ailleurs, secoué le joug — nous mutila. Qu'importe? Le mal est fait. Nous souffrirons toujours dans le membre amputé. Qu'on ne nous parle pas de temps écoulé, de fait accompli. Quand bien même — et, grâce au ciel, il n'en est rien —

nos malheureux frères d'Alsace et de Lorraine oublieraient et se résigneraient, nous n'oublierions pas, nous ne nous résignerions pas.

Certains diront qu'il est absurde et criminel d'entretenir ainsi la haine entre deux races, de condamner l'Europe à vivre sous un ciel noir et tragique où toutes les étoiles ont la forme menaçante d'un glaive, que toute l'histoire nous donne tort, que toujours les vaincus ont raisonnablement accepté leur défaite, que, dans ce regret que rien ne console, dans cette espérance qui ne veut pas mourir, on reconnaît bien la France et son incorrigible orgueil.

Parfaitement. Tout ce qu'on voudra. Mais quand nous entendons dire que la question d'Alsace-Lorraine est résolue, que c'est bien fini, que nous devons en prendre notre parti, passer l'éponge sur le passé, et que les deux chères provinces sont pour toujours allemandes, nous frémissons, et ce qu'il y a de meilleur en nous — le sang des aïeux, l'instinct national, la conscience du citoyen — se révolte et proteste. C'est de la folie, soit. Mais cette folie-là, c'est notre honneur!

D'après les on-dit, l'Empereur allemand, après avoir annoncé son futur voyage et remarquant la

muette surprise de son interlocuteur, aurait ajouté, ou à peu près :

« Quand j'ai formé un dessein, toujours je l'exécute... et je fais tout ce qu'il faut pour que la chose devienne possible. »

Est-elle possible?

On ne sait trop que penser de Guillaume II. Depuis six ans qu'il règne, il a vécu dans une agitation constante, que d'abord on aurait pu croire fiévreuse et maladive, mais qui ne semble pas le fatiguer. On sent en lui un très grand besoin d'action, une force qui, jusqu'à présent, ne s'est dépensée et même prodiguée qu'en des actes de peu d'importance, mais une force. Ses discours, parfois imprudents, contradictoires, ont un accent d'originalité. C'est un intellectuel, tout l'intéresse. Au début, on craignait de sa part — même en Allemagne — un coup de tête, une folie. C'était une erreur. Ce hardi n'est pas un téméraire. En somme, il nous apparaît comme singulier, un peu inquiétant, non pas médiocre. Très jaloux de son autorité, pénétré du sentiment de sa puissance, il doit avoir le désir d'étonner un jour le monde, d'accomplir quelque chose d'extraordinaire et de grand.

Eh bien! l'occasion est belle. Oui, s'il tient absolument à venir à Paris en 1900, au milieu des cris d'enthousiasme et par des routes jonchées de fleurs, il le peut. En offrant la restitution à la France des provinces conquises en 1871 comme point de départ d'un désarmement général, Guillaume II donnerait un exemple de magnanimité sans précédent dans l'histoire, assurerait pour longtemps la paix en Europe, y serait le premier pendant toute sa vie et laisserait un nom à jamais glorieux et béni.

Mais, hélas! quand je dis : « Il le peut, » un doute cruel se lève dans ma pensée. Quand même il le voudrait, le pourrait-il?

Il n'est plus de roi tout-puissant, d'empereur absolu. L'Allemagne, qui nous fut une ennemie si impitoyable, permettrait-elle à son jeune souverain une telle générosité? Qui le sait?

La dure vérité, c'est que jamais l'Allemagne n'a été mieux préparée pour la guerre, qu'elle sait que nous ne sommes plus les vaincus de naguère, qu'elle considère nos ongles repoussés et qu'elle aiguise les siens; c'est que demain, au premier roulement de tambour, avec une simplicité et une promptitude effrayantes, elle peut mobiliser, con-

centrer et porter en avant, comme entrée de jeu, une armée de huit cent mille hommes. Nous ne ferions pas moins, certes, et nous ne craignons plus personne. Mais qui donc — ô ironie! — parlait tout à l'heure de briser les armes et de réconcilier les drapeaux?

Ah! l'histoire sera sévère pour notre temps, condamnera ceux qui nous mènent, plaindra les peuples et dira que notre civilisation était bien barbare!

Quelle admirable action ce serait, cependant, pour un Empereur, pour un Chef militaire, de prouver que, se sentant le plus fort, il veut être aussi le plus juste et le meilleur, et, voyant osciller devant lui la balance du destin, de jeter son sceptre et son glaive dans le plateau de la paix et du travail! Car tout le mal du monde moderne vient de-là, et c'est pour les massacres futurs que tout notre or se transmue en acier. Ruinées par leurs machines à tuer, les nations rivales ne se seront peut-être pas encore décidées à se ruer les unes sur les autres, quand éclateront chez elles de pires calamités, filles du désespoir et de la misère, les jacqueries et les révoltes serviles. Oh! quel bienfaiteur de l'humanité serait celui-là qui déci-

derait l'Europe à jeter bas toute cette ferraille, qui détournerait le cours de ce torrent d'or meurtrier et en féconderait la terre du blé et du pain, la terre des pauvres gens ! Disons-le tristement. Il ne fonderait pas la paix éternelle, — rien n'est éternel ! — mais au moins une paix durable. Il serait le Dieu qui surgit dans la tempête, lance le *Quos ego* aux lames furieuses, assure pour longtemps aux marins une mer d'azur et des nuits d'étoiles.

S'il le voulait, pourtant, ce jeune Empereur ! Lui aussi, nous assure-t-on, se préoccupe de l'injustice sociale, entend les plaintes et les menaces d'en bas, a la conscience de l'imminent péril. S'il le voulait, s'il jetait au monde la promesse de paix, s'il en donnait un gage en renonçant à la récente conquête, la fin de ce sombre siècle serait une suave aurore. Il y aurait, en 1900, moins de fer dans les arsenaux et plus d'argent dans les humbles logis et dans les chaumières, moins de casernes et de citadelles et plus d'asiles pour la vieillesse et pour l'enfance. Allons ! donnons-nous la main et déchirons les étendards de guerre pour panser les plaies de l'humanité. Ah ! j'en suis sûr ! les morts des dernières batailles, Allemands et Français, ceux qui sont tombés pour leurs patries,

mais qui les sauraient heureuses, tressailleraient de joie dans leurs tombes et ne demanderaient plus à être vengés!...

Mais où vais-je chercher toutes ces chimères? Peut-être, en ce moment, le jeune Empereur songe-t-il à la sévère et dédaigneuse parole que la bouche en coup de sabre du vieux Moltke laissa tomber, un jour, du haut de la tribune du Reichstag : « La paix universelle est un rêve, et j'ajoute que ce n'est pas un beau rêve. »

Guillaume II ne verra pas la prochaine Exposition; et le temps est loin où nous pourrons planter nos canons inutiles, la culasse en l'air, le long des quais de nos ports, pour amarrer les bateaux.

11 octobre 1894.

REQUIEM!...

Ce vent de la Toussaint, qui chasse les feuilles mortes, les larges feuilles de nos platanes, et les accumule aux bords des trottoirs et dans les angles de murailles, suggère les pensées funèbres; et voici la fête annuelle de la Commémoration des Trépassés. Ne cherchons pas plus longtemps matière à philosopher.

Aussi bien ce culte des morts est-il pratiqué par la population parisienne avec la plus touchante fidélité. Que ceux qui nous accusent d'être frivoles aillent visiter nos cimetières; ils y trouveront à chaque pas les preuves émouvantes que nous savons éprouver des sentiments durables et profonds. Demain, comme d'habitude, les journaux publieront, à cet égard, de convaincantes statis-

tiques et nous diront quelle foule immense s'est portée auprès des tombes, quel chiffre énorme a atteint le commerce des fleurs et des emblèmes de deuil.

Un peuple qui conserve à ce point cette piété spéciale, peut avoir perdu toute foi religieuse; son instinct demeure quand même spiritualiste.

Interrogez votre cœur, vous tous qui regrettez un être aimé avec une si fidèle tendresse. Ne découvrez-vous pas au fond de vous-mêmes, malgré le désespérant silence de la nature, un secret espoir de retrouver tôt ou tard le cher disparu? Ce n'est pas à un nom sur une pierre, à un cadavre qui achève de se décomposer, que nous allons porter des fleurs et des couronnes. C'est à ce qu'il y avait dans le mort de plus pur, de supérieur, — disons le mot, — c'est à son âme. Si nous étions bien persuadés que celui qu'on a enterré là n'existe plus, absolument plus, que signifieraient nos pèlerinages et pourquoi nous ferions-nous un devoir de lui prouver que nous ne l'oublions pas et que nous l'aimons encore? Non, non. Quand nous entrons dans un cimetière, le cœur lourd de souvenirs, les mains chargées de présents symboliques, nous confessons, bon gré mal gré, notre

espoir en une autre existence ou, du moins, notre désir d'une survie personnelle.

J'irai plus loin. Ce mort, à qui nous apportons notre hommage fleuri, n'apparaît pas à notre pensée tel qu'il était de son vivant. Nous ne pouvons nous empêcher de nous dire qu'il a franchi le seuil d'un monde inconnu, qu'il en sait maintenant plus que nous sur le Mystère, qu'il est désormais d'une essence autre que la nôtre, supérieure à la nôtre. Si nous lui parlons, si nous osons nous adresser directement à lui, c'est avec une émotion, un respect qui nous font trembler. Misères de l'homme! Il se révolte orgueilleusement contre l'Infini et montre au ciel un poing chétif. Mais son pied se heurte au tombeau des siens; il trébuche, il tombe à genoux.

Penser aux morts, c'est prier.

Voilà, dira-t-on, de bien sérieuses réflexions. Que voulez-vous? Cette date de la Toussaint est de nature à les susciter, et d'ailleurs elles m'ont assailli, plus impérieuses que jamais, l'autre jour, à un enterrement.

Je ne connaissais pas la personne qui venait de mourir, et je n'étais venu que pour témoigner ma sympathie à l'un des membres de la famille, qui

est mon ami. Comme il occupe une haute situation, il y avait là l'élite de la société parisienne, et cette élite — vous le savez — est une cohue.

C'était un de ces enterrements qui sont une distraction pour le quartier, un de ces enterrements où le menu peuple s'ameute au seuil de l'église, où les badauds montrent du doigt, en les nommant, les gens célèbres qui descendent de voiture.

Ils arrivaient en très grand nombre, montrant leurs visages connus de tous et depuis longtemps, leurs visages, pour ainsi dire, usés à force d'être vus et pareils aux effigies des monnaies qui ont trop circulé. Tous s'efforçaient, sans doute, de donner à leur physionomie un caractère de gravité décente. Néanmoins, des amis se reconnaissaient, échangeaient, à distance, un coup d'œil soudain plus clair, un demi-sourire. Presque aucun — il faut le dire — n'avait jamais vu la défunte, et malgré les sombres draperies aux franges d'argent et les corbillards à panaches, on ne lisait, sur ces bouches fermées et dans ces yeux calmes, qu'un deuil de politesse.

Le luxe et la foule, dans une cérémonie funèbre, me donnent toujours une sensation pénible, et je

suis, malgré moi, un peu choqué de voir, derrière un cercueil, ce long cortège d'indifférents. Certes, ce sont là des rites facilement explicables. Je conviens très volontiers que le sentiment est respectable qui fait déployer par la famille tant de pompe et de solennité, et qui groupe un si grand nombre de sympathies — plus ou moins sincères — autour des affligés. Néanmoins, dans ces circonstances-là, je ne sais pourquoi je pense toujours à une bière sous un drap noir, tout simplement posée sur deux tréteaux, dans une pauvre paroisse de village, — à la bière d'un brave homme de mort, entourée seulement par quelques parents et amis ayant pour de bon les yeux rouges, et derrière laquelle une vieille servante agenouillée égrène, en pleurant, son chapelet.

C'est très beau, si vous voulez, le Père-Lachaise, la colline encombrée de monuments triomphaux. Mais il me semble qu'on doit mieux dormir dans un coin champêtre, abrité du vent par le contrefort d'une église gothique dont le clocher vous berce de ses angelus, — dans un cimetière mal clos, plein d'herbes folles, qui se confond avec la campagne, et où les enfants viennent faire des bouquets des champs au mois de mai et cueillir des

noisettes en septembre. Que dis-je? Je trouverais même tout naturel que le bedeau y cultivât quelques planches de salades ou de pommes de terre, et y mît sa chèvre au piquet.

Pour revenir à l'enterrement tumultueux et magnifique de l'autre jour, je vous avouerai que j'entrai dans l'église et que je pris place sur ma chaise à housse noire sans aucun recueillement. Comment aurais-je pu me recueillir? Tout de suite mon voisin, se penchant à mon oreille et abritant sa bouche avec sa main gantée, me demanda : « Eh bien! mon cher, quand votre pièce entre-t-elle en répétition à l'Odéon? »

Cependant, l'orgue gémit, les chants éclatèrent, et la sublime et poignante musique de la liturgie romaine produisit son effet accoutumé. Les physionomies devinrent graves, les chuchotements s'éteignirent, un silence imposant régna. On se souvint qu'il y avait une morte dans ce cercueil qui disparaissait sous les roses et les chrysanthèmes; et, mêlé aux plaintes déchirantes de la maîtrise et aux parfums entêtants et amers des fleurs d'automne, on sentit flotter dans l'espace on ne sait quoi de formidable et de majestueux. Me suis-je trompé? J'eus alors le sentiment que tous ces

hommes réunis par un simple devoir de civilité, que tous ces Parisiens sceptiques pensaient à la mort.

Moi, j'écoutais les chants, les admirables prières, dans lesquelles revenait à chaque instant le même mot : *Requiem... Requiem æternam... sempiternam...*

Le Repos !...

Qu'elle est touchante, — et qu'elle est profonde, — cette pensée de l'Église chrétienne qui, lorsqu'elle prie pour les morts, supplie Dieu de leur accorder, avant tout et surtout, le repos! Quelle sagesse! Quel jugement définitif porté sur la vie, où tout — même ce que nous appelons le bonheur — est une fatigue!

Celle qu'on enterrait ce jour-là était morte pleine d'années et avait droit à ce repos que les prêtres et les chanteurs demandaient pour elle. Mais, sur tous les visages qui m'environnaient, sur ces visages d'âge différent, même sur ceux des jeunes gens, sur ceux des jeunes femmes en pleine éclosion de beauté, je voyais distinctement les traces de l'usure et de la lassitude. Tous, ils étaient épuisés déjà par leurs travaux, par leurs passions, par leurs douleurs, par leurs jouissances. Chez tous,

— chez cet homme de génie comme chez cette mondaine, chez ce soldat comme chez ce penseur, — je retrouvais le signe fatal, — à peine apparent quelquefois, visible toujours, — cette moue de la lèvre, cette tristesse du regard, qui trahissent, dans toute physionomie qui s'abandonne, la faillite quotidienne de la vie, la déception ou l'assouvissement.

Le repos! Combien la belle prière avait raison de demander le repos pour eux, pour moi, pour nous tous!

Mais ce qu'elle implore avec tant d'insistance et d'ardeur, ce qu'elle promet aux justes et aux hommes de bonne volonté, ce n'est pas, ce ne peut pas être le repos dans le néant. Car la vie, cette vie à laquelle nous nous cramponnons avec désespoir, parce que nous ne connaissons qu'elle, la vie n'est qu'une lutte sans trêve et une longue souffrance; et les plus insouciants d'entre nous, ceux que peut encore endormir l'opium éventé de l'optimisme, se réveillent parfois couverts d'une sueur froide d'épouvante. Non, ce n'est pas vrai! Nous ne nous résignerons jamais à croire que la vie n'a pas d'autre but qu'une chute dans un gouffre et que nous n'avons vu la lumière du soleil que pour vider jusqu'à la lie cette coupe de misères et d'ini-

quités! Et, à des dates fatidiques, une angoisse nous étreint, nous voulons en savoir davantage. Humbles et pieux, nous allons vers les morts qui nous aimèrent, nous nous inclinons sur leurs tombeaux et nous leur demandons le secret de l'éternité.

Moi aussi, à la veille de cette fête des Morts, moi aussi je me penche sur des tombes vénérées. Hélas! elles restent muettes; mais, auprès d'elles, je retrouve un peu de mon âme d'enfant.

La foi y coulait comme une source fraîche sous de grands arbres. Puis les saisons ont passé. Le doute, sombre et triste automne, a laissé tomber sur l'eau vive les feuilles jaunes et les branches sèches, et l'a couverte de débris. Lève-toi, vent froid de la Toussaint qui balaies toutes les impuretés! Débarrasse la source de cette dépouille flétrie et m'y laisse boire! Oui, que je me désaltère, car j'ai soif d'espérance! Que cette eau délicieuse me rende la foi naïve de mes quinze ans, la foi sereine, exempte de terreurs et de superstitions! Qu'elle me permette de croire encore que mes bien-aimés ne sont pas anéantis à jamais, qu'ils m'attendent dans la lumière, et que cette mort, dont chaque minute me rapproche, n'est pas le

repos dans les ténèbres, mais un repos divin, le repos dans la certitude, où nous saurons enfin ce que c'est que le bonheur et ce que c'est que la justice!

1er novembre 1894.

EN DEUIL D'UN AMI

La France est en deuil d'un ami.

Aujourd'hui je me reporte, par le souvenir, et avec une grande tristesse, aux inoubliables « fêtes russes » de l'année dernière, et particulièrement au magnifique banquet offert à l'amiral Avellan et aux officiers de son escadre par le Conseil municipal de Paris. C'est la seule fois de ma vie que j'ai regretté de n'être pas vêtu d'une robe de brocart agrémentée de gemmes et de pierreries; car la salle des fêtes de notre Hôtel de Ville est un décor à la Véronèse, et la plupart des convives, qui, comme moi, portaient le frac noir et mesquin, y faisaient assez piètre figure.

Ce n'était pas, d'ailleurs, dans cette réunion solennelle, le seul détail de nature à exciter l'ironie.

Par exemple, quand les chœurs du Conservatoire, installés dans une galerie supérieure, firent éclater les accents de l'hymne russe, il était assez amusant de voir les vieilles barbes démocratiques et sociales du Conseil écoutant, debout et d'un air de componction, la solennelle prière pour le salut du Tsar orthodoxe.

N'importe, cela même faisait plaisir. Et ces farouches francs-maçons, qui n'auraient pas franchi le parvis d'une église, à l'enterrement de leur meilleur ami, avaient raison d'abjurer pour un instant leur fanatisme à rebours. D'ailleurs, les marins de l'autocrate du Nord n'écoutaient pas avec de moindres signes de respect notre *Marseillaise*. En somme, on sentait qu'un pacte d'amitié se scellait définitivement entre deux grandes nations, et, lorsque nous levâmes avec enthousiasme, pour les toasts d'alliance, nos coupes de vin de Champagne, l'âme même de la patrie flottait au-dessus de nos fronts.

Alphonse Humbert, alors président du Conseil municipal, fut charmant, et — ce qui est toujours rare — dit précisément ce qu'il fallait dire. D'une voix éclatante et chaude, il lança quelques mots ardents, vraiment dérobés à la flamme de son

cœur. Bravo ! l'ancien révolutionnaire ! On a pu se jeter, par bouillonnement de jeunesse, dans la pire des guerres civiles : on a pu en être châtié, — avec quelle rigueur ! — Bah ! Jamais de rancune contre la maman. Vive la chère France et vivent ses amis !

Il y eut encore une minute admirable, une minute où cela valait la peine de vivre. Ce fut lorsque le Président Carnot et l'amiral Avellan parurent devant la place de l'Hôtel-de-Ville enflammée, se montrèrent à la foule ivre de joie.

Là-haut, une splendide nuit d'octobre, criblée d'étoiles ; et, de toutes parts, un incendie de triomphe et d'allégresse. Gouttes d'or du gaz, éclairs de l'électricité, fumées bariolées des feux de Bengale, torches rouges de la retraite aux flambeaux. J'entends encore l'immense clameur d'amour, étouffant les voix des chœurs et le bruit des fanfares de cuivre ; je revois, dans une brume de pourpre, les milliers de visages aux bouches ouvertes et hurlantes.

Que dites-vous ? Que la foule souveraine est folle de divertissements et de spectacles ; que, cette nuit-là, recommençait la grande Kermesse de 1889 ; que c'était une suite aux embrasements de la Tour Eiffel et aux fontaines lumineuses, un nouveau

prétexte à trains de plaisir; qu'il suffit de quelques lampions et de quelques banderoles pour encombrer nos trottoirs de badauds le nez en l'air, avec du cervelas dans la poche, et de paysannes portant un panier dont un goulot de bouteille soulève l'anse?

Non, non! Le patriotisme proteste! Non! Il n'y a pas eu, dans les fêtes de l'automne dernier, la moindre exaltation de décadents. La France et Paris ont donné alors, bien au contraire, un spectacle qui fut et doit rester pour nous une source de réconfort et d'espoir. Dans ces heures délicieuses, l'aboyante politique se tut, les partis acharnés firent trêve et cessèrent pour quelques instants de se disputer l'os du pouvoir. Il n'y eut plus d'ennemis, plus même d'adversaires. Un sentiment unanime, et très pur, et très profond, unissait tous les cœurs, et tous nous ne pensions qu'à la France bien-aimée, qui enfin n'était plus seule contre trois devant l'Europe en armes. Et ce qui était exquis, ce qui nous attendrissait davantage, c'était la pensée que, au moindre soupçon de péril extérieur, nous retrouverions le même esprit de concorde et d'unité, et que l'atmosphère de divisions et de haines — que nous respirons, hélas! — serait balayée par le premier souffle des clairons de guerre.

Cette certitude, qui nous fait supporter les tristesses du présent et nous rassure sur l'avenir, à qui la devons-nous? A la nation russe, sans doute, qui est désormais liée avec nous par des sympathies puissantes et des intérêts sacrés. Mais, la nation russe obéissant à un chef, nous devons surtout notre reconnaissance à ce chef, c'est-à-dire au noble, au juste, au magnanime empereur Alexandre III, dont la mort met nos cœurs en deuil.

A son règne trop court, l'histoire appliquera la belle parole de l'Écriture : *Transiit benefaciendo*. Elle dira que, ayant la toute-puissance, Alexandre III l'a mise au service du droit; qu'étant le plus fort, il a voulu être le plus juste, et elle inscrira son nom, parmi ceux des bons et des sages, sur le livre d'or de l'humanité.

Que c'est beau, pourtant, la force, quand elle comprend et fait son devoir! Quelle majesté dans ce Tsar, obéi et vénéré comme un père par tant de millions d'hommes, qui jette un regard imposant sur l'Europe, fronce ses formidables sourcils devant l'immorale et lâche coalition de trois contre un, dit : « En voilà assez! » et, jetant sa lourde épée dans le plus léger plateau de la balance, ré-

tablit l'équilibre et maintient la paix du monde!

En écrivant ces lignes, je n'oublie pas les dangers que le pouvoir absolu peut faire courir aux nations, ni quels abus, quels crimes même, il est capable de produire, encore que, dans la société moderne, sous l'œil méfiant et sévère de l'opinion publique, le despotisme soit devenu à peu près impossible. Mais je songe aussi à la cruelle déception que nous donne, depuis si longtemps, le gouvernement du peuple par lui-même. Je songe au stérile bavardage, au vain tumulte des assemblées, à tant d'hommes médiocres ou indignes, choisis par le caprice du nombre, chefs éphémères, à peu près irresponsables, ne sachant pas vouloir, ni quoi vouloir. Que de trouble, de discorde, de désordre! Et que d'avortements! Quelle impuissance!

Il ne faut jamais désespérer. Peut-être toute cette agitation est-elle la fin de la tourmente sociale qui se déchaîna sur la France, il y a un siècle. Ainsi, quand le vent est tombé et la tempête finie, on voit longtemps encore, sous le ciel clair et purgé, les lames de l'Océan se heurter, furieuses, et secouer leurs embruns. Nous voulons croire qu'ils finiront par triompher, le calme et

l'ordre, d'où naîtront la liberté dans le bien et la sincère fraternité.

Cependant, dans nos craintes et nos incertitudes, comment ne pas admirer cette grande chose, une volonté, — une volonté vraiment libre, une volonté fixe, ferme, immuable, que rien ne contrarie et n'arrête, comme celle qu'a pu manifester le tsar Alexandre III en établissant l'entente franco-russe et en plaçant ainsi les peuples de la Triple-Alliance entre les deux mâchoires de fer d'un redoutable étau? Quand il a conçu et exécuté ce grand dessein, non seulement il s'est fait bénir de tous à cause du maintien de la paix, — paix armée, paix précaire, hélas! notre barbarie relative n'en permet pas d'autre, — mais il a réparé une grande injustice et il a permis à la France de reprendre sa place légitime au premier rang des nations.

Cela, jurons de ne l'oublier jamais!

Et voyez les merveilleux effets d'une grande volonté. Ils durent, ils survivent à celui qui a dit : « Je veux! » Les premières paroles du jeune prince, qui sera bientôt couronné au Kremlin, sont pour affirmer de la façon la moins équivoque qu'il accepte comme un héritage sacré la politique de

son père. Comme homme, Alexandre III lègue à son fils l'exemple des vertus les plus hautes et les plus touchantes; comme empereur, le souvenir d'un règne entièrement consacré au bien et à la justice. Aussitôt après avoir reçu le dernier soupir de son père, Nicolas II a voulu nous prouver que, lui aussi, il était notre ami, et tous les cœurs français ont partagé son deuil filial, ont tressailli à son généreux appel.

Un journal a proposé de lui offrir, par souscription, une couronne. Soit; mais la France la lui a déjà donnée. Elle est forgée d'un solide métal, l'or de notre amitié; elle est ornée des plus purs diamants, les larmes de notre douleur.

8 novembre 1894.

SUR LES AVEUGLES

L'autre jour, comme je parlais à Lucien Descaves de ses *Emmurés*, lui disant à quel point m'avait intéressé son livre si curieux, si substantiel, si poignant parfois aussi, et lui annonçant mon intention de le prendre pour sujet d'une de mes causeries, le romancier m'interrompit très vivement :

« Je vous en prie... Ne vous étendez pas sur mon livre... Parlez surtout des aveugles. »

A la bonne heure ! Voilà qui fait plaisir et nous change un peu des auteurs fieffés.

J'imagine que l'aventure de Descaves est celle-ci. Il aura d'abord rêvé son roman en philosophe et en artiste, séduit par le projet vraiment nouveau — et si difficile — de pénétrer l'âme d'un aveugle-

né, de démonter la sombre mécanique de son cerveau plein d'abstractions et de deviner comment le sens qui lui manque se transpose dans ceux qui lui restent et est suppléé par eux. Homme de conscience, travaillant d'après nature et n'admettant que l'observation directe, il a donc étudié de près les aveugles, il a vécu avec eux, et la pitié de son cœur a modifié alors le plan primitif de l'ouvrage. Il a découvert, dans ce monde-là, tant d'infortunes morales et matérielles, presque toujours supportées avec tant de patience et de courage, qu'il ne s'est plus contenté, comme vous et moi, de plaindre les aveugles. Il s'est mis à les aimer. Il est devenu — qu'on me passe le terme pédantesque — un ardent typhlophile. Il s'est intéressé passionnément à l'éducation de ces pauvres gens, à leurs travaux, à l'emploi possible de leurs facultés et de leurs talents, en un mot, à leur rôle dans la société et dans la vie.

Les Emmurés, qui représentent un travail énorme et qui ont coûté à leur auteur quatre années d'études assidues, offrent, sous la forme attrayante du roman, un véritable *compendium* de tout ce qu'on peut voir et dire sur ce vaste sujet.

Les aveugles — Descaves l'a parfaitement com-

pris — ne nous demandent plus maintenant de sympathie platonique ni de stérile compassion. Grâce aux admirables efforts de leurs éducateurs, ils sont aujourd'hui tous, ou presque tous, en état de gagner modestement, mais suffisamment, leur pain. Ils repoussent l'aumône avec fierté et n'attendent plus de la société qu'une aide bienveillante pour trouver la place et le moyen d'exercer leurs aptitudes spéciales. Telle est la cause que Descaves a généreusement plaidée dans son livre, sans dissimuler les obstacles qui restent à franchir, mais en montrant les merveilleux progrès qu'on obtient chaque jour dans l'éducation des aveugles et en attaquant le préjugé qui les fait encore considérer par la multitude comme des non-valeurs sociales.

Le bon combat où se jette Lucien Descaves m'intéresse d'autant plus vivement que j'ai eu personnellement quelques relations avec les aveugles et que, de plus, j'ai connu deux de leurs principaux bienfaiteurs.

Dès ma première jeunesse, je fus admis dans l'intimité de M. Guadet, qui était alors chef de l'enseignement à l'Institution du boulevard des Invalides. Retenez bien ce nom : Joseph Guadet.

C'est celui d'un homme de travail, de devoir et de dévouement, celui d'un homme d'or. Petit-neveu du fameux conventionnel, il a laissé, entre autres ouvrages très distingués, une *Histoire des Girondins*, rendue tout particulièrement précieuse par des documents et des souvenirs de famille. Mais c'est son rôle d'éminent et paternel éducateur des jeunes aveugles que je veux surtout rappeler ici. Le nom de Joseph Guadet est associé à tous les perfectionnements de cette pédagogie si malaisée; il l'est aussi à toutes les œuvres de protection et de bienfaisance qui accompagnent et guident dans la vie les anciens élèves de l'Institution, et la plupart des ingénieux procédés d'enseignement inventés par M. Guadet rendent encore de grands services aujourd'hui.

Camarade d'un de ses fils, je me suis parfois rencontré chez lui avec les professeurs aveugles dont il était moins le chef que l'ami et qui l'entouraient de leur affectueux respect. J'ai vu ces braves gens assis à sa table hospitalière, avec l'émouvante lenteur de tous leurs gestes, avec leurs mains prudentes et pleines de physionomie, et laissant éclater, dans ce milieu cordial, leur gaieté un peu puérile. Cette bonne humeur ne s'accordait pas

mal, d'ailleurs, avec l'aspect de vieux collégiens que leur donnait la tunique d'uniforme.

Ils étaient gais, les pauvres professeurs aveugles; ils étaient très curieux aussi et nous interrogeaient, nous, les clairvoyants, sur mille choses, avec tant de vivacité que nous finissions par oublier leur infirmité. Mais ils ramenaient toujours la conversation sur les travaux de l'Institution, ou, très souvent, parlaient musique. J'entends encore sonner leur bon rire, qui m'avait un peu effrayé, d'abord; car c'est assez terrible, en somme, la grimace de ces visages où tout s'épanouit joyeusement, excepté les yeux clos ou vides.

M. Guadet, qui est mort dans un âge très avancé, plein de jours et de vertus, était déjà presque un vieillard, au temps dont je parle; et les aveugles, s'abandonnant autour de lui à cette bonne humeur facile, semblaient des enfants, bien que plusieurs eussent des cheveux gris. C'est ainsi que j'aime à évoquer la noble et douce figure de cet homme de bien; car, pour ses hôtes aux regards éteints, il était vraiment un père.

M. Maurice de la Sizeranne — Sézanne dans *les Emmurés* — est un jeune homme qui m'honore de sa sympathie. Ce grand ami des aveugles a lui-

même perdu la vue à l'âge de neuf ans. Son intelligence qui est de premier ordre, son savoir qui est très étendu, son influence qui est grande, son activité qui est infatigable, son temps, sa fortune, son cœur, sa vie, il a tout consacré à ses frères en infortune. C'est un homme incomparable.

Il possède d'abord un rare talent d'écrivain. Son principal ouvrage, *les Aveugles, par un aveugle*, que l'Académie française a été heureuse de couronner, est une étude psychologique de la plus haute portée et un plaidoyer plein d'éloquence et de force, qui prouve qu'un grand nombre d'aveugles peuvent et doivent devenir, dans une société bien organisée, des hommes *actifs* et *utiles*. La manière dont l'aveugle, à l'aide de l'ouïe, du toucher et de l'odorat, se met en relations avec le monde extérieur, est analysée, notamment, dans le premier chapitre de ce charmant livre, avec une profondeur et une délicatesse extraordinaires.

M. de la Sizeranne a, d'ailleurs, beaucoup écrit, toujours dans le même but de propagande. Ses *Notes* — un gros volume — sont, pour la typhlophilie, une source abondante et précieuse d'idées, de projets, de renseignements, d'indications, de matériaux de toutes sortes. J'ai encore lu de lui un

délicieux article de sensations notées sur les plaisirs de l'aveugle en voyage; et, dans son étude sur Lebel, le Gilquin de Descaves, — encore un grand aveugle, un organiste de génie, paraît-il, — on sent passer un très beau souffle d'inspiration chrétienne.

Mais M. de la Sizeranne se soucie fort peu, sans doute, de mes éloges. Il n'a aucune vanité littéraire. C'est, avant tout, un homme d'action, et les services qu'il a rendus aux aveugles ne se comptent plus.

Il dirige deux journaux spéciaux, le *Valentin Haüy* et le *Louis Braille*. Il a fondé une bibliothèque déjà nombreuse, qui s'enrichit sans cesse, et dont les livres et les partitions, imprimés en points, sont prêtés, gratuitement, bien entendu, à quiconque en a besoin. Mais l'*Association Valentin Haüy* est son œuvre capitale. Il en est l'âme. C'est de là que part, c'est là qu'aboutit tout ce qui peut être utile aux pauvres aveugles. Tous accourent chez Maurice de la Sizeranne, quand ils sont dans l'embarras; tous, les artistes et les artisans, l'accordeur de pianos comme l'ouvrière en brosserie, le maître de musique comme le vannier, l'organiste comme le rempailleur de chaises. Et Maurice de la

Sizeranne se remue, se met en quatre, trouve de l'ouvrage pour celui-ci, un emploi pour cet autre, les encourage, les aide, les tire de la misère Car il est indomptable, vous savez, et il ne dira : « Ouf! » que lorsque tous les aveugles auront un gagne-pain honorable et qu'on ne trouvera plus sur aucun pont un seul mendiant avec un caniche entre les jambes et les doigts écarquillés sur les clefs d'une clarinette.

Voilà un brave homme!...

Comme il demeure dans mon quartier, je le rencontre quelquefois sur le large trottoir de la rue de Sèvres. Il va toujours comme le vent, donnant le bras à son guide; mais c'est lui qui entraîne le gamin. Je me garde bien d'arrêter ce marcheur intrépide, sachant qu'il se hâte vers quelque bonne œuvre. Seulement, quand il passe devant la chapelle des Lazaristes, je lève les yeux vers le saint Vincent de Paul en pierre, qui est là-haut, dans sa niche, au-dessus de la porte, et il me semble alors que le père des enfants trouvés sourit au bienfaiteur des aveugles.

Je connais encore une personne bien touchante, Mme Bertha Galeron de Calonne, qui non seulement a été frappée de cécité complète, mais qui, par

une férocité exceptionnelle de la nature, est de plus presque absolument sourde. Cette pauvre femme, qu'un homme au grand cœur a épousée et entoure de tendresse et de soins, a naguère chanté son malheur en des vers d'une forme très pure. Le livre, publié par Lemerre, est intitulé : *Dans ma nuit*. Vous serez certainement émus par ces quatre strophes, où vibre un accent déchirant de sincérité :

RÊVE D'AVEUGLE

Quand le sommeil béni me ramène le rêve,
Ce que mes yeux ont vu jadis, je le revois;
Lorsque la nuit se fait, c'est mon jour qui se lève,
Et c'est mon tour de vivre alors comme autrefois.

Au lointain du passé, le présent qui se mêle
Laisse dans ma pensée une confusion.
C'est une double vie étrangement réelle,
C'est une régulière et chère vision.

Êtres mal définis, choses que je devine,
Tout cesse d'être vague et vient se dévoiler.
C'est la lumière, c'est la nature divine,
Ce sont des traits chéris que je peux contempler.

Et quand je me réveille encor toute ravie
Et que je me retrouve en mon obscurité,
Je doute, et je confonds le rêve avec la vie :
Mon cauchemar commence à la réalité.

Eh bien ! mon cher Descaves, vous m'aviez recommandé de parler très peu de votre roman, beaucoup des aveugles, et, vous le voyez, je vous ai peut-être trop bien obéi. Encore me reproché-je de ne pouvoir que mentionner ici l'un des professeurs actuels de l'Institution, M. Edgar Guilbeau, dont j'ai lu d'intéressantes poésies, qui a réuni un très curieux musée d'objets fabriqués par les aveugles, et que de bons juges tiennent pour un homme du premier mérite.

Vous voyez, je n'en finis plus. Cela vous apprendra, une autre fois, mon camarade, à être généreux et modeste. Mais je plaisante, et je suis sûr que le typhlophile convaincu que vous êtes se déclare satisfait.

Cependant, je veux y revenir, à votre livre. Il n'est pas sans défauts. J'en trouve le style, par places, trop travaillé pour mon goût, et je ferais même disparaître quelques pages du volume, afin qu'il pût être mis dans les mains de tous et de toutes. Mais c'est un labeur imposant. Sans insis-

ter sur le tour de force accompli par vous en vous restreignant aux pensées, aux images, au vocabulaire même des aveugles, je dirai que vous avez fait là une œuvre d'art subtil et d'admirable persévérance et, ce qui vaut encore plus à mes yeux, une œuvre de bonté. Elle eût réjoui l'âme chaleureuse du vieux Diderot, qu'il faut toujours nommer à propos des aveugles ; car, n'est-ce pas ? c'est encore lui la Loi et les Prophètes, bien que nous ne soyons plus au temps où l'on s'émerveillait de voir l'homme de Puiseaux enfiler des aiguilles.

Votre livre sera bienfaisant pour les pauvres disgraciés que vous encouragez virilement à vivre dans le devoir et dans le travail. Malgré le mur qui les sépare de vous, ils entendront votre voix amie raconter avec tendresse leurs misères et leurs vertus, et la chaleur de votre sympathie pénétrera dans leur cœur et le caressera doucement, comme un rayon de soleil sur leurs mains nues.

15 novembre 1894.

POUR LES POLONAIS DE SIBÉRIE *

AU TSAR NICOLAS II

Sire,

Un groupe de Polonais s'est adressé publiquement à moi, me priant de demander à Votre Majesté la délivrance de ceux de leurs compatriotes qui gémissent encore dans les bagnes de la Sibérie. La lettre, fort touchante, m'est allée au cœur. J'ai promis.

Au moment où j'accomplis cette promesse, les habiles vont, sans doute, me trouver bien maladroit, les malveillants bien présomptueux, les sceptiques bien naïf. Soit, j'aurai cette gaucherie de prouver que nous ne savons pas, en France,

* Cet article a été motivé par une lettre que nous reproduisons à la fin du volume, en *appendice*.

renier nos amis; j'aurai cette audace de croire que c'est le droit du premier venu de prononcer le mot de clémence devant un souverain; j'aurai, Sire, cette simplicité de vous dire, à l'heure où vous souffrez et où vous pleurez, qu'il y a des malheureux qui, eux aussi, souffrent et pleurent, et de vous rappeler que, d'un seul mot, vous pouvez arrêter leur torture et sécher leurs larmes.

Votre âme Royale, j'en ai le ferme espoir, me comprendra. Elle jugera plus précieuse l'amitié des Français, en reconnaissant combien ils sont fidèles; elle écoutera cette voix qui lui conseille le pardon et l'oubli; elle se souviendra que le meilleur tempérament à la douleur, c'est la bonté, et qu'il est noble, quand on est en deuil, de faire des heureux.

Votre aïeul, qui abolit le servage et rendit la dignité humaine à tant de millions d'individus, votre auguste père, qui, pour avoir maintenu la paix du monde, laisse une mémoire plus glorieuse que celle d'un conquérant illustré par cent victoires, vous ont laissé, à cet égard, de beaux exemples à suivre; car ils furent, l'un et l'autre, cléments et miséricordieux. Néanmoins, étant les maîtres absolus, ils durent remplir parfois le ter-

rible devoir des rois, le devoir de punir, et, tout en exerçant largement leur droit de grâce, ils n'ont pu détruire tous les effets de leur première sévérité. Il existe encore au Nord de votre Empire, relégués loin de leurs foyers, loin de leurs familles, des infortunés, seulement coupables, hélas! d'avoir cru que leur patrie n'avait pas rendu le dernier soupir sur le champ de bataille de Maciejowice, par la bouche de Kosciuszko.

Ces coupables-là, — ma franchise est forcée de le déclarer, — ce sont des victimes, les victimes d'un sentiment sacré ; et sur leur compte, j'en suis sûr, le puissant Tsar et l'humble poète sont du même avis. Vos ancêtres les ont frappés, mais en les estimant. Hélas! telles sont les exigences de la politique et de la raison d'État que, souvent, le juge admire le condamné.

Ils sont aujourd'hui, m'assure-t-on, peu nombreux, peu redoutables, ces Polonais de Sibérie. Mettez un terme à leurs misères. Effacez ce dernier vestige de tant de guerres, de tant de répressions sanglantes.

Vous régnez. Il vous faudra quelquefois obéir — le moins souvent possible, je le souhaite — à ce devoir de punir dont je parlais tout à l'heure.

Mais c'est une antique et douce tradition que l'avènement d'un monarque soit une trêve à ce cruel devoir. Jouissez de cette heure délicieuse.

Chez nous, jadis, sur le passage du nouveau roi, on ouvrait des cages d'oiseaux en signe d'allégresse, et l'espace s'emplissait de leurs chansons et de leurs battements d'ailes. Faites mieux. Délivrez ces captifs, ces proscrits, et que votre jeune front, paré de la couronne, se dresse d'abord sous un ciel plein de bénédictions.

J'irai plus loin. Mettons les choses au pire. Supposons que, parmi ces hommes, plusieurs ne vous sachent aucun gré de votre acte magnanime, et que, dans l'obstination de leur cœur, ils se fussent laissé couper le poing plutôt que de signer cette lettre, par laquelle leurs compatriotes m'ont poussé à vous implorer en leur faveur. Supposons même qu'ils en rougissent, de cette lettre, et que mon intervention, bien légitime pourtant, — car elle n'est que la réponse d'un appel fait à mon cœur, — leur soit une amertume de plus. Qu'importe? A ceux-là aussi, faites grâce. Il est vraiment digne d'un Empereur de comprendre la beauté de ces âmes opiniâtres et de les vaincre à force de générosité.

Faites grâce sans conditions, sans espérer même de reconnaissance, simplement pour votre satisfaction, pour cette joie d'entendre le bruit des fers qui tombent répondre aux cloches du Kremlin sonnant à toutes volées pour votre couronnement.

Sire,

Je vous adresse cette prière dans les instants les plus solennels de votre vie. Vous versez en ce moment vos larmes filiales, placé entre votre admirable mère, au cœur percé de tous les glaives de la douleur, et la jeune princesse que vous élèverez dans quelques jours au rang d'impératrice. Le spectacle de ces deux femmes en deuil vous emplit, j'en suis certain, de douceur et d'attendrissement. Laissez-moi donc évoquer devant vous ces Polonaises vêtues de noir, non pas à cause d'un mort, mais à cause d'un absent dont elles n'espèrent plus le retour. Ce sont des épouses qui ne pourront pas, elles, veiller près de leur époux mourant ni lui fermer pieusement les yeux; ce sont des jeunes filles qui ne pourront pas s'agenouiller auprès du lit d'agonie de leur père, ni sentir sa main se poser une dernière fois sur leur front.

C'est au nom de votre mère et de votre fiancée que je vous implore pour ces femmes en noir qui ne sont ni des veuves, ni des orphelines. D'un trait de plume, vous pouvez leur rendre le pauvre exilé dont elles se croient à jamais séparées par d'infranchissables espaces. Au lendemain du jour où la mort, que nul n'arrête au seuil du palais des rois, a frappé le Chef de votre impériale maison, vous pouvez faire rentrer dans des centaines, dans des milliers de tristes demeures, le père de famille! Rien ne serait plus grand.

Sire,

Tous les cœurs français vous ont suivi, avec une sympathie profonde, à travers votre immense Empire, derrière le cercueil du Tsar votre père, et à l'heure où cette page sera publiée, vous serez en présence du tombeau où le cercueil descendra pour toujours. On devine aisément les sévères pensées qui vous absorbent au milieu de cette pompe religieuse. Car celui de qui vous saluez pour la dernière fois la dépouille est déjà placé par l'histoire au premier rang parmi les bienfaisants et les justes, et, sentant peser sur vos épaules le poids d'une

énorme puissance, vous demandez au grand Empereur le secret de sa force et de sa sagesse.

Ah! puissiez-vous l'interroger sur le sort des malheureux, à qui sa mort prématurée n'a pas permis d'éprouver sa clémence et qui restent accablés par toute la rigueur des lois. La tombe n'est pas muette; elle entend les prières qui lui sont adressées, et il sort d'elle un langage mystérieux qui pénètre l'âme. Interrogez votre père. Il vous répondra, j'en suis sûr : « Grâce pour les prisonniers! Grâce pour les proscrits! » et fera flamboyer dans votre esprit ces mots de la belle prière des Chrétiens : « Pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Et vous écouterez le bon Empereur, le Tsar de la Paix, et vous lui obéirez comme un fils tendre et soumis, vous rappelant combien son âme était pieuse et haute, songeant qu'il possède aujourd'hui les vérités éternelles et qu'il vous parle, assis à la droite du Père céleste, dont la seule loi est la pitié et la miséricorde, et qui, selon cette loi, tôt ou tard, — pour employer la grandiose expression de l'Église, — jugera toutes les justices.

19 novembre 1891.

GUERRE LOINTAINE

Nous voici donc en guerre avec la reine des Hovas. Il paraît que Sa Majesté — laquelle porte un nom à coucher dehors et que je n'ai pu caser encore dans ma mémoire — s'est mal conduite envers nous et que notre honneur exige qu'elle reçoive, ainsi que son peuple, un prompt et sévère châtiment.

Vous sentez-vous outragés? Éprouvez-vous la noble colère du Cid, quand don Diègue, la joue chaude encore du soufflet reçu, lui jette le fameux cri : « Rodrigue, as-tu du cœur? »

Je vous en prie, ne parlez pas tous à la fois et dites-moi, la main sur la conscience, si vous êtes vraiment enflammés d'indignation contre cette sauvagesse que je m'imagine parée d'une arête de

poisson dans les narines, les jours de grande cérémonie, et contre ses sujets qui m'apparaissent, de loin, sous l'aspect de nègres au ventre ballonné, le dos tout nu, les manches pareilles?

Pour ma part, je vous l'avoue, mon courroux patriotique est nul, et je crains fort qu'un très grand nombre de gens raisonnables ne soient dans mon cas.

On m'objecte que je n'y entends rien, que ces Hovas, sur qui nous allons expérimenter nos fusils à magasin, nous sont aussi indifférents qu'un certain Colin-Tampon, et que c'est uniquement pour être désagréables aux Anglais que nos vaisseaux vont suivre la route de mer sillonnée jadis par les caravelles portugaises et appelée par les anciens navigateurs « le Chemin du Poivre », parce qu'il les conduisait vers l'Inde et ses précieuses épices. Mystère et diplomatie! Ainsi, ce n'est pas à la reine couronnée de plumes d'autruche que nous faisons la guerre; c'est à la reine Victoria que d'authentiques photographies représentent coiffée d'un bonnet de veuve plus décent.

Mon Dieu! je veux bien fulminer, comme les camarades, contre la perfide Albion. Mais pourquoi, s'il vous plaît, l'avons-nous laissée naguère,

sans dire ouf, s'installer en Égypte à notre barbe, et mettre dans sa poche la clef du canal de Suez, fait par nos soins et avec notre argent? C'était alors qu'il eût fallu envoyer de ce côté-là une escadre de cuirassés avec quelques milliers de pantalons rouges dans le ventre.

Il faut le dire, d'ailleurs. Quand se produisit cet abandon de l'Égypte, l'événement, si grave qu'il fût, émut médiocrement l'opinion. Depuis nos désastres de 1870, l'instinct populaire n'admet plus qu'une sorte de guerre, celle qui est un devoir sacré, celle qui a pour objet de défendre le sol de la patrie, — la guerre nationale, et nous ne nous passionnons plus pour les guerres politiques, d'autant plus que toutes celles qui furent entreprises récemment eurent pour théâtre des pays lointains. Certes, le peuple n'a ménagé ni son admiration pour l'héroïsme de nos soldats, ni sa pitié pour leurs souffrances; mais les triomphes coloniaux, dont il ne touche pas du doigt les résultats, lui laissent malgré tout le sentiment d'une gloire assez facilement conquise, et les noms barbares de ces victoires mal connues ne font pas battre son cœur.

Cela s'explique. Sur mille citoyens, il n'y en a peut-être pas deux qui sachent au juste dans quel

but, dans quel intérêt, on se jette en ces aventures, et pourquoi l'on s'y obstine. Les copieuses explications de la presse, les discussions cicéroniennes du Parlement n'instruisent à cet égard que le très petit nombre. A l'heure qu'il est, vous rencontrerez beaucoup d'esprits — je parle des plus attentifs — qui n'ont encore rien compris aux causes fort obscures, du reste, et fort embrouillées de l'expédition de Madagascar.

Elle aura, j'en ai peur, dans l'imagination des masses, le même sort que les autres guerres coloniales. Le nom d'un chef victorieux se gravera peut-être dans les souvenirs, comme s'y sont gravés les noms de Courbet et de Dodds. Le Malgache remplacera, pendant quelque temps, le Pavillon-Noir ou Béhanzin dans les fêtes foraines, comme tête de dynamomètre et comme cible de tir à la carabine. Mais ce sera tout, ou à peu près. Disons la vérité. Ce n'est pas au bout du monde, c'est sur notre frontière même que notre espoir rêve de plus grands faits d'armes et des victoires moins aisées.

Cependant, soyons justes. Ce besoin d'expansion, de lointaines conquêtes, ne se manifeste pas seulement chez nous, et la plupart des nations eu-

ropéennes le partagent. L'Anglais l'a dans le sang; l'Italien en est tourmenté; il s'impose comme une nécessité à la prolifique Allemagne; et voici que les Belges y cèdent à leur tour, non par habitude de contrefaçon, comme on pourrait le croire, mais parce qu'ils pullulent, eux aussi, jusqu'à l'étouffement, dans leur étroit pays. Seulement, sommes-nous bien sages de nous abandonner à cette passion coloniale, nous que les statistiques accusent de devenir malthusiens? Jusqu'à présent, nous n'avons peuplé nos possessions nouvelles, à ce qu'il semble, que de soldats et de fonctionnaires.

Quoi qu'il en soit, le mouvement paraît irrésistible, et, depuis bien des années déjà, il se porte vers le Continent Noir.

J'ai rouvert, tout à l'heure, mon vieil atlas de collégien. Au centre de l'Afrique, s'étale une tache large et blanche indiquant le vide, le mystère. Notre Algérie, les alentours du Cap et une mince bande sur le reste du littoral semblent seuls habités. Là seulement, des points noirs désignent des villes, des traits courts et serpentins marquent des amorces de fleuves. Au delà, plus rien. On songe aux vieilles cartes de géographie, avec un bel écusson dans l'angle de la gravure, et à leurs

légendes latines qui fixent, d'un mot effrayant, les limites du monde connu. *Mare ignotum!... Hic sunt leones!... Ultima Thule!...*

Prenons maintenant le dernier atlas d'Hachette. Plus de désert central. Partout des rivières, des lacs, des forêts, des montagnes. Le mystérieux continent a été pénétré de toutes parts. D'audacieux explorateurs, un apôtre, Livingstone, un aventurier, Stanley, bien d'autres après eux, ont violé sa solitude, lui ont arraché tous ses secrets.

Maintenant, ce sont les soldats d'Europe qui s'enfoncent dans les profonds espaces. Les canonnières remontent le fleuve; les fusils brillent sous la brousse; la poussière fauve du désert se soulève sous les sabots des attelages d'artillerie. Que leur apportons-nous, à ces singes à voix humaine, fétichistes et cannibales, qui s'enfuient devant nos éclaireurs? La civilisation, la lumière? Grands mots! Nous n'avons même plus l'Évangile dans nos fourgons. En attendant, nous leur imposons le droit de la force, à ces demi-gorilles, et je crains bien que nous ne nous impatientions avant de pouvoir leur offrir les bienfaits de l'instruction laïque et obligatoire. Modérons désormais nos malédictions rétrospectives contre Pizarre au Pérou

et contre Cortez au Mexique. Les Yankees, avant-garde du progrès, ne sont-ils pas, à cette heure même, en train d'anéantir les derniers Indiens? Triomphe des lois de Darwin, après tout. Quels agents plus efficaces de sélection pour la race humaine que les paquets de mitraille et les feux de salve?

Cette pénétration de l'Afrique par les armes prouve, hélas! que l'Européen, le civilisé, conserve, intacts au fond de lui-même, les instincts nomades et guerriers de l'homme primitif, de celui que Frémiet nous montre dans sa belle statue du Jardin des Plantes, dansant de joie, sa hache de silex au poing, paré d'un collier de crocs de bêtes féroces et brandissant une tête d'ours fraîchement coupée. Mais quoi? l'histoire est monotone, et le prochain siècle pourrait bien assister à une chose horrible, — et peut-être nécessaire, — à l'extermination des fils de Cham.

C'est une scène épisodique de ce drame que, sans nous en douter, nous allons jouer à Madagascar. C'était écrit, comme disent les Musulmans; et nous n'avons plus qu'à saluer le drapeau qui part et à souhaiter à nos soldats victoire et santé. Pour la victoire, elle ne fait pas de doute; mais la

fièvre et la dysenterie, voilà le revers de la médaille de ces guerres aux pays lointains, dont les noms sauvages sonnent si bien à la tribune, dans une phrase ronflante de ministre ou de député.

Il y a quatre ans, me trouvant à Alger, — encore une colonie, et à notre porte, et qui n'est pas trop prospère, et dont nous ferions peut-être mieux de nous occuper que d'aller combattre les Hovas, — me trouvant donc à Alger, je vis entrer en rade un transport de l'État, venant de l'Indo-Chine, qui rapatriait des soldats malades. Le navire avait un air sinistre. C'était une ancienne frégate à vapeur, transformée en hôpital flottant, naguère peinte en blanc, au départ, mais que la longue traversée avait écaillée, souillée, et qui semblait couverte de lèpre. Elle ne mouilla que peu d'heures devant Alger, le temps de débarquer, discrètement, à la nuit close, ceux des malades qui n'avaient plus la force d'aller jusqu'à Toulon, afin de leur donner ce soulagement de mourir dans un lit, à l'hôpital du Dey.

J'étais là. La poitrine gonflée par l'angoisse, j'ai vu défiler les civières aux rideaux fermés. Il y en avait plus de vingt. Chacune contenait un agonisant.

C'est toujours hideux, les dessous de la guerre. Pourtant, j'ai songé alors que j'aurais eu le cœur moins gros, si j'avais vu passer ce lugubre cortège, en France, le soir d'une bataille gagnée, avec la flèche de Strasbourg à l'horizon.

29 novembre 1894.

POUR UNE MÈRE EN DEUIL

Depuis plus de deux ans que je cause librement avec le public, je ne l'ai jamais entretenu des nombreuses lettres que m'attirent mes causeries hebdomadaires. Presque toutes me montrent une sympathie qui m'est très précieuse, mais elles le font en des termes tels que le bon goût et la modestie m'interdisent de leur accorder la publicité qu'elles mériteraient quelquefois.

Par exemple, à propos de ma lettre au Tsar sur les Polonais de Sibérie, j'ai reçu, de tous les points de l'Europe, des marques touchantes de gratitude. Elles m'ont été bien douces. Mais que mes correspondants le sachent : ils n'ont à me féliciter que d'une bonne intention. Les récentes mesures de clémence prises par Nicolas II en faveur des der-

niers condamnés de 1863 sont dues à la paternelle intervention du Pape, et le cri de pitié de l'humble poète n'est probablement pas parvenu jusqu'au puissant Empereur.

J'ai parlé le premier, il est vrai, et ma lettre a fait rapidement le tour de toute la Presse européenne. Cependant, je n'ai même pas eu le mérite de l'initiative, puisque c'est à la sollicitation publique d'un groupe de Polonais que j'avais écrit cette page. Si je la rappelle aujourd'hui, c'est uniquement pour dire merci aux âmes généreuses qui m'en surent gré et qui m'en récompensèrent par les témoignages de leur émotion.

Je le répète. Je suis décidé, en principe, à garder pour moi seul la volumineuse correspondance que m'adressent mes lecteurs. Néanmoins, par exception, je ne veux point passer sous silence une lettre que j'ai reçue l'autre jour et qui m'a touché jusqu'au fond du cœur. Elle est admirable, cette lettre, et signée « la mère de Lili », par une pauvre femme qui vient de perdre une petite fille de six ans, une enfant adorée. Ah ! combien je regrette, pour les motifs indiqués plus haut, de ne pouvoir reproduire ici ces lignes où brûle et palpite la pire de toutes les douleurs, celle d'Hécube et de Niobé !

Du moins, je ne me sens pas la force de résister à la prière qui termine cette lettre.

« Si je vous écris tout ceci, monsieur, c'est pour vous dire : consoler les affligés est une œuvre de miséricorde. Vous trouverez, j'en suis sûre, les paroles qui calmeront et apaiseront ma douleur. Vous que j'aime à entendre, je vous en prie, dites-moi ces mots qui m'aideront à me résigner. Cela doit vous être égal de remettre à une autre fois ce que vous comptiez nous dire à tous dans *le Journal*. Faites un petit article pour une mère qui a perdu son enfant. Ce sera une bonne action. Il y a encore d'autres mères qui pleurent aussi, comme moi, un ange envolé... Et pardonnez-moi ce que j'ose vous demander, sans vous connaître, sans aucun titre que celui-ci : « Je souffre, et vos paroles me « feront du bien... »

Hélas ! pauvre femme, votre plainte me bouleverse l'âme. Mais vous me demandez l'impossible.

Il y a une vérité profonde dans ce beau vers de Lamartine :

Oublier, oublier ! c'est le secret de vivre.

Car telle est l'infirmité de la nature humaine que toute douleur morale, qui demeurerait à l'état

aigu, serait mortelle; et l'oubli est une loi fatale, mais bienfaisante. Cette loi, on ne peut pourtant pas l'invoquer devant une mère qui pleure son enfant. Lui dire que le coup qui vient de la frapper n'est pas irréparable, c'est l'outrager.

Ne lui montrez pas d'autres femmes, jadis accablées du même malheur, dont l'âpre et violent désespoir se transforma lentement en chagrin profond, mais plus calme, puis dont le chagrin devint peu à peu une supportable tristesse, et qui, maintenant, ne gardent plus, pour le petit être disparu, qu'un souvenir mélancolique. La mère en deuil a horreur de ces molles âmes où tout s'efface aussi facilement que les signes tracés avec le doigt sur une vitre, dans la buée d'une haleine. Dans son cœur à elle, l'image de son enfant est gravée, incrustée comme un nom sur le marbre d'un tombeau.

Ne parlez pas non plus à la désespérée de ses autres enfants. Quand elle les avait tous là, ils étaient égaux dans sa tendresse; mais il lui semble aujourd'hui que celui qu'elle n'a plus était le mieux aimé. Et si, dans le lugubre logis, elle pleure devant un berceau vide, n'essayez pas de lui donner l'espérance qu'un autre nouveau-né pourrait y

dormir un jour, qu'un autre enfant pourrait venir, « revenir » plutôt, et que cet enfant, comme dans l'adorable fiction du poète, serait le cher mort ressuscité et lui murmurerait à l'oreille : « C'est moi, ne le dis pas. »

La mère douloureuse repousse toutes ces chimères avec amertume. Les paroles de douceur qu'on lui adresse timidement sont pareilles à ces éclaircies de ciel pur et de chaud soleil, qui, dans les pluvieux étés, ne font qu'amonceler des nuées plus sombres et préparer de pires orages. Comme Rachel dans la Bible, elle ne veut pas être consolée. Chaque heure de sa vie, lourde comme un coup de marteau, enfonce plus profondément en elle le clou de sa douleur. Non, elle n'oubliera pas, elle ne se résignera pas. Elle ne mourra pas non plus. La mort, le repos lui seraient si délicieux ! Non, elle est pleine de force et sent qu'elle vivra longtemps encore pour pleurer et pour souffrir.

Vous voyez, mère de Lili, que je mesure toute l'étendue de votre douleur. Mais — j'avoue mon impuissance — je n'ai pas d'opium moral pour l'engourdir.

Il en existe un, cependant, un seul, l'espoir en

une autre vie, en un monde supérieur où l'on n'assistera plus à cette négation de la justice, car la mort d'un enfant dans les bras de sa mère, c'est la condamnation de l'innocence sous la forme la plus pure et la torture infligée à l'amour dans ce qu'il a de plus sublime. Oui, il existe, ce népenthès qui fait oublier tous les chagrins; il existe, à l'état de foi chez un grand nombre, à l'état de rêve persistant chez presque tous.

Félicitez-vous, maintenant, vous qui prétendez détruire toutes les croyances surnaturelles et tous les espoirs infinis, félicitez-vous et soyez fiers de votre œuvre. Il existe encore, ce remède à tous les maux, cet espoir en une existence meilleure; il pourrait calmer le supplice de la mère de Lili. Soyez satisfaits, esprits forts. La malheureuse femme n'y a même pas songé.

Je viens de relire sa lettre, j'y devine son caractère. C'est évidemment une créature très douce. Elle se plaint; mais, en elle, nulle trace de colère contre la destinée, de révolte contre le Dieu cruel qui permet la mort des petits enfants. Elle est courageuse, elle se résigne, elle accepte sa souffrance. Elle sait qu'elle doit vivre pour le pauvre père dont elle sent, à ses côtés, la douleur silencieuse; pour

les deux enfants qui lui restent, mais dont les caresses ne la consolent pas. Pourtant, tel est notre temps. Cette femme de devoir et de bonté, cette tendre mère s'est trouvée, un jour, face à face avec la Mort sous l'apparence de son enfant adorée, et elle n'a pas un instant pensé à la vie éternelle. Au fond de l'étroit cercueil, elle a baisé pour la dernière fois le front de sa petite fille, immobile et glacé parmi les fleurs, et elle a cru, sincèrement, que c'était fini pour toujours.

N'est-ce pas que c'est extraordinaire?

Oh ! ne prenez pas ces paroles pour un reproche, pauvre mère de Lili. Je n'ai le droit d'en faire à personne, et, moi qui ose prononcer devant vous les mots de foi et d'espérance, je ne suis chrétien que de cœur, spiritualiste que de sentiment. Mais, au nom de la pitié que m'inspire le cœur sanglant et déchiré que vous me montrez avec tant de confiance naïve, je vous le dis. Le bonheur et la justice n'existent pas et n'existeront jamais dans un monde où les enfants meurent sans autre raison que de mettre les mères au désespoir, et c'est ailleurs qu'il vous faut chercher une consolation.

Ailleurs ! Je ne sais où ! Mais là peut-être où est, à présent, celle que, par instinct maternel, vous

appelez votre ange. Est-elle un ange? Non. Les anges possèdent, dit-on, le bonheur absolu, et vous ne sauriez imaginer votre petite Lili parfaitement heureuse loin de vous. Supposez plutôt qu'elle vous attend, mais sans souffrir de la séparation, plongée, par exemple, dans un calme et doux sommeil d'où votre baiser aura seul le pouvoir de la tirer un jour.

Oui, un poète peut faire ce rêve idéal. La mort ne serait qu'un exil; et les mères en deuil, les mères crucifiées de douleur auraient, plus tard, cette compensation de retrouver leur enfant tel qu'il était quand elles l'ont perdu. On le leur rendrait pour toujours. Quelle étreinte! Et ce serait la récompense de tant de souvenirs pieusement gardés, de tant de larmes répandues sur des tombes fidèlement fleuries!

Oh! quelle douceur, quel rafraîchissement pour vous, pauvre femme, d'oublier les iniquités de la vie d'en bas, d'espérer en un Juge réparateur par qui votre enfant doit vous être rendue et de penser à votre chère petite, comme si elle n'était pas morte! Ces pensées-là s'appellent des prières. Priez ainsi! Toutes les prières sont bonnes, car toutes elles partent du cœur et montent dans l'infini. Dites celles que votre mère vous fit apprendre

jadis; dites-les dans une église pareille à celle où l'on vous menait quand vous étiez petite. Adressez-les au mystère qui vous environne, et qui est Dieu! Qu'elles s'envolent à travers l'immensité du firmament constellé, et qu'elles aillent, vos prières maternelles, bercer, plus doucement qu'un chant de nourrice, le sommeil de votre Lili bien-aimée dans une de ces innombrables étoiles!

6 décembre 1894.

UN ANARCHISTE

Un jeune rédacteur de *la Cocarde*, M. Max Buhr, est venu, l'autre jour, me prier de demander, la plume à la main, la libération conditionnelle de Jean Grave, condamné à deux ans de prison pour son livre, *la Société mourante et l'Anarchie*. L'écrivain a déjà subi plus de la moitié de sa peine et, si on lui faisait grâce du reste, il n'obtiendrait qu'une faveur médiocre et qui est d'usage, paraît-il, en matière de délits de presse.

La démarche, je l'avoue, m'a d'abord un peu surpris. Quelle singulière idée de s'adresser à moi, espèce de socialiste sentimental, un peu sceptique, pas mal réactionnaire au fond, partisan du bon Dieu et du drapeau, qui ne crois point du tout que toutes les libertés soient bonnes, admirateur pas-

sionné du petit Caporal, mais qui m'accommoderais très bien du roi d'Yvetot, et même d'une tyrannie moins paternelle, pourvu qu'elle fût bien française, et qui ai vingt fois en toutes lettres exprimé mon horreur pour les crimes anarchistes et ma stupéfaction devant l'imbécillité des théories qui les inspirent !

Mais voilà. On me sait bonhomme. Et puis, il m'est arrivé de dire, avec une candeur dont s'étonnent mes cinquante-deux ans, que, si je considérais comme des aliénés très dangereux ceux qui veulent détruire la société de fond en comble, elle ne m'apparaissait pas pour celá comme le paradis sur terre. J'ai reculé de dégoût et de pitié devant la tête coupée de Vaillant, dont la tentative de massacre avait, en somme, avorté; et j'ai trouvé que la justice, si bonne personne pour les voleurs influents, avait eu, ce jour-là, la main bien lourde.

Ce sont, je le crois, ces imprudences pourtant anodines qui m'ont valu la visite de M. Max Buhr.

Il ne m'a pas déplu, ce jeune homme. D'abord, il est gentil garçon, et sa physionomie sérieuse et douce m'a laissé une bonne impression. De plus, c'est un sentiment généreux et naïf qui l'a poussé à faire cette démarche, et je me reprocherais,

toute réflexion faite, de la laisser sans résultat.

Causons donc un peu, non de Jean Grave, que je ne connais point, mais de son livre, que j'ai lu.

Je ne l'ai lu — cela va sans dire — que depuis qu'il est interdit, tant est vivace le désir du fruit défendu, qui me faisait cacher dans mon pupitre, jadis, quand j'étais petit employé, un exemplaire des *Propos de Labienus*. Ces fameux *Propos*, autant qu'il m'en souvienne, étaient d'une rhétorique assez inférieure. Pas plus que l'admirable et injuste lyrisme des *Châtiments* et que les ironies au vitriol de *la Lanterne*, ils n'ont, à mon humble avis, sérieusement contribué à renverser le second Empire, lequel ne succomba, au lendemain d'un plébiscite triomphal, que par la vertu de douze cent mille baïonnettes allemandes. Ne l'oublions jamais.

Si la forme actuelle du gouvernement doit un jour disparaître et faire place à un état — fatalement provisoire et même très court — de désordre et d'anarchie, ce ne sera — j'en ai grand'peur, hélas! — qu'à la suite d'une catastrophe du même genre ; et c'est faire beaucoup d'honneur à M. Jean Grave et à son livre de les tenir pour si redoutables.

Franchement, ce n'est pas énorme, cette *So-*

ciété mourante, et vous n'y trouveriez rien de bien nouveau. Les opinions très violentes que M. Grave soutient en style lourd, mais avec énergie et logique, sur la propriété, sur la magistrature, sur l'armée, en un mot sur tout ce qu'on est convenu d'appeler les forces sociales, je les avais déjà lues un peu partout et, par exemple, — mon Dieu! oui, — dans les premières pages des *Pensées* de Pascal. Pas plus que l'anarchiste, le grand chrétien de Port-Royal n'est respectueux pour les « trognes armées », pour les « chats fourrés », pour les enfants qui se disputent la possession d'un chien, etc.

Pascal ayant reconnu, comme vous et moi, d'ailleurs, et comme M. Grave, que le monde est mal fait, ne trouve pas d'autre ressource que de s'abîmer en Dieu, et, en vérité, c'est une solution. Mais M. Jean Grave, à sa manière, est plus optimiste; car il propose de tout démolir, espérant que les choses iront mieux après. Notez qu'il n'en est pas bien sûr; il l'avoue. « Détruisons d'abord, nous dit-il à peu près. Ensuite, on verra. » Évidemment, c'est ici que l'auteur s'embarrasse. Son livre, vigoureux dans la première partie, toute d'agression et de satire, faiblit alors et s'écourte. C'est presque timidement que M. Grave nous offre,

en guise de conclusion, les vieux paradoxes de ce fou de Jean-Jacques sur l'homme naturellement bon, seulement dépravé par les conventions sociales, et sur la nécessité d'un retour à la nature.

S'il n'y avait que cela dans *la Société mourante*, nous pousserions tous des cris de paon, n'est-il pas vrai ? à la pensée que, pour cette philosophie vieille comme le monde et pour ces chimères archiconnues, un livre ait été détruit et l'auteur mis en prison. Par malheur, il y a autre chose, et, comme disent les bonnes gens, c'est là le *hic*. M. Jean Grave revendiquant avec fierté le titre d'anarchiste, il est bien forcé de donner son avis sur la légitimité de la propagande par le fait, c'est-à-dire — parlons en bon français — du vol et de l'assassinat.

Eh bien ! sur ce point, qui est pourtant essentiel, M. Jean Grave fléchit de nouveau. Sans doute, il essaie bien de faire encore les gros yeux, déclare que les compagnons sont libres, qu'il n'a pas à juger leurs moyens d'action révolutionnaire. Mais, visiblement, le malheureux utopiste est au bout de son rouleau. Il n'a pas — et je l'en félicite — d'atroce dilettantisme ; il n'admire pas le « beau geste ». Ici, je reconnais, dans Jean Grave, un personnage que nous rencontrons à chaque pas

dans la société moderne, l'homme du peuple qui s'est instruit trop tard et sans méthode, qui s'est indigéré de lecture, bourré d'idées fausses ou mal comprises, qui s'enflamme alors d'enthousiasme pour une théorie, mais qui, quand cette théorie l'amène en présence du crime, s'arrête et sent protester en lui son fonds de jugement et de sensibilité.

La publication de *la Société mourante* est antérieure aux attentats anarchistes et je voudrais espérer qu'ils ont suggéré à son auteur quelques réflexions salutaires. Dans tous les cas, je suis persuadé que ce livre a dû paraître fade aux lanceurs de bombes et aux massacreurs d'innocents, en admettant qu'ils l'aient lu, et ils n'y ont certainement pas puisé leurs abominables résolutions. Il faut que M. Jean Grave en prenne son parti, il doit passer, dans l'avant-garde de l'anarchie, pour un idéologue inoffensif, je dirais presque un bourgeois.

Et, sincèrement, il n'est qu'un théoricien. Sa doctrine est absurde, selon moi, mais mon opinion importe peu ; et je trouve tout à fait injuste qu'on le traite avec une rigueur exceptionnelle.

Oui ou non, la date du 14 Juillet a-t-elle été

adoptée par la République pour célébrer la fête nationale? Alors, comment se fait-il qu'on embastille encore un homme pour avoir écrit un livre, comme sous le règne de Louis XV, le Bien-Aimé?

Je demande la mise en liberté de Jean Grave.

La bourgeoisie, issue de 1789, et, sous diverses étiquettes, toute-puissante depuis un siècle, devrait cependant faire un peu son examen de conscience et se demander si elle n'est pas responsable des poussées d'en bas qui la menacent et qui la jettent, depuis quelque temps surtout, dans l'épouvante et dans la réaction. Pour ma part, je considère la liberté absolue comme la plus décevante de toutes les chimères, et je crois que l'homme, sous peine de retomber dans l'état de barbarie, doit admettre le principe d'autorité. Mais le pouvoir n'est respectable que s'il s'exerce dans un ferme et constant esprit d'humanité, de fraternité, de justice. C'est pour avoir méconnu ce devoir que tant de gouvernements ont été brisés tour à tour et que la démocratie actuelle est si misérable et si troublée. Car quel homme de bonne foi oserait soutenir que les classiques balances de Thémis sont égales pour tous, et qu'un sacrifice sérieux, un seul, a été tenté

en faveur des déshérités ? Sachant que, depuis longtemps déjà, le peuple ne lève plus les yeux vers le ciel d'où s'est, hélas ! envolée l'espérance, on l'a endormi tant qu'on a pu par des rêves et des promesses. Mais voici qu'il se réveille et qu'il promène un regard effrayant sur les iniquités qui l'entourent.

En vérité, l'heure est formidable. Est-ce en cachant un malheureux livre, en tenant captif un rêveur, qu'on se flatte de rendre le calme et la résignation aux désespérés?

Nos puissants du jour feraient peut-être mieux de la lire, cette *Société mourante* de Jean Grave. Elle leur serait un avertissement. Car, dans ces pages que, par tempérament, par éducation, je jugeais tout à l'heure trop sévèrement peut-être, étincellent pourtant des vérités, non pas neuves, mais éternelles, et qu'il est bon de rappeler sans cesse aux privilégiés de ce monde.

Jean Grave — moins que ce terrible et infatigable Drumont, mais à peu près pour les mêmes causes — me fait penser à l'homme qui courait autour des murs de Jérusalem en criant : « Malheur sur la ville ! » et son livre confus et chaotique est traversé par des éclairs de prophétie.

On n'étouffe pas ces voix-là. Vainement Hérode-Antipas avait fait descendre Jean-Baptiste dans un cul de basse-fosse. On entendait toujours monter la voix menaçante du Mangeur de sauterelles.

En parcourant le livre de Jean Grave, comme en lisant certains articles d'Édouard Drumont, il me semble que le Précurseur est encore au fond de son puits, et que sa malédiction monte vers tous les égoïstes, vers tous les jouisseurs, vers tous les hommes d'argent, vers tous les politiciens pleins de phrases et de mensonges.

« Malheur à vous, Pharisiens et Saducéens, race de vipères, outres gonflées, cymbales retentissantes ! »

20 décembre 1894.

UN TRAITRE

C'était donc vrai?

Jusqu'au dernier moment, j'ai voulu douter de cette chose monstrueuse. Ce n'était pourtant guère possible. Comment pouvait-on croire que les chefs de l'armée eussent traduit devant un Conseil de guerre, je ne dirai pas sur un simple soupçon, ni même sur des présomptions graves, mais sans une preuve accablante, positive, un officier français, en l'accusant d'un tel crime? L'espérance que cet homme ne fût pas coupable était bien précaire, bien chétive, certes. Néanmoins, je l'ai conservée jusqu'au bout, car, dès qu'il a été seulement question de cette abomination, un grand frisson m'a traversé le cœur, et il m'a semblé que les couleurs du drapeau avaient pâli.

Mais maintenant, c'est fini. Le doute n'est plus permis, malgré le huis clos diplomatique. Sept intègres soldats, sept consciences inflexibles ont prononcé le jugement; et le colonel-président, à qui il a fallu, j'en suis sûr, un terrible courage pour que le papier ne tremblât pas dans sa main, ni l'aigrette sur sa tête, a lu la sentence.

C'est épouvantable, mais c'est ainsi. Un officier d'élite, un capitaine des armes savantes, admis dans le conseil secret de la défense nationale, a livré nos plans à l'ennemi.

Ce monstre existe.

En vérité, l'on éprouve, à cette révélation, un étourdissement d'horreur.

On avait dit à ce jeune homme : « Des bandits sont là qui veulent violer ta mère; mais la demeure est fermée à triple tour, et tu veilleras devant la porte. » Alors, proxénète effroyable, il a pris l'empreinte de la porte, il a forgé une clef. Puis il est allé trouver ceux qui rôdaient autour de la maison de famille, il leur a donné cette clef, et il leur a dit : « Ma mère ne se doute de rien, elle dort... Entrez et faites. »

Une telle action stupéfie encore plus qu'elle n'épouvante. Oui, je sais bien, l'argent, l'ignoble

argent! Oui, les cent mille francs, tendus à Deutz au bout d'une paire de pincettes par le ministre à qui le hideux juif livrait la duchesse de Berry! Oui, les trente deniers de l'Iscariote! Mais ce Dreyfus, ce n'était pas son maître, ce n'était pas sa bienfaitrice qu'il trahissait. C'était sa mère, vous dis-je, sa propre mère! N'existes-tu donc pas, justice divine? La main de ce scélérat n'a pas pris feu au contact de l'or qu'on y versait!

Depuis plus de vingt ans, les femmes de France sont tristes, et leur joie maternelle, quand il leur naît un fils, est empoisonnée. Elles se disent que cet enfant qu'elles nourrissent de leur lait, qu'elles veillent quand il est malade, qu'elles ont tant de peine à élever, la Patrie le leur prendra, dès qu'il sera un homme, et que, presque toute sa vie, jusqu'aux approches de la vieillesse, il devra se tenir prêt à s'élancer, sur un signal, à la bouche enflammée des canons. O sombre époque de barbarie à peine masquée, où toutes les mères sont si douloureusement pensives auprès des berceaux!

Mais cette guerre future, du moins s'y prépare-t-on avec une patience acharnée, dans un profond mystère; et chacun donne son or, sans un regret, sans une plainte, comme chacun, quand il le fau-

dra, donnera son sang. Et il y a des secrets militaires, des signes soigneusement cachés, des mots murmurés tout bas entre un très petit nombre de chefs; et de tout cela dépendent la vie et la liberté de la nation, la résistance aux envahisseurs, la délicieuse espérance de la victoire!

C'est donc vrai! Il s'est trouvé un homme, un Français — et un Français d'Alsace! — qui a collé son oreille aux portes pour écouter ces mots mystérieux, qui a forcé des tiroirs pour lire les papiers sans prix; et c'était un des gardiens à qui la Patrie avait confié son secret, et qui le lui a dérobé, pareil à un prêtre qui briserait le tabernacle pour y voler le ciboire plein d'hosties! Il a porté ces choses sacrées chez l'ennemi et les a troquées contre des sacs d'écus! Et demain, si son crime était resté inconnu et si les trompettes de guerre avaient brusquement sonné, notre armée, deux millions d'hommes, allait vers un guet-apens! Et c'est par centaines de mille que cet infâme aurait compté ses assassinats!

Ah! qu'on nous montre donc l'immonde face du traître, que nous crachions tous dessus l'un après l'autre!

Je devine votre honnête indignation, braves gens

du Conseil de guerre, quand vous avez jeté loin de vous ce Code où la mort n'est pas inscrite pour punir un pareil forfait. Mais non, il vaut mieux peut-être que ce misérable vive. Il y a des cachots où les pierres lui crieront qu'elles sont moins dures que son cœur; il y a des bagnes où les voleurs et les meurtriers se détourneront de dégoût sur son passage et se le montreront avec horreur, en murmurant : « C'est lui ! ». . . . . .

. . . . . .

Mais calmons notre fureur. Consolons-nous en songeant qu'un tel monstre n'était pas né depuis Judas, et que cet être abject ne peut plus nuire, et que son crime fut imbécile et vain.

Et vous, bien-aimés soldats de France, soyez consolés dans vos tristesses. Car, devant l'immense émotion dont a tressailli le pays tout entier à la pensée qu'on vous trahissait, vous avez mieux senti combien vous étiez son amour et son espérance. Non, vous ne serez pas troublés dans votre auguste devoir. Non, il n'est pas vrai — jurez-le ! — que vos cœurs vont défaillir et vos résolutions se décourager.

Chers enfants de la Patrie, voyez toutes les gloires du passé vous rassurer sur l'avenir. Accourez de

tous les points du ciel, victoires aux ailes d'or ! Surgissez, héroïques ancêtres ! Guerriers chevelus de Tolbiac, géants de fer de Bouvines et de Marignan, gentilshommes en dentelles de Fontenoy, Mayençais en guenilles, impassibles grenadiers d'Eylau, chasseurs de Sidi-Brahim, zouaves de Malakoff et de Magenta ! Flottez sur nos fronts, drapeaux de notre admirable histoire, oriflamme de saint Louis, bannière de Jeanne d'Arc, étendard fleurdelysé du Béarnais, loque tricolore des bataillons en sabots, aigles de l'Épopée ! Planez sur nos soldats, bénissez-les, exaltez-les ! Et si l'acte monstrueux — mais unique — de ce scélérat a fait une tache au drapeau, qu'elle soit aussitôt lavée par leurs larmes d'enthousiasme et d'amour pour la France !

23 décembre 1894.

LE

DERNIER MARÉCHAL DE FRANCE

J'ai eu plusieurs fois la bonne fortune de rencontrer le maréchal Canrobert chez Mme la princesse Mathilde, dont je m'honore d'être, depuis vingt-sept ans, le fidèle ami.

Dans ce salon célèbre qui demeure le rendez-vous de tout ce que la société parisienne a de plus exquis dans son élite, l'apparition du vieux héros faisait toujours courir un frémissement d'admiration et de respect. En sa présence, on se sentait devant la France chevaleresque, devant la France de Bayard, du chevalier d'Assas et de La Tour-d'Auvergne.

De petite taille, trapu sans lourdeur, le Maréchal avait conservé, malgré son grand âge, une

élégante et robuste souplesse. Les longues mèches de sa chevelure grise se répandaient sur le col de son frac de gentleman, dont la boutonnière n'était ornée, la plupart du temps, que de la médaille militaire, de l'ordre du soldat. Cette crinière éparse encadrait un énergique visage de vieillard, une face terreuse et camuse, sillonnée de fibres sanguines et sabrée par les moustaches aux pointes cirées. Tout de suite, on songeait à un lion. Mais ce qui complétait la ressemblance avec le fauve royal, c'étaient les yeux très grands, très beaux, les yeux clairs, calmes, fixes, où sommeillait on ne sait quoi de formidable.

Ce regard de flamme, alors adouci et tempéré cependant par le plus bienveillant des sourires, était à peine soutenable. Il révélait un tempérament prodigieux de guerrier, de chef militaire. C'était l'éclair de ce regard, sa décharge électrique, qui avait traversé le cœur des soldats à Constantine, à Zaatcha, à Inkermann, à Solferino, à Saint-Privat, et les avait grisés de la folie de vaincre ou de mourir. Dans ce foyer lumineux, éclatait la force héréditaire de toute une race. Celui qui, sans le faire exprès, au repos, dans une conversation mondaine, lançait ce regard foudroyant, était bien le Français

de vieux sang et de vieille souche, le descendant de ces terribles Cadurces qui ont si longtemps tenu tête à César et fait reculer les aigles romaines.

Par son seul aspect, le maréchal Canrobert produisait, sur quiconque était tant soit peu physionomiste, une impression profonde, inoubliable. C'est assez dire combien cette émotion s'augmentait au souvenir de la vie de cet homme, toute d'honneur, de patriotisme, de bravoure, d'abnégation et de désintéressement.

Elle est, depuis deux jours, retracée dans toute la Presse française, avec un sentiment unanime de vénération, et je n'ai pas besoin de la raconter de nouveau.

Mais que dites-vous de ce sous-lieutenant, ayant débuté par une action d'éclat, qui refuse la croix parce que son vieux capitaine la mérite et ne l'a pas encore ? Que dites-vous de ce général en chef de l'armée de Crimée, qui, sans un murmure, descend au second rang? Que dites-vous de ce maréchal de France, plein de gloire et d'années, qui, à Metz, demande à commander seulement une poignée d'hommes, pourvu qu'il combatte, pourvu qu'il puisse, jusqu'à la dernière agonie de la résistance, offrir son sang à son pays?

Rien ne manque à cette pure et noble existence, pas même la touchante pauvreté d'Aristide; car le Maréchal vient de s'éteindre dans l'état de fortune le plus médiocre. En vérité, c'est du Plutarque. L'antiquité n'a rien de plus complet ni de plus beau.

Nous ferons, je l'espère, au dernier des maréchaux de France, les plus honorables funérailles. La mémoire de Canrobert, c'est un drapeau vivant, immortel. Allons vite le suspendre à la voûte des Invalides!

Mais voici que je pense, maintenant, à cette jeune armée qui présentera les armes au glorieux cercueil. Voici que je pense à ces étendards tout neufs, à ces bataillons où il n'y a pas de vétérans, à ces chefs qui n'ont pas une cicatrice.

Certes, je ne doute pas de notre armée, et je crois fermement que ce sont de vrais cœurs de soldats qui battent sous tous ces uniformes. Je sais le labeur assidu de nos officiers, j'admire toute cette jeunesse qui fait au devoir national le sacrifice de ses plus belles années. Néanmoins, c'est bien long, vingt-cinq ans d'immobilité, de paix armée. Mais n'oublions pas que la Prusse — la Prusse qui nous a vaincus — a vu s'écouler un

demi-siècle sans tirer un coup de fusil. Ainsi que l'ont fait nos vainqueurs, nous ne nous sommes ni reposés, ni endormis, nous non plus, et, quand il le faudra, nous prouverons — j'y compte bien — que nos glaives ne se sont pas rouillés dans leurs gaines et que la soie de nos drapeaux, si longtemps roulés sur la hampe, ne s'est point fanée.

Cependant, lorsqu'on additionne tant d'années d'inaction militaire, on ne peut se défendre d'une angoisse. Assurément, en Indo-Chine, en Afrique, nos troupiers et nos marins furent admirables; ils le seront demain à Madagascar, et je n'oublie pas la gloire de Courbet et de Dodds. Mais là-bas, c'était la guerre contre des Barbares, contre des adversaires inférieurs.

Hélas! la question, que les lèvres n'osent pas formuler, est au fond de tous les cœurs. S'il fallait, demain, défendre la frontière, que vaudraient nos états-majors sans expérience et sans passé, nos régiments qui n'ont jamais vu le feu?

O nos jeunes et chers soldats, suprême espoir de la France diminuée, puissent vos cœurs être saisis d'un religieux attendrissement, d'une émotion sacrée, quand vous saluerez du martial fracas de vos armes la dépouille du maréchal Canrobert!

Songez-y tous alors. C'est un héros qui s'en va. Celui-là n'a vécu que pour la patrie et pour le devoir : il n'a aimé que le drapeau. Il a eu toutes les vertus du soldat français, toutes, jusqu'à cette charmante crânerie, particulière à notre race, qui le faisait s'élancer, sur la brèche, à travers les mitrailles, sans même jeter son cigare. Il eut la démence de l'épée, comme Condé et comme Murat; il riait dans la mêlée, comme Kléber; et l'odeur de la poudre l'exaltait d'une ivresse intrépide.

La guerre que vous ferez peut-être demain ne sera pas pareille à celle où il fut un soldat exemplaire, et vous n'aurez pas à y déployer tout d'abord vos qualités natives, l'impétuosité, l'ardeur, l'élan irrésistible. Il vous faudra souvent attendre — immobiles, l'arme au bras — la mort tombant de loin, on ne saura d'où; et vos chefs vous demanderont des prodiges de sang-froid et de calme stoïque. Ainsi le veut l'horrible progrès des machines à tuer, le perfectionnement dans l'art du massacre.

Ne croyez pas, cependant, qu'elles soient devenues inutiles, la furie française, les superbes témérités, la charge poitrine en avant et baïonnette au

canon. Allons donc ! Elles nous auraient encore suffi pour vaincre, naguère, si nous eussions été en nombre ; et, le soir de Saint-Privat, s'il eût reçu le corps de réserve qu'il attendait, Canrobert, qui avait à plusieurs reprises enfoncé les lignes ennemies, forçait le blocus, ouvrait la route de Verdun, rendait à la France sa meilleure armée, sauvait tout peut-être !

Or, la prochaine fois, ce ne seront pas les hommes qui manqueront ; et, si les armes à longue portée font, d'abord, leur ravage, on finira bien par en venir aux mains. On y arrivera tout de même, à la rencontre face à face, au choc, au contact. Et alors...

Ah ! alors... Que nos soldats le sentent bouillonner en eux, ce sang gaulois, ce sang de guerre et de bataille, qui courut, jusqu'au dernier jour, dans les veines du Maréchal octogénaire.

Chargez alors, mes enfants, comme chargeait le capitaine des chasseurs à pied de Constantine, le colonel des zouaves de Zaatcha, le général d'Inkermann ! En avant ! A la fourchette ! Enlevez-nous la victoire !

Et, au-dessus de vos têtes, dans le nuage de poussière et de fumée, vous verrez le spectre à

face léonine du vieux Canrobert, qui, du bout de l'épée, vous montrera le chemin de la gloire et de l'honneur, et qui vous bénira du sang de ses blessures.

31 janvier 1895.

ALPHONSE DAUDET

Au moment où je ferme le dernier livre d'Alphonse Daudet, *la Petite Paroisse*, et où je savoure la jouissance que m'a laissée cette lecture exquise, le Souvenir — ce vieux photographe qui conserve tous ses clichés — me remet sous les yeux plusieurs images fidèles de l'écrivain que j'admire et de l'ami que j'aime depuis longtemps.

Voici d'abord le séduisant jeune homme au profil sarrasin, joli comme un page, célèbre à vingt ans, que j'ai rencontré — aux temps préhistoriques, avant la guerre, les Prussiens et la fin de tout un monde — dans les cafés littéraires, dans quelques milieux de bohème. A cette époque naïve, on ne craignait pas d'avoir l'air artiste, de laisser croître une chevelure fougueuse, de porter des

vestons de velours. Daudet ne sait pas à quel point il m'impressionnait alors, avec sa barbe en fourche et ses yeux enchanteurs de chèvre amoureuse.

Il était fameux et j'étais obscur. Les *Lettres de mon Moulin* avaient déjà paru dans *le Figaro*, et, tout novice que je fusse, je savais bien que c'étaient là des pages de maître, des chefs-d'œuvre — brefs et purs — de poésie et de grâce. Mon cœur battit à grands coups, — oui, mon cher Daudet, — le soir où je me trouvai pour la première fois, assis à la même table que vous, au café de Bobino, en compagnie de quelques poètes en herbe qui n'ont certainement pas beaucoup enrichi l'établissement, car ils faisaient durer leur mazagran jusqu'à minuit, en ménageant les trois morceaux de sucre et en épuisant toute l'eau de la carafe.

Dans ces sobres orgies, j'ai dû vous paraître, j'en ai peur, bien jeunet et même un peu coquebin. En ce temps-là, les blancs-becs se sentaient pris de respect et de timidité en présence d'un homme de talent, même quand il était à peine leur aîné. La famille des « petits féroces » était encore à naître.

Je vous revis, là et ailleurs, et je me familiarisai avec vous. Par l'intermédiaire d'un camarade,

j'osai vous soumettre un conte en prose. Il ne valait rien. Vous eûtes la franchise de me le faire dire, avec la politesse qu'il fallait, et je tins le jugement pour bon. C'était l'âge d'or, vous dis-je.

Cependant quelques vers de moi ne vous avaient pas déplu, et vous me témoigniez de la bienveillance. Vous rappelez-vous m'avoir eu à votre table, dans votre chaumière, à Clamart, un certain dimanche d'automne? Je parierais que non. Ils étaient assez nombreux, et vous ne les connaissiez peut-être pas tous, les hôtes de hasard qui mangeaient votre soupe rustique et buvaient votre reginglet. Les plus remarquables, cette fois-là, étaient deux disparus, Charles Bataille, sourd comme un mur, et ce pauvre Glatigny, long comme un jour sans pain.

Je ne jouais, moi, qu'un personnage muet, fasciné que j'étais par votre éblouissante improvisation, si colorée, si verveuse, si pleine d'invention et d'images, avec ses charmants raccourcis, ses bouts pittoresques de pantomime. Et j'entends encore vibrer votre voix — où la pointe d'accent provençal n'était déjà plus qu'une coquetterie — dans l'air de cette calme après-midi, tandis que la neige d'or tombait des grands arbres.

L'autre Daudet, qui m'apparaît, — à travers les âges, — s'assied avec moi aux dîners gastronomiques de Théodore de Banville, ou fume un cigare de choix dans la garçonnière du vieux Flaubert.

Mais le fantaisiste, l'irrégulier, le vagabond d'autrefois s'est transformé. Marié, père de famille, il a plongé en plein labeur, et n'en sort, de temps en temps, que pour nous donner un livre nouveau. Il est maintenant un des plus illustres écrivains de la France, un romancier admiré de tout l'univers, l'auteur de *Tartarin*, de *Fromont jeune*, de *Jack*, du *Nabab*, des *Rois en exil*. Il a découvert ce style sans pareil, dont le lecteur admire la souplesse et la libre allure, ce style où l'effort ne se révèle jamais, et dans lequel il y a cependant, sous chaque phrase, sous chaque mot, une sensation si intense et poussée jusqu'au bout des nerfs. Il est le prince des conteurs, et, dans ses fictions d'un intérêt irrésistible, s'agite la société moderne sous la loupe de l'observation la plus directe et plus aiguë, et surgissent des personnages définitifs qui donnent pour toujours leur nom à des types. Il est enfin un des maîtres de l'émotion, du pathétique et de l'ironie.

Alphonse Daudet, alors un des triumvirs du roman avec Goncourt et Zola, Alphonse Daudet, en pleine production et en pleine victoire, n'avait plus, il faut bien le dire, sa joliesse de jeune fauconnier, et son visage, toujours charmant, était déjà creusé par la fatigue. Le teint, plus jaune, trahissait les veilles et le fiévreux travail. Dans sa furie d'art, Daudet fouettait son tempérament à coups de volonté, prodiguait son trésor cérébral. Toujours en gestation et lourd du fardeau d'une œuvre nouvelle, ce fut alors qu'il me dit, un jour que je m'inquiétais de sa mauvaise mine, ce mot admirable : « Je suis comme une femme grosse. J'ai le masque. »

C'est ainsi que le poète s'épuise et se tue, pour l'amour de la gloire et de la beauté, pour vous plaire, ô Athéniens !

Le Daudet que j'évoque à présent, c'est mon voisin de campagne depuis quelques étés, c'est le cher malade à qui je pense tendrement et tristement, quand je reviens, de Champrosay à Mandres, par les clairs de lune shakespeariens, à travers la forêt de Sénart. Hélas ! tout à l'heure, pour faire quelques pas dans son jardin, comme il tremblait, le pauvre ami ! Comme il s'appuyait lourdement

sur mon bras et sur une canne!... Mais je m'arrête, j'ai tort. J'allais offenser son héroïque courage, sa fière résignation d'intellectuel.

Qu'importe, en effet, l'agitation de la main et de la plume, si les pages écrites sont toujours aussi belles? Qu'importe l'écume blanche dans la houle de la chevelure, si le cerveau a gardé sa flamme et son génie? Le phare est en ruine; mais là-haut, la pensée veille, intacte, éclatante, splendide!

Je viens d'en avoir, vous en aurez tous la preuve en lisant *la Petite Paroisse*.

Sans doute, vous n'y trouverez pas toutes les manifestations du Daudet d'autrefois, ce qu'il y avait souvent, par exemple, de cruel et d'amer dans ses accès de satire, de nerveuse colère. Comme toutes les âmes supérieures, cette âme de poète est devenue, dans la douleur, plus indulgente et plus douce.

C'est pourtant une des pires maladies morales, la jalousie, que Daudet analyse et qu'il étudie dans ce livre, et, témoin sincère, il nous en décrit les misères, les hontes et les tortures. Mais le but et la conclusion de l'émouvant récit, c'est le triomphe de la tendresse sur la passion brutale, du cœur sur les sens. Féroces bourgeois du jury qui, sous pré-

texte de crime passionnel, absolvez le mari couvert du sang de la femme infidèle, vous hausserez peut-être les épaules devant la clémence débonnaire du jeune Fénigan et du vieux Mérivet. Sganarelles! direz-vous en riant. Car il vous faut des Othellos, des époux à couteaux et à pistolets. Cependant, sachez-le. La religion, la morale, la société exigent le pardon. Sous son apparence grotesque, le cocu des farces classiques est un chrétien et un civilisé, tandis que, malgré toute la poésie du drame, le nègre de Venise agit comme un barbare, un impulsif, une brute.

Je ne fais pas ici de critique littéraire et je n'ai pas besoin d'ailleurs de recommander davantage un roman qui est déjà dans toutes les mains. Je tenais seulement à donner mon tribut d'admiration à notre cher et grand Daudet, toujours fécond et infatigable au milieu des souffrances.

A coup sûr, il est, depuis longtemps, largement en règle avec la gloire et avec la postérité. N'eût-il écrit que les trois *Tartarins*, — je dis les trois, car l'opinion fut, à mon avis, trop froide et fort injuste pour *Port-Tarascon*, — n'eût-il fait que ce triple récit, où il a découvert un comique nouveau, Alphonse Daudet serait quand même le Cervantès

de notre littérature. Mais quoi qu'en disent les constipés et les sculpteurs en noix de coco, rien n'est plus beau, dans un maître, que l'abondance.

L'auteur de *la Petite Paroisse* vient, une fois de plus, de prouver la sienne, et ce nous est une joie très vive d'espérer encore de lui plus d'un livre où nous retrouverons avec délices sa délicate et puissante originalité.

7 février 1895.

LA TOUR-D'AUVERGNE

Ayant écrit mon article sur le maréchal Canrobert au lendemain même de sa mort, je n'ai pas eu l'occasion de placer mon mot sur les honteuses séances de la Chambre et du Sénat, où l'on marchanda ignoblement les honneurs funèbres dus à ce vieux brave. Cette nouvelle turpitude du monde politique ne m'a, d'ailleurs, nullement surpris, et je n'attendais pas moins de lui.

Voici un glorieux drapeau, tout déchiré par les balles, qui a flotté dans cent combats; c'est une relique sacrée pour la patrie. Par malheur, avant de le placer pieusement sous le dôme de Mansard, il faut d'abord le montrer à ces Messieurs du Parlement; et tout de suite, il s'en trouve un grand nombre qui le prennent pour un torchon et qui se

mouchent dedans. C'est décidément une jolie chose que l'esprit de parti.

Défendons-nous-en tant que nous pourrons, n'est-ce pas? Soyons Français et ne soyons que Français. Quant à moi, je me suis donné cette consigne et j'espère bien m'y conformer toujours. Aussi je viens d'avoir beaucoup d'agrément, grâce à l'excellent livre de M. Émile Simond, capitaine au 28e régiment d'infanterie, et j'ai vécu pendant quelques heures avec un héros très républicain sans doute, mais surtout très français, et dont le nom seul signifie bravoure, honneur, désintéressement, patriotisme, — avec La Tour-d'Auvergne.

Je ne sais qui a dit — ce devait être un malin — qu'il était souvent plus facile de faire son devoir que de le connaître, et il y a du vrai dans cet apophthegme. Cependant, les âmes vraiment droites ne s'y trompent pas, même dans les circonstances les plus délicates, et, sans détour, vont à la solution.

Voulez-vous un exemple?

Vers la fin du mois de janvier 1792, les officiers de l'ancien Royal-Angoumois, alors en garnison à Bayonne, viennent, colonel en tête, chez La Tour-d'Auvergne, et lui annoncent que les excès de la

Révolution leur font horreur, qu'ils comptent mieux servir la cause du roi sur le Rhin, en un mot, qu'ils vont émigrer. La Tour-d'Auvergne est alors simple capitaine; mais il est le doyen de l'état-major d'Angoumois et ses vertus ont fait de lui le Nestor du régiment. L'influence des idées nouvelles ne l'a pas encore atteint, à cette époque. Il n'est nullement républicain et il a même prouvé qu'il n'était pas exempt d'orgueil nobiliaire. Bâtard de la maison de Bouillon, c'est du duc, son parent très lointain, qu'il a obtenu le droit de porter ce nom de La Tour-d'Auvergne et cet écusson traversé par la barre d'illégitimité. Il a encore toutes les croyances, tous les préjugés de son temps, de sa caste. Ses camarades sont persuadés qu'ils n'ont qu'à faire appel à son loyalisme, que l'admirable soldat va les suivre à l'armée des princes.

Mais, sans hésiter, La Tour-d'Auvergne refuse. En vain les officiers gentilshommes lui disent que noblesse exige, qu'il se doit avant tout au roi, lui surtout qui a dans les veines le même sang que le grand Turenne. Le brave homme n'est ébranlé par aucun de ces sophismes; son cœur simple discerne le devoir. Il ne passera point la frontière, il ne combattra pas son pays, à côté des étrangers.

Quand tout le régiment émigrerait, La Tour-d'Auvergne n'émigrerait pas. La France est en danger. Périsse le lâche qui l'abandonne! La Tour-d'Auvergne restera fidèle à la patrie, au drapeau.

Il n'émigrera pas. Seulement — et c'est ici que ce grand caractère éclate dans toute sa beauté — il ne veut pas qu'on attribue à sa généreuse résolution une arrière-pensée d'ambition ou d'intérêt personnel, et il se jure de n'accepter désormais d'autre grade que celui que ses camarades lui ont connu au moment où il s'est séparé d'eux.

Notez que, sous la monarchie, on avait été injuste pour lui, qu'on n'avait pas distingué son mérite, qu'on l'avait laissé vieillir dans les bas emplois. Mais de telles âmes ignorent la rancune. La République, dont il adopte les principes et pour laquelle il va cent fois exposer sa vie, lui offrira toutes les récompenses. Il n'en acceptera aucune, il tiendra jusqu'au bout la parole qu'il s'est donnée à lui-même, et il laissera ses humbles épaulettes de capitaine se flétrir sur son vieil uniforme.

Vous le voyez. Faire son devoir, tout son devoir, ce n'est pas, après tout, bien difficile. Il suffit de renoncer à quelques petites choses et de sacrifier son *moi*, son délicieux et bien-aimé *moi*, qu'on nous re-

commande à présent de cultiver et d'arroser comme une fleur de serre. O La Tour-d'Auvergne, Bayard de la première République, grenadier sans peur et sans reproche, qui, dans le sac que tu portais sur le dos comme un simple soldat, n'avais que ta pipe et ton Plutarque, tu ne fus, j'en ai peur, qu'un ridicule « altruiste » !

A tous ceux qui, comme moi, ont le cœur cocardier et aiment à entendre rimer « gloire » et « victoire », je recommande le livre du capitaine Émile Simond ; mais cette lecture s'impose tout particulièrement à mon jeune ami Georges d'Esparbès. Il a, comme on disait jadis, la « tête épique », et il trouvera, dans ces pages enflammées, les éléments de quelques beaux contes. Comme il nous accommoderait bien, par exemple, cette anecdote, qui montre à quel point La Tour-d'Auvergne savait maintenir parmi ses soldats la plus inflexible discipline !

Pendant la campagne des Pyrénées Occidentales, le pays basque, après une lourde journée de juin tout entière passée à se canarder entre Français et Espagnols, le vieux capitaine et sa compagnie, altérés et tout gris de poussière, s'arrêtent pour camper dans un verger où les cerisiers sont cou-

verts de fruits mûrs. Les pauvres soldats ont très soif. Ni puits, ni source; et les cerises vermeilles sont bien appétissantes. Mais La Tour-d'Auvergne est là, qui se promène, — poudré, avec sa queue de l'ancien régime, — devant les faisceaux. Les grenadiers n'oublient pas que leur chef, d'ailleurs si bon et d'une sollicitude paternelle envers ses hommes, serait impitoyable pour le moindre acte qui ressemblerait à du pillage; et ils passent toute la nuit à la belle étoile, sous les arbres tentateurs, sans dérober une cerise.

Il y a eu cela, tout de même, dans la Révolution, si affreuse par tant d'autres côtés; il y a eu ces soldats chez qui la bravoure est peut-être moins admirable que la résignation à toutes les misères, la stoïque endurance; et je ne résiste pas au plaisir de citer encore un beau trait que j'ai trouvé dans une monographie de régiment, celle de la 1re demi-brigade légère, actuellement devenue le 76e de ligne.

Partie de Perpignan en sabots ou les pieds enveloppés de loques, la demi-brigade se rendit, à marches forcées, jusqu'à Gênes, où elle rejoignit l'armée de Masséna et prit part au terrible siège. A son arrivée, une distribution de souliers lui fut

faite, mais très insuffisante : à peine de quoi chausser un homme sur vingt. Alors ces pauvres gens, les pieds sanglants encore de l'interminable route, formèrent le cercle, délibérèrent entre eux et décidèrent que les paires de souliers seraient données « aux plus dignes », comme un premier galon.

Trouvez mieux, s'il vous plaît, dans toute l'histoire romaine.

L'anecdote des cerises, l'anecdote des souliers, voilà de ces petits faits comme ce sécot de Taine — qui en était pourtant si grand amateur — n'en a pas découvert un seul en fouillant toutes les archives datant de la Révolution et de l'Empire. Par contre, il ne tarit pas sur les déserteurs, les réfractaires, les conscrits mutilés volontairement. Et voilà où cela mène de se trop défier de l'enthousiasme.

Êtes-vous comme moi ? Je préfère les historiens qui me démontrent — pièces justificatives en mains — que notre vieille race de France est féconde en héros.

La Tour-d'Auvergne en est un, et les annales militaires d'aucun peuple n'en offrent de plus complet ni de plus pur. Sa vie est sans tache. Intrépide et modeste, — de l'année 1792, où il refusa

d'émigrer, jusqu'à l'année 1800, où il mourut, percé d'un coup de lance autrichienne, sur la hauteur d'Oberhausen, — il a été le paladin de la première République. Couvert de gloire, mais vieux et malade, il fut, pendant quelque temps, forcé de quitter l'armée, et, dans sa retraite, pratiqua toutes les vertus, et notamment la première de toutes, la bienfaisance.

On sait comment il reprit sa place sous les drapeaux, pour remplacer le fils d'un de ses amis. Quand j'ai lu la lettre par laquelle il demanda et obtint la faveur de marcher à la mort, dans le rang, en qualité de simple volontaire, « privé, dit-il, de toutes ses dents supérieures et ne pouvant, par cette raison, prendre de commandement », les larmes me sont venues aux yeux.

Il est doux de se rappeler que les contemporains de cet homme exemplaire lui ont rendu justice. Nommé de son vivant, par le Premier Consul, « premier grenadier des armées de la République », il fut, après sa glorieuse mort, l'objet des plus grands honneurs. Son cœur, enfermé dans une boîte d'argent, fut longtemps porté dans les combats par un fourrier de sa compagnie et devint une sorte de *palladium* du régiment. Encore aujour-

d'hui, chaque fois que sort le drapeau du 46e, le capitaine de la compagnie du drapeau appelle La Tour-d'Auvergne, et le plus ancien sergent répond : « Mort au champ d'honneur. »

A la bonne heure! Voilà comment il faudrait respecter et chérir le souvenir de nos grands soldats. Hélas ! S'il a pu voir l'indécente posture prise par certains de nos parlementaires devant le cercueil du maréchal Canrobert, La Tour-d'Auvergne, j'en suis sûr, a dû faire la moue et froncer les sourcils, là-haut, dans le Paradis des Braves.

21 février 1895.

LE BONHEUR

Quelle étrange chronique de rentrée j'écrirais aujourd'hui, si je pouvais me rappeler mes songes de dormeur éveillé de la semaine dernière, pendant que j'étais si malade!

Je n'aurais qu'à vous décrire les spectacles fantastiques que le délire faisait apparaître devant moi sur le papier de tenture de ma chambre à coucher ou sur les feuilles de mon paravent japonais. Jamais l'imagination d'un Callot ou d'un Goya n'évoqua tant de monstres et de coquecigrues. Mais, à la place même où naguère grouillait tout ce sabbat, je ne vois plus maintenant que des feuillages en chicorée imitant une ancienne « verdure » ou les grêles branchages des kakémonos. C'est vainement aussi que je cherche à me sou-

venir d'une seule des folles et innombrables idées que la fièvre faisait continuellement éclore dans mon cerveau et que je trouvais toutes si séduisantes et si nouvelles. Quelle sotte chose que la maladie ! Toute cette dépense d'invention et de pensée est perdue. Il ne m'en reste qu'une extrême fatigue ; la langueur et l'anémie me terrassent, et je m'excuse d'avance des faiblesses de cette page écrite avec une plume qui me semble si lourde.

Dieu vous garde de la fluxion de poitrine !

Cependant une lettre, reçue ce matin même, me fournirait, si j'étais plus en verve, un sujet d'article assez intéressant. Un Ariégeois, que je n'ai pas l'honneur de connaître, m'annonce qu'il vient de finir et qu'il va publier un livre intitulé : *l'Art d'être heureux*. Le titre, comme il le dit lui-même, est plein de promesses. Mais, de plus, une idée assez ingénieuse est venue à l'auteur : c'est de faire, dans un appendice, connaître à ses lecteurs — je cite ses propres expressions — l'opinion, sur cette importante question du bonheur, de tous ceux de ses contemporains qui, par leurs talents ou par des fortunes diverses, sont parvenus à une exceptionnelle notoriété.

« Puisque vous êtes, ajoute-t-il, du nombre de ces heureux privilégiés, voudriez-vous être assez bon pour me faire connaître votre avis? »

Pourquoi ne satisferais-je pas tout de suite mon correspondant et ne lui dirais-je pas — ainsi qu'à mes lecteurs du *Journal* — ce que je pense du bonheur? Il sera toujours loisible à ce moraliste de reproduire ces lignes dans l'appendice de son ouvrage.

Mais d'abord, je dois lui déclarer que ce titre *l'Art d'être heureux* n'est pas aussi excitant qu'il le suppose. Il n'est pas nouveau non plus; il a déjà servi au philosophe Droz pour un livre d'un optimisme anodin, dont la lecture est décevante. Selon moi, il ne peut exister ni science ni art du bonheur. La faculté de bien jouir de la vie est un don de nature, je dirai presque une affaire de tempérament; et l'on est heureux comme on est sanguin ou comme on est brun.

Aucune des définitions qu'on a données du bonheur n'est d'ailleurs satisfaisante. La plus belle, la plus élevée de toutes le fait naître de la joie d'une conscience intacte, de la pratique habituelle de la vertu. J'y consens, j'applaudis même; mais alors bien peu d'hommes, et parmi

les meilleurs, doivent être heureux. « J'ignore, a dit Joseph de Maistre, ce que peut être l'âme d'un scélérat; mais je connais celle d'un honnête homme. C'est horrible! » Sans tomber dans cet excès de misanthropie, nous savons que le plus grand saint pèche sept fois par jour et qu'il n'est pas de conscience absolument pure. On songe sérieusement à cela — je viens d'en faire l'expérience — lorsqu'on croit voir, comme je l'ai cru tous ces derniers jours, la main de la Mort écarter les rideaux du lit et qu'on récapitule sa vie.

Hélas! Non, il ne suffit pas, pour être heureux, d'avoir fait le moins de mal possible. Au contraire, les moins coupables sont ceux qui souffrent le plus des fautes commises et se les reprochent le plus sévèrement, tandis que les natures basses et vicieuses oublient leurs mauvaises actions avec autant de facilité qu'elles ont eu peu de scrupule à les accomplir. C'est seulement dans les mélodrames que les meurtriers sont poursuivis par les spectres de leurs victimes. Il faut, j'en suis persuadé, une certaine délicatesse d'âme pour éprouver un remords durable; et tel assassin, s'il est sûr de l'impunité, doit dormir d'un sommeil plus tranquille qu'un homme de bien qui a, dans son

passé, quelques légères mais irréparables défaillances.

Si je crois fermement que les méchants sont peu tourmentés par le mal qu'ils ont fait, je ne me les imagine pas, pour cela, plus heureux que les bons.

Les êtres d'une moralité inférieure ne poursuivent la félicité que dans les satisfactions matérielles; et rien n'est moins paradoxal que de constater combien c'est une erreur grossière et funeste. Sur le front de tous les jouisseurs, je vois les marques de l'assouvissement et du dégoût. Qu'ils sont courts, dans les vingt-quatre heures de la journée, les instants qu'on peut consacrer aux voluptés sensuelles! Nul n'est capable d'imiter Hercule auprès du beau sexe, et, malgré ses millions, M. de Rothschild ne mange pas trois côtelettes à son déjeuner. L'habitude blase, l'excès épuise. J'ai toujours découvert une tristesse infinie au fond de l'homme de plaisir; car ses jouissances sont empoisonnées par la décadence physique qui les lui mesure plus avarement chaque jour et par la pensée de la mort qui va tout à l'heure les lui ravir.

« Si j'avais encore la folie de croire au bonheur,

gémit Chateaubriand avec un magnifique accent de mélancolie, je le chercherais dans l'habitude. »

Oui, mais dans laquelle?

« Dans celle du travail, » me souffle un énergique.

Pas trop mal. Ancien paresseux, converti depuis longtemps, je considère en effet le courage à la besogne comme le meilleur spécifique contre le monotone ennui de vivre. L'Ecclésiaste lui-même, ce terrible refuseur, fléchit un peu, un tout petit peu, sur un seul point. Pour lui, le travail est sans doute vain dans ses résultats, mais non pas en lui-même. « J'ai travaillé, dit-il, et c'est tout ce que j'ai eu de tout mon travail. » C'est, je crois bien, une des paroles les plus profondes de l'antique sagesse.

Va donc pour le travail; mais ce n'est qu'un opium.

Vraiment, je me demande avec curiosité comment mon philosophe ariégeois va se tirer de son Manuel Roret, de son livre de recettes pour faire des heureux. J'ai bien peur, pour ma part, que nous ne puissions l'être que par minutes, par bribes, et encore il doit exister quelque part un grand-livre relié en cuir vert, avec des coins

de cuivre, sur lequel sont inscrits, par doit et avoir, nos bons moments et nos fichus quarts d'heure. « Tout se paie, » disait l'Empereur à Sainte-Hélène, où le malheur, impitoyable créancier, lui présentait sa note. Certes, ma joie était très vive, en janvier dernier, à l'Odéon, le soir de la première de *Pour la Couronne*. Mais, un mois après, la congestion pulmonaire me conduisait au seuil du monument, et me voici valétudinaire pour de longues semaines. Mon compte est balancé, n'est-ce pas?

Allons, le mot de l'ouvrier est bon : « Chacun son fade, » et il était aussi dans le vrai, le vieil Azaïs, avec son système des compensations.

Nous avons donc tous notre part de bonheur et de malheur. C'est la loi; et celui qui pense avec amertume au sort de son voisin et se dit, la bile dans la bouche : « Il est plus heureux que moi, » n'a pas le sens commun. Qu'en sait-il? Que savons-nous des autres? Les hommes sont si différents; ils se connaissent, se pénètrent si peu. Nous ne possédons pas de pierre de touche pour éprouver la sensibilité d'autrui. Ce coup de fortune, qui nous comblerait de joie, tombe peut-être sur un indifférent qui ne s'en soucie

guère; ce deuil cruel, qui nous réduirait au désespoir, frappe peut-être un égoïste qui ne le sent pas. Celui-là, plein de gloire ou d'or, ne souhaiterait qu'un peu de santé; celui-ci, dont la misère nous émeut, l'oublie dans un grand sentiment ou dans un beau rêve.

Et l'envie se trompe souvent, — hélas! autant que la bonté.

Cependant, l'instinct est juste, qui nous fait plaindre nos semblables; car l'ordinaire de la vie, c'est la souffrance. La pitié ne s'inquiète pas de la qualité des douleurs qu'elle rencontre; elle se contente de les consoler et de les secourir. Restons-lui fidèles. Tâchons que ceux qui nous approchent nous quittent moins tristes et moins malheureux. Et puisque mon correspondant me demande une définition, je lui offre celle-ci :

« Le bonheur, c'est d'en donner! »

14 mars 1895.

PAUL BOURGET

Paul Bourget n'avait pas vingt ans et j'en avais trente à peine quand il vint me lire ses premiers vers.

Au premier abord, ce beau et vigoureux jeune homme, aux traits énergiques et réguliers, au front volontaire, à la chevelure fougueuse, et dont une moustache naissante ombrait à peine la lèvre, faisait songer à un soldat romain. Mais le teint précocement pâli, la légère meurtrissure des paupières, et surtout les yeux, brûlants, dévorants, admirables, révélaient l'homme de pensée et d'étude. Je ne sais rien de plus touchant, sur un tout jeune visage, que ces témoignages des nobles fatigues du travail intellectuel.

Ces premiers vers, où se sentait l'influence de

Leconte de Lisle et que Bourget a sans doute condamnés, car il ne les publia pas, étaient fort intéressants et annonçaient le poète très personnel qui devait bientôt se manifester dans *la Vie inquiète*. C'était, autant qu'il m'en souvienne, des strophes sur la Passion de Jésus-Christ. Nous causâmes, et j'eus tout de suite la certitude que cet adolescent d'hier serait, était déjà un homme supérieur. Ignorant, je ne pouvais me rendre compte du vaste savoir de cet écolier qui gagnait sa vie en enseignant à l'âge où presque tous s'instruisent. Mais je fus séduit, ébloui.

C'était alors, c'est encore davantage aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire que la conversation de Bourget. Aucune intelligence n'est mieux outillée, mieux informée que la sienne, par le moyen de lectures énormes et constantes. Sans trace de pédantisme, que dis-je? toujours avec grâce, il se trouve prêt et armé pour n'importe quel entretien. Cet homme de poésie et d'imagination a la tête philosophique, et son cerveau adopta de bonne heure la ferme discipline de la méthode. Il a le don de fantaisie; il a le mot, le trait, l'ironie, mais il les met toujours au service d'une solide pensée. Il ne s'amuse pas à enfler les bulles de

savon, diaprées et brillantes, mais aussitôt dissipées, du paradoxe. En d'autres termes, il ne parle jamais pour ne rien dire. Léger quand il le faut, jamais frivole, il garde toujours présentes devant lui, même dans la causerie la plus déchaînée, la raison et la vérité.

A vingt ans, il était ainsi. Mais conscient de sa valeur, impatient de réaliser ses légitimes ambitions, surmené d'ailleurs de travail, il n'avait pas encore acquis ce parfait équilibre qui lui permet à présent de donner à tous ses ouvrages une composition si harmonieuse, une force de style si soutenue. L'enfant qui me montra ses poésies d'écolier était fébrile et nerveux, et subissait tour à tour des crises de morne tristesse et de folle joie. Mais de ses discours et de sa personne émanait un charme. Je fus l'ami de Paul Bourget, dès notre première entrevue; et, bientôt après, j'éprouvais pour lui la tendresse d'un frère aîné.

Sa vie était alors très solitaire. J'eus ce bonheur que mon foyer devînt un peu son foyer, ma famille un peu sa famille. Il se rencontra chez moi et se lia d'amitié profonde avec Barbey d'Aurevilly, qui considérait aussi comme sien mon modeste « home ». Je savais même que le vieux « laird »,

le « connétable » — pour rappeler, avec un respectueux sourire, les surnoms que ses amis donnaient au grand écrivain — tenait tellement à son habitude de s'asseoir à ma table une fois par semaine, que, lorsque je partais en voyage avec ma sœur, je laissais l'ordre à la vieille servante, gardienne du logis, de mettre quand même le pot-au-feu tous les dimanches; et d'Aurevilly venait dîner dans la maison déserte, ayant pour seule compagnie mes chats qu'il aimait beaucoup.

Je compte bien que quelques-uns de mes péchés me seront remis pour cet acte d'hospitalité.

Il y eut, à ma table, de charmants et glorieux tournois de paroles entre Paul Bourget et Barbey d'Aurevilly, entre le jeune poète et le vieux maître. D'ailleurs, nous étions devenus, Bourget et moi, inséparables. Combien nous avons flâné ensemble, battu, côte à côte, le pavé de Paris! Je revois son logement sous les toits, rue Guy-de-Labrosse, près du Jardin des Plantes; je revois le lit de fer, le vieux fauteuil, les livres — et le buste de Balzac. Dans cette modeste chambre, qui semblait imprégnée d'une atmosphère de pensée, Bourget m'apparaissait comme un d'Arthez, un héros de la *Comédie humaine*.

N'est-ce pas, monsieur l'auteur de trente volumes, monsieur l'académicien, mon cher confrère, n'est-ce pas, maintenant que vous êtes au premier rang dans les lettres françaises, que vous permettez à votre vieux compagnon d'évoquer votre belle, pauvre et fière jeunesse, toute d'honneur, de travail et de poésie?

Mais pourquoi fais-je revivre ce lointain passé, quand je voulais seulement vous dire quelques mots du livre de Bourget sur l'Amérique, que Lemerre vient de m'envoyer quelques jours avant la publication? C'est que, dans ma captivité de convalescent, je n'ai plus guère que cela, la lecture et le souvenir.

J'ai donc dévoré *Outre-Mer*, qui sera l'événement littéraire de la saison. Deux gros volumes, s'il vous plaît, pleins de faits contrôlés, de choses vues, de tableaux d'après nature; — le Nouveau-Monde, décrit par un poète, pénétré par un observateur, jugé de haut, avec la bienveillante impartialité des forts, par un historien et par un philosophe. J'ai lu ce puissant et beau livre, et je me suis souvenu du temps où j'appelais, par caresse, l'auteur d'*Outre-Mer* « mon petit Bourget ».

J'ai déjà mis les deux tomes de côté, pour le

prochain « train » du relieur; mais ils ne sont pas les seuls à qui je fasse cet honneur. J'y joins *l'Armature*, car c'est une âpre et juste satire de ce vilain monde qu'est souvent le beau monde; et voici Paul Hervieu passé maître. J'y ajoute encore *En route*, de J.-K. Huysmans, œuvre d'art raffiné, de curiosité rare et — j'en suis persuadé — de foi sincère. Les causes de la conversion de celui-là sont, à coup sûr, très spéciales : dégoût du monde moderne, admiration du plain-chant, attrait de la vie mystique. Mais, enfin, il est converti. Très franchement, je l'envie, moi qui, malgré tout, ne parviens encore à être qu'un chrétien de cœur et de désir. Ces pensées-là m'obsédaient, pendant les heures sévères que je viens de traverser. Heureux ceux qui prient!

Mais ce n'est pas tout, et je ne me contente pas de réserver, pour un rayon favori de mes casiers, ces ouvrages de haute littérature. Vertueux bourgeois, m'accorderez-vous encore votre coup de chapeau quand je vous aurai avoué que je vais cacher, avec une joie un peu monstrueuse, dans « l'enfer » de ma bibliothèque, le deuxième recueil des chansons d'Aristide Bruant? Du moins, cet homme ne vous prend pas en traître. S'il est botté,

c'est pour vous conduire dans les égouts. N'importe, il met dans ses refrains crapuleux de la vérité et de l'émotion. Oui, je sais bien. C'est un autre genre que *le Génie du Christianisme* ou que l'ancien *Magasin pittoresque;* mais c'est fameux tout de même.

Voilà le seul avantage des longues maladies. On a le temps de prendre un bouquin, de le feuilleter et de passer à un autre. Je ferme donc *Dans la rue* et je reviens à l'*Outre-Mer* de mon cher Bourget.

Dans son livre si vivant, il m'a fait connaître l'Amérique, mais je ne puis dire qu'il me l'ait fait aimer. Après m'être promené avec lui — par l'imagination — dans cette trépidante société des États-Unis, je me sens brisé de fatigue, comme après deux nuits de wagon. Décidément, je n'ai rien d'un « glob-trotter ». Oh! je vois bien tout ce qu'il y a là-bas de fort, de grand même. Cette liberté vraie, ce triomphe de l'individu, cette explosion de l'initiative privée, cette absence de règlements et de paperasses, ce respect de la femme, cette puissance du sentiment religieux, cette intensité de travail, tout cela prouve, clair comme le jour, que l'Amérique a encore ce que nous n'avons plus, hélas! la jeunesse. Mais, sans même regarder le

revers de la médaille, que Bourget d'ailleurs ne dissimule pas, — furieuse âpreté au gain, manque de scrupules, absence d'idéal, brutalité de mœurs, — disons que, si l'on infusait à la vieille Europe, comme une sorte de vaccin à la Brown-Séquard, les habitudes et les institutions des Yankees, elle deviendrait, pour les gens comme vous et moi, tout à fait inhabitable.

Méfions-nous. La chose n'est pas impossible, avec la folie d'imitation qui nous empoigne quelquefois. N'oublions pas que nous ne pouvons respirer qu'une atmosphère saturée de traditions et que le passé, c'est notre oxygène. Lisez *Outre-Mer* et admirez du monde américain tout ce qu'il a d'admirable. Mais faites attention au mot de Forain, cité par Bourget.

Comme un milliardaire de New-York ou de Chicago faisait admirer à ses hôtes, dans son palais, un buste de Louis XIV, un superbe marbre de l'époque, l'amer caricaturiste mâchonna entre ses dents cette épigramme féroce :

« Oui, ils ont le portrait du Grand Roi..., mais ils n'ont pas celui de leur grand-père. »

21 mars 1895.

UN SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Au lendemain de la mort de Camille Doucet, la presse a répété sur tous les tons qu'il fut le modèle des secrétaires perpétuels. C'est la vérité pure. Mais je crois bien que beaucoup lui ont adressé cet éloge sans renseignements ni contrôle, — de *chic*, comme disent les rapins. Car, pour quiconque n'a pas pénétré plus ou moins dans le monde très fermé, dans l'intimité peu accessible de l'Institut, il n'est point aisé de se rendre compte du rôle si important et si délicat qu'y jouent les secrétaires perpétuels, et principalement celui de l'Académie française.

Le public n'a pu voir et juger Camille Doucet que dans la partie officielle de ses fonctions. Tous ceux qui ont assisté à la séance annuelle où sont

présentés les deux rapports sur les prix de vertu et sur les concours littéraires, se rappellent la physionomie du maigre et frileux vieillard, engoncé dans le col de son habit vert, qui se tenait à la gauche du directeur et proclamait, d'une voix un peu affaiblie, les titres des ouvrages et les noms des auteurs, en distribuant à chacun des lauréats sa part de louange mesurée et de bienveillante critique.

Il est permis de ne goûter point l'éloquence académique; il est aisé de rajeunir, pour la railler, d'antiques plaisanteries. Cependant, elle exige un style tout particulier, constitue une littérature spéciale. Elle est un peu artificielle, soit; mais il faut tout de même, pour y exceller, une forte syntaxe, du goût, du tact, de l'esprit; et livres et journaux ne nous gâtent pas tellement sous ces divers rapports que nous ayons le droit de faire à ce point les dédaigneux.

Et puis le genre est traditionnel, il date de la vieille France, et, à ce titre, nous aurions tort de le répudier. Ajoutons qu'il compte des chefs-d'œuvre. Il n'a nullement gêné Buffon pour écrire quelques-unes de ses plus belles pages. Il existe, si vous voulez, entre un livre librement composé et un mor-

ceau académique la même différence qu'entre une forêt et un jardin de Le Nôtre; et, pour ma part, tout en préférant la grandiose majesté des futaies de Fontainebleau, je ne méprise pas la savante correction du parc de Versailles.

Ce qu'on m'accordera sans peine, par exemple, c'est que le genre est très difficile, et que, seul, un maître jardinier du style peut arrondir ses périodes comme des ifs taillés en boule, et tondre ses phrases comme les gazons d'un boulingrin.

Quant au rapport sur les ouvrages couronnés que Camille Doucet lisait chaque année, je ne puis mieux le comparer qu'à un travail de mosaïque. Avec un soin extrême, avec un art très ingénieux, le patient vieillard y incrustait, en quelque sorte, ce qu'il trouvait de plus brillant dans les rapports partiels que lui avaient fournis les membres des diverses commissions.

« Tout ce qu'on applaudit dans mon rapport, nous disait-il avec tant de grâce et de sincère modestie, ce n'est pas de moi. Je le dois à mes confrères. »

Il se diminuait trop et ne parlait pas de l'adresse, de la légèreté de main qu'il lui fallait pour grouper tous ces fragments en un ensemble harmonieux.

Néanmoins, que les ironistes se méfient avant de « blaguer » quelque phrase de Camille Doucet. Elle est peut-être d'un grand écrivain, — d'un Taine ou d'un Renan, qui sait?

Le rapporteur de nos séances publiques était donc très remarquable. Cependant, notre secrétaire perpétuel ne montrait dans ces circonstances que le moindre de ses mérites, et, pour savoir combien il nous était précieux, c'était dans nos commissions, dans nos séances du jeudi, et même dans l'étroit cabinet de son logement particulier, qu'il fallait le voir à l'œuvre; car partout il ne songeait qu'à l'Académie, ne se préoccupait que de l'Académie.

Il n'avait qu'un souci, celui du prestige, de la dignité, de l'indépendance du grand Corps auquel il était si fier d'appartenir. A tout ce qui intéressait la vieille Compagnie, il apportait un zèle extraordinaire, une passion véritable, la considérant, avec raison, comme une des parures de la France. Le maintien de nos traditions, qui fait notre force, n'avait pas de plus ardent, de plus fidèle défenseur. Son grand âge, sa prudence, sa finesse, sa profonde expérience des relations sociales, son désir du bien surtout lui donnaient parmi nous une très

haute autorité, et nous le tenions, à peu près, pour le chef de notre conseil de famille. On entendait dire à chaque instant : « Il faut consulter Doucet... Qu'en pensera Doucet?... » Et dans toutes les difficultés, il imaginait immédiatement une solution pratique, honorable, et toujours dans le sens le plus large, le plus libéral.

La curiosité publique se demande quelquefois : « Que fait-on à l'Académie? » Le sommaire procès-verbal publié par les journaux nous représente comme absorbés par la préparation du Dictionnaire. Mais, entre nous, le Dictionnaire ressemble un peu à la tapisserie qu'une dame quitte et reprend entre deux visites. Que fait-on à l'Académie? On y donne des prix et l'on y prépare les élections. Les prix, c'est un assez gros travail qui dure trois mois. On s'en tire. Le reste du temps, il faut l'avouer, la partie la plus intéressante de la séance, c'est la conversation entre confrères autour de la cheminée, devant la copie — bien médiocre, entre parenthèses — du *Richelieu* de Philippe de Champagne.

Or, comme il y a, presque toujours, au moins une vacance dans la Compagnie, de quoi voulez-vous que nous causions, sinon de notre recrutement? Les choix futurs, les candidatures probables

sont donc discutés, sous les yeux du grand Cardinal, parfois avec vivacité, mais dans les termes les plus courtois. Camille Doucet ne manquait pas de prendre part à ces entretiens, et il y était attentivement écouté. Jamais, je puis le dire, il n'y soutint un candidat que guidé par l'intérêt supérieur de l'Académie, et cela en sacrifiant même ses préférences, ses sympathies particulières.

On ne sait peut-être pas assez qu'il se déclara résolument en faveur d'Émile Zola, non par banale admiration du succès, non sans comprendre les répugnances que devaient soulever, dans un tel milieu, certaines parties de l'œuvre du puissant écrivain, mais parce qu'il estimait que l'Académie commettait une faute en fermant obstinément sa porte au maître romancier et parce qu'il craignait que le nom de l'auteur des *Rougon-Macquart* ne fût un jour inscrit sur la liste déjà trop longue du quarante et unième fauteuil, après ceux de Balzac, d'Alexandre Dumas père et de Théophile Gautier.

L'Académie française perd, dans la personne de Camille Doucet, un guide sûr, un conseiller plein de sagesse. Elle abonde en hommes du premier mérite et elle remplacera dignement, j'en suis certain, son secrétaire perpétuel. Pour moi,

je tiens à répéter ce que je disais en quelques lignes hâtives, le soir même de sa mort. Je prends le deuil d'un ami qui, depuis plus de vingt-cinq ans, fut pour moi tout à fait paternel.

L'origine de mes relations avec Camille Doucet mérite peut-être d'être contée.

Au lendemain du *Passant*, je vis arriver le directeur général des théâtres, que je n'avais pas l'honneur de connaître, dans l'humble logis, à Montmartre, où je vivais avec ma mère et ma sœur aînée. Il m'annonça que l'Impératrice désirait entendre ma pièce, qui fut, en effet, jouée aux Tuileries quelques semaines plus tard, et m'offrit, de la part de l'Empereur, une pension. J'avais, au ministère de la guerre, un modeste emploi; le succès que je venais d'obtenir me donnait l'espoir de vivre, un jour, de ma plume. Je refusai, mais non sans exprimer une vive reconnaissance — que je garde encore — pour la généreuse intention du souverain, ou plutôt du haut fonctionnaire qui l'avait inspirée.

L'excellent homme, qui était, par sa position, plus habitué aux sollicitations qu'aux refus, m'a-t-il su gré d'une action si simple? Je ne sais, mais, à partir de ce jour, il me témoigna une bienveil-

lance et, bientôt après, me voua une affection qui ne se sont jamais démenties.

Dans la foule de ceux qui ont éprouvé son zèle à servir ses amis, je fus certainement l'un des plus favorisés. Pourquoi ne le dirais-je pas? Il m'a mené par la main à l'Académie. Chaque fois qu'il m'est arrivé quelque chose d'heureux ou de funeste, il accourait, m'apportant sa joie ou sa consolation. Je l'ai tendrement aimé. Ses habitudes de prudence dans la conversation et quelques inoffensives malices ont pu tromper sur son compte ceux qui le connaissaient mal. C'était un cœur d'or; et les malveillants n'ont à lui reprocher que son bonheur. On s'est encore amusé, ces jours-ci, à relever, dans ses aimables comédies, les vers les plus prosaïques. Il serait plus long et plus difficile de compter toutes ses bonnes actions.

4 avril 1895.

L'OMNIBUS

Après une absence de quelques jours, je trouve Paris sans omnibus.

Avril est la saison des grèves. En hiver, les pauvres gens se résignent difficilement à ce moyen extrême de faire valoir leurs droits. La misère est alors trop dure pour qu'ils l'aggravent de bonne volonté. Mais, dès que les lilas sont en fleurs, les syndicats s'agitent, et il faut nous habituer aux grèves printanières. Celle des Omnibus menace de devenir périodique.

Ces deux jours derniers, ayant dû sortir dès le matin, j'ai rencontré, à tous les coins de rues, des escouades de sergents de ville et des peletons de municipaux en armes. Par-ci par-là, se dressaient même les silhouettes guerrières des gardes à che-

val. J'ai lu, comme tout le monde, les réclamations des grévistes. Elles m'ont paru très modérées, presque timides. Était-il indispensable de donner à Paris, pour si peu de chose, ce faux air d'état de siège? Après tout, peut-être oui, si l'on intimide ainsi les violents et si l'on prévient les batteries et les coups de poing. C'est égal, au cas où la richissime Compagnie des Omnibus serait forcée de coucher les pouces et de faire à son personnel, dont le service est très pénible, quelques concessions, nous n'en serions point autrement désolés, n'est-ce pas? Espérons que tout va s'arranger à la satisfaction du petit monde, promptement, sans trop de tapage, et que demain ou après-demain nous verrons de nouveau rouler les lourdes voitures et entendrons sonner joyeusement les compteurs.

Depuis d'assez longues années, je ne voyage plus guère en omnibus. Je le regrette, mais le temps me manque. Si je suis pressé, je saute dans un fiacre, et lorsque j'ai devant moi — ce qui est trop rare — une heure pour la flânerie, je prends, comme disent les bonnes gens, l'omnibus de mes jambes. Mais, en vieux Parisien que je suis, j'ai beaucoup pratiqué, autrefois, ce démocratique

moyen de transport, et il m'inspire toujours un vif intérêt.

Dans ma première enfance, l'omnibus ne ressemblait guère à l'imposant véhicule d'aujourd'hui, avec sa double banquette d'impériale, son escalier en tire-bouchon, sa plate-forme et son attelage de trois chevaux, — un de moins seulement qu'au Char du Soleil. On parlait alors de prendre l'*Hirondelle*, la *Tricycle*, la *Béarnaise* ou la *Dame Blanche* — car chaque ligne avait un nom particulier — comme s'il se fût agi d'un long voyage. Certaines de ces voitures n'avaient pas de conducteur. On payait sa place d'avance en un bureau où l'employé vous délivrait un reçu détaché d'un registre à souche; et, quand on voulait descendre, on prévenait le cocher en tirant une corde qui flottait au plafond. Ces omnibus des anciens jours se retrouvent encore dans de petites villes de province où ils font le service du chemin de fer.

J'ai vu naître la « correspondance », délivrée, comme aujourd'hui, par le conducteur; mais il portait alors l'ancien uniforme du personnel des diligences, avec un cheval au galop brodé en argent sur le collet de sa veste et une casquette en

forme d'accordéon. Par exemple, le public était semblable à celui d'à présent, et il y avait déjà trop de gens à paquets et de dames obèses.

L'omnibus doit sa première apparition dans la littérature à Paul de Kock. Le titre du roman m'échappe, mais je me rappelle l'épisode. C'est en été, par une lourde journée d'orage. Tous les voyageurs se sont endormis. L'un d'eux est un paysan, tenant sur ses genoux un panier rempli d'escargots. L'atmosphère humide et chaude invite les mollusques à faire un tour de promenade; ils se répandent dans la voiture, se posent sur les vêtements, sur les mains, sur les visages des dormeurs, et même sur des parties plus mystérieuses de leur individu. Enfin les voyageurs se réveillent et poussent des cris d'effroi... Et je ne me charge pas de vous dire jusqu'où le campagnard, qui tient à rattraper ses limaçons, pousse ses fouilles indiscrètes sur la personne de ses compagnons et de ses compagnes de route.

Ces grivoiseries innocentes faisaient rire nos pères. Il nous en faut de plus perverses. On érigera, ces jours-ci, paraît-il, dans la commune des Lilas, le buste de Paul de Kock. Si je compare ses écrits à deux ou trois articles que je viens de lire dans les

journaux, je suppose que c'est à titre d'homme vertueux et pudibond que l'auteur de *la Pucelle de Belleville* est l'objet de ce tardif hommage.

Mais revenons à l'omnibus et à mes souvenirs de petit garçon.

Pour moi, comme pour tous les enfants, c'était un grand plaisir d'aller en voiture. Mon père, l'excellent homme, ne pouvait m'offrir cette joie que dans la mesure de ses moyens, c'est-à-dire moyennant trente centimes. Ma satisfaction n'en était pas moins parfaite, surtout dans les voyages nocturnes, et quand nous occupions la place du fond. Assis sur les genoux paternels, j'aplatissais mon nez contre la vitre d'où l'on voyait trotter les deux chevaux de l'attelage. La lueur de la grosse lanterne, attachée sous le siège du cocher, n'éclairait, dans la nuit, que leurs croupes pommelées et leurs crinières flottantes. Dans mon cerveau d'enfant visionnaire, les deux percherons prenaient l'aspect de bêtes fantastiques. Je ne me lassais pas d'admirer le puissant effort de leurs cuisses, le jeu vibrant des muscles de leurs croupes, et, là-bas, si blanche dans les ténèbres, cette écume d'argent qui se soulevait et s'éparpillait sans cesse sur leurs cous régulièrement secoués.

Plus tard, et longtemps encore, l'omnibus resta mon équipage ordinaire. Mon esprit plein de songes confus trouvait un calme singulier, un isolement favorable au travail intellectuel, dans le fracas des roues sur le pavé et des vitres frémissantes. Le soir, dans l'ombre et dans la chaleur de la voiture, absorbé, les yeux demi-clos, j'ai roulé amoureusement dans ma pensée bien des mots et bien des images.

Heureux le poète qui naît et grandit en pleine nature. C'est le murmure du vent dans les arbres, c'est le bruit des lames sur la grève qui lui révèlent les lois secrètes du nombre et de l'harmonie. Je ne suis qu'un enfant de la grande ville; mais, dans son tumulte, flottent aussi de vagues et exquises musiques; et le rythme est partout pour celui qui sait l'écouter. C'est dans l'omnibus, bercé par son roulement monotone, que j'ai scandé quelques-uns de mes premiers vers.

Là encore, j'ai fait de beaux rêves d'amour. Tout jeune, pauvre, très timide, j'avais une palpitation et un désir pour toutes celles qui passaient avec une gentille frimousse et des lèvres fraîches. Ah! je n'aurais pas été exigeant et j'étais prêt à adorer la première venue. Mais la passante,

aimée dans l'espace d'une seconde, n'avait qu'à me regarder pour me faire baisser les yeux. Du moins, aux heures de nuit, dans la demi-obscurité de la voiture, s'il y avait une jolie voyageuse, elle ne voyait pas mon trouble, et je pouvais l'admirer tout à loisir, me jeter avec elle, par l'imagination, en une folle et délicieuse aventure de cœur. Le reflet d'or d'une chevelure, deux yeux profonds sous une voilette, un profil pensif, c'était plus qu'il n'en fallait pour déchaîner au fond de moi-même des tempêtes de passion et de volupté!... Ah! si elles avaient su!...

J'ai passé aussi de bien bonnes heures sur l'impériale, dans les étroites rues des quartiers populaires, par les tièdes soirées d'été, quand les fenêtres sont ouvertes. Emporté par l'omnibus au grand trot, je voyais défiler devant moi, sous le plafond bas des entresols, en scènes successives, la vie des humbles dans son intimité.

Ici, l'on dînait en famille, sous la suspension, tous les nez baissés dans la fumée de la soupe. Plus loin, un couple s'était déjà levé de table et mis à l'aise, et l'homme, en bras de chemise, fumait sa pipe, accoudé à la fenêtre auprès de sa bourgeoise en camisole. Dans chaque intérieur,

un détail, rapidement aperçu, — une machine à coudre, deux verres sales près d'une bouteille, des livres sur une planche, un portrait d'homme célèbre accroché au mur, — révélait toute une existence. J'ai surpris ainsi plus d'une idylle, — fi ! les effrontés amoureux ! voulez-vous bien tirer les rideaux ! — plus d'un drame, — oh ! le lâche, qui lève la main sur une femme ! — Puis, c'était une maman qui couchait le bébé ; une jeune femme, pâle, l'air très las, qui se coiffait pour la nuit ; un petit vieux qui jouait de la clarinette pour lui tout seul.

Ces fenêtres étaient comme des cadres ; elles bordaient des tableaux de genre, variés et pleins de bonhomie, dignes d'un Téniers contemporain, d'un Chardin moderne.

L'omnibus ! Je l'aime et je lui suis très reconnaissant ; car je lui dois beaucoup. C'est surtout grâce à lui que j'ai coudoyé les petites gens, que j'ai appris à les connaître et les aimer. C'est là-haut, sur l'impériale, que j'ai causé avec les ouvriers. Je respecte infiniment les écrivains de noble compagnie, dont les livres sont bourrés de ducs et de comtesses. Mais, quand ils ont occasion de parler du peuple et de la rue, cela sonne

faux, c'est fait de chic. On dirait vraiment qu'ils ne sont jamais sortis qu'en coupé de maître. Qu'ils aillent donc recevoir des leçons de vérité dans la voiture à tout le monde!

Quant à moi, je me reproche de n'y plus monter et j'en veux reprendre la bonne habitude. Aussi, j'ai hâte que cette vilaine grève soit finie. C'est en omnibus, parmi les humbles, que j'ai chance de rencontrer encore l'inspiration d'un conte ou d'un poème qui mérite de me survivre et — pourquoi pas? — qui transmette mon nom à la postérité.

« S'il vous plaît, contrôleur... Un numéro... pour la ligne du Panthéon. »

25 avril 1895.

EN CORSE

Il y a longtemps, me semble-t-il, que nous n'avons parlé politique. Mais, si vous le voulez bien, nous continuerons à la négliger; car elle n'a jamais été moins intéressante.

Nous avons bien eu le discours de Bordeaux, véritable modèle de stérile abondance, qui, imprimé en petit texte compact, encombre plusieurs colonnes grand in-folio du journal *le Temps*, et dans lequel je n'ai trouvé de précis que la promesse d'un impôt sur les domestiques. Le budget sera désormais équilibré par des mesures fiscales concernant les cochers et les cuisinières. Soit. Mais peut-être serait-il préférable de mieux surveiller les Collignons politiques qui accrochent, à chaque coin de trottoir, le fiacre de l'État, et d'empêcher

les gâte-sauces parlementaires de faire danser l'anse du panier. Nous avons eu aussi une petite interpellation, pas bien méchante, sur les mœurs électorales en Corse. Elles ne doivent pas pourtant — j'en ferais le pari — être plus dégoûtantes qu'ailleurs. Et voilà, n'est-il pas vrai? bien des heures et des paroles perdues.

Cependant, ce mot de Corse, que je retrouve, depuis quelques jours, dans les journaux, me rajeunit de quinze ans. Je me retrouve sur le pont du *Zouave*, l'un des paquebots qui faisaient alors le service entre Marseille et Ajaccio. Il est cinq heures du matin. Nous entrons en rade devant une éclatante et pure aurore de la fin de mai, et, bien avant d'avoir accosté, nous respirons le délicieux parfum du maquis.

« Rien qu'à l'odeur, disait l'Empereur à Sainte-Hélène, je reconnaîtrais la Corse, les yeux fermés. » C'est, en effet, la sensation qu'on éprouve en approchant de l'île fameuse. Cette montagne, qui surgit en pleine mer, embaume comme un bouquet.

Je me suis promené en Corse pendant une quinzaine de jours seulement, comme un simple touriste, et je n'ai pu y faire, par conséquent, que des

observations fort superficielles. Mais j'ai gardé, de ce voyage, un souvenir enchanteur.

Le pays est admirable; et, pour ceux qui ne craignent pas la chaleur, — moi, je l'adore, — c'est le meilleur des climats. Quelques heures torrides; mais, deux fois par jour, la caresse de la brise marine. Et quelles nuits! Tièdes, parfumées, splendides! Un ciel de velours sombre, où palpitent de resplendissantes étoiles! Pendant les quelques soirées que j'ai passées à Ajaccio, je ne pouvais me décider à rentrer à l'hôtel. Je m'attardais, bien après minuit, sur le quai, — près du bassin des plantes aquatiques, au milieu duquel se dresse un buste triomphal de Napoléon, — à écouter le chant éperdu des grenouilles, à contempler l'azur lumineux du ciel et de la mer, à respirer cette atmosphère de bonheur.

Les environs d'Ajaccio, c'est un coin d'Afrique. Partout, l'aloès érige sa hampe rigide, le figuier de Barbarie échafaude le désordre de ses raquettes vertes. J'étais là au moment où les cistes sont fleuris et criblent la verdure noire de taches, jaunes, roses ou blanches. Mais ces fleurs sont inodores. Ce qui sent bon, ce qui lance des effluves capiteux et salubres, ce sont les branches et les feuilles, c'est

le maquis lui-même, — un taillis presque impénétrable de toutes sortes d'arbres résineux.

Si vous vous élevez dans la montagne, le décor change, et vous pourriez vous croire dans les plus riantes vallées des Pyrénées. Par malheur, les torrents sont à sec. Le manque d'eau, c'est l'infortune de la Corse. Mais voici les arbres forestiers de chez nous, les hêtres, les chênes, les châtaigniers; et vous voyagez dans la fraîcheur et sous l'ombrage des majestueuses futaies.

Une île enchantée, vous dis-je!

Mais les habitants?

Eh bien! ils ont de très grandes vertus, les Corses, les vertus essentielles, celles des peuples primitifs. Ils sont hospitaliers, sobres, de mœurs sévères, d'une parfaite honnêteté, surtout. Il y a des années où la cour d'assises de Bastia n'a pas à juger une seule affaire de vol. Elle voit toujours défiler devant elle, il est vrai, un assez grand nombre de meurtriers. Mais tâchez donc de faire comprendre à un Corse que la *vendetta* est autre chose qu'une espèce de duel à l'américaine. La victime était prévenue, vous disent-ils, et, avant de lui envoyer une balle dans le corps au tournant d'un chemin, son ennemi lui avait jeté, devant témoins,

le défi traditionnel : « Garde-toi. Je me garde. » Tant pis pour l'assassiné ; il n'avait qu'à tirer le premier.

Un général en tournée d'inspection, fort aimable homme dont j'avais fait connaissance sur le paquebot, m'a mis en rapport, pendant mon séjour à Ajaccio, avec le commandant de gendarmerie, qui m'a dit des choses fort intéressantes à propos de la *vendetta*. Elle n'éclate jamais que pour trois causes : les affaires de femmes, d'abord, bien entendu ; puis, assez rarement, la politique, les querelles électorales ; et, quelquefois aussi, le partage des eaux. Car l'eau étant très rare, là-bas, comme je viens de le dire, le fait de détourner un ruisseau au détriment du voisin est considéré comme abominable. Des meurtres pour si peu de chose, voilà, certes, de détestables habitudes. Pourtant, le bandit n'est pas un brigand. Il est sans exemple qu'un de ces criminels, après s'être jeté dans le maquis, se soit mis à détrousser les passants. Dans aucun pays, le voyageur ne court moins de dangers qu'en Corse.

Le brave gendarme, qui me renseignait sur les mœurs locales, m'a raconté, entre autres choses, une histoire assez bouffonne.

Le maire d'un village des environs de Sartène, à qui l'un de ses voisins avait déclaré la *vendetta*,

n'en continua pas moins à aller, tous les jours, au café, faire sa partie de dominos. Seulement, par précaution, tout en essayant de boucher les six, il gardait son fusil tout armé sur ses genoux; et, chaque fois que s'ouvrait la porte de l'établissement, il empoignait son arme et se tenait prêt à faire feu.

Je vous accorde que ce sont là de mauvaises conditions pour méditer une pose savante et infliger une « culotte » à son adversaire. Mais, tout de même, un pays où il n'y a presque pas de voleurs, hein? c'est cela qui nous changerait!

Une autre vertu des premiers âges, qui s'est conservée intacte en Corse, c'est l'hospitalité. Un homme du pays peut traverser l'île d'un bout à l'autre, sans un sou dans sa poche; et il n'a même pas besoin de demander l'hospitalité; on la lui offre. Ce souci que le Corse a de son hôte, — même à l'auberge et quand il paie son écot, — j'en ai moi-même recueilli une preuve, passablement comique, mais touchante quand même.

Voyageant en landau dans la montagne, j'arrive, vers le soir, au gros bourg de Vico, et je me présente à l'unique hôtel de l'endroit, tenu par une respectable demoiselle, qui répondait au nom historique et ronflant de Pozzo di Borgo. Je lui étais

recommandé. Elle m'accueille à merveille, me sert un excellent dîner! mais la maison étant pleine, — c'était, si j'ai bonne mémoire, la veille du marché, — elle m'annonce que je coucherai en ville, chez son oncle, qui vient, en effet, me chercher après le repas. C'était un vieux paysan à barbe grise, coiffé d'un feutre, vêtu de velours marron, portant — comme tout Corse qui se respecte — son fusil en bandoulière, et qui ne savait pas un mot de français. Il prend ma valise, me guide à travers les ténèbres du village endormi, me mène au fond d'un cul-de-sac, me fait monter au troisième étage d'une maison d'apparence sinistre et m'introduit dans une chambre rustiquement meublée. Puis, après m'avoir jeté un rauque *buona sera*, il sort, et — cric ! crac ! — m'enferme à double tour.

J'étais prisonnier, pour la nuit, dans ce logis inconnu, qui ne ressemblait pas mal à un coupe-gorge. Ce n'était pas — avouez-le — très rassurant. Mais je suis insouciant de nature, et sans chercher davantage à m'expliquer l'action du bonhomme, je me mis au lit et m'endormis profondément. Au matin, je fus réveillé par un bruit rythmique et, au milieu de la chambre ensoleillée, je vis le vieux Corse, toujours armé de son fusil,

qui cirait vigoureusement mes bottines. Je fis ma toilette; il me reconduisit jusque chez sa nièce; et, quand je demandai à l'aimable demoiselle pourquoi son oncle m'avait ainsi mis sous clef, elle me répondit sans aucun étonnement : « Mais, monsieur, vous lui étiez confié. Il répondait de vous. Sa précaution est toute naturelle. »

Forte race, en somme, et digne d'estime, que ces Corses. Ils n'ont qu'un tort, leur rage de venir sur le Continent pour y grignoter quelques miettes du budget. On est pauvre là-bas, je le sais bien; et d'ailleurs il serait injuste de leur reprocher, plus qu'à d'autres, cette manie des places. Elle est commune à tous les Français, et, dans cent ans d'ici, si les choses vont toujours du même train, le labourage et la moisson seront confiés à des fonctionnaires.

N'importe, si j'étais Corse, je ne quitterais pas si facilement mon beau pays, et, à l'existence triviale et précaire du douanier, du gendarme, du petit employé, je préférerais la noble et libre misère d'un chevrier, nourri de châtaignes, dans l'île parfumée.

23 mai 1895.

POUR UN BUSTE

« Il y a, dit Hamlet, quelque chose de pourri dans l'État de Danemark. »

Cette citation bien connue de Shakespeare m'a trotté par la cervelle, l'autre jour, dans le train de banlieue qui m'emportait, pour tout l'été, vers ma retraite champêtre. Il est vrai que j'avais pris les journaux à la gare et que j'y avais lu le compte rendu de l'interpellation sur les Chemins de fer du Sud. Oh ! soyez tranquilles. Nous sommes écœurés de scandales, et je n'ai pas l'intention d'insister sur celui-ci, lequel, d'ailleurs, comparé à ceux d'il y a deux ans, n'est que de la petite bière et n'a pas fait plus d'effet qu'une chandelle romaine en retard éclatant après le bouquet d'un feu d'artifice.

Nous sommes blasés, je le répète, et nous avons

perdu, en pareille matière, jusqu'à la faculté de l'étonnement. Quand on nous a appris que plusieurs hommes politiques — déjà nommés, comme disent les palmarès — étaient mêlés à cette opération véreuse, nous avons haussé les épaules en murmurant : « Naturellement ! » et nous sommes allés à nos petites affaires. Nous ne nous troublons plus pour si peu ; et notre indifférence égale celle du fameux grammairien, l'abbé de Dangeau, qui, apprenant le désastre de Malplaquet, se bornait à répondre : « C'est très fâcheux, sans doute ; mais tout cela n'empêche pas que j'aie, dans mon tiroir, deux cents verbes bien conjugués. »

Pas un instant non plus, nous ne nous sommes bercés de l'espoir que l'interpellation aurait le moindre résultat et qu'on ferait enfin la chasse aux fripons. Instruits par l'expérience, nous avons perdu les illusions d'un autre âge. Nous savons fort bien que l'égalité devant la loi, dès que la politique est en jeu, n'existe plus. Nous voyons briller le ruban et même la rosette rouge à certaines boutonnières, pour lesquelles on devrait créer une distinction spéciale qui serait précisément le contraire de la Légion d'honneur, tandis que, l'autre jour, les tribunaux ont cassé de son grade de che-

valier, gagné sur le champ de bataille, un pauvre diable de vieux soldat, qui avait braconné deux ou trois lapins; et ces énormités ne nous indignent plus. A quoi bon envoyer de nouveau des hommes politiques en villégiature à Mazas? Le budget des prisons est déjà bien assez lourd; et l'on prétend justement que, cette année, les haricots seront hors de prix.

L'accès de vertu, d'ailleurs suspect, qui a poussé, l'autre jour, radicaux et socialistes à la tribune, a donc raté; et l'opinion ne s'en est nullement émue. Il n'est pourtant pas inutile de signaler, dans cette discussion, le système de défense adopté par l'un des politiciens mis en cause; car il est absolument nouveau et il va sans doute établir un précédent.

« Eh bien, oui, — a dit, ou à peu près, l'ancien panamiste avec une désinvolture charmante, — oui, je fais des affaires, et les affaires qui me plaisent, et je gagne de l'argent comme bon me semble, et cela ne vous regarde pas. Et je suis encore trop bon de consacrer quelques heures de mon précieux temps et une partie de mes hautes capacités à vous aider à bâcler des lois. C'est, de ma part, un sacrifice, et vous devriez me remercier. Pendant que, dans cette enceinte, moyennant une indemnité qui

représente à peine mes timbres-poste, je vous apporte mes lumières sur les raisins secs ou sur les bouilleurs de cru, sachez que je manque d'excellentes occasions de tripoter et d'arrondir ma fortune. Vous croyez que je tiens à la vie politique? Pas du tout. J'y perds; et, si vous étiez justes, loin de faire les dégoûtés, vous me féliciteriez de mon patriotisme et de mon désintéressement. »

Ce discours — dont j'exagère à peine les termes — n'a d'ailleurs soulevé que de rares protestations. On a plutôt admiré l'aplomb, « l'estomac » de l'orateur; car les effrontés sont à la mode. Tout cela est bien vilain, n'est-il pas vrai? et le mot d'Hamlet s'applique à merveille au monde parlementaire. Il y a là quelque chose de pourri, décidément.

Pour combattre l'odeur de faisandé qui me poursuit toujours après la lecture d'une séance de la Chambre, je m'installe devant les roses nouvelles de mon jardin avec un volume âgé de quarante ans et plus, les *Scènes de la vie de Bohème*. Le remède est bon. Jeunes fleurs et vieux livre ont le même parfum de printemps.

Henri Mürger est un peu oublié, et je n'aurais pas songé à le relire, je l'avoue, sans l'aimable visite

de quelques étudiants, qui sont venus m'intéresser à leur projet d'élever, dans le jardin du Luxembourg, un modeste monument à ce poète de l'amour et de la jeunesse.

C'est une excellente idée, et j'ai tout de suite promis mon concours. Il y a deux ans, nous avons installé, parmi les lilas, l'image de notre cher Banville. Celle de Leconte de Lisle y aura bientôt sa place. Mettons-y Mürger, d'autres encore.

Créons, dans ces verdures, ce qu'ont les Anglais sous la nef de Westminster, le « coin des poètes ». Dans notre pays, que les haines politiques ou religieuses rendent, hélas ! iconoclaste par accès et où les statues triomphales ne sont jamais bien solides, on respectera du moins ces édicules érigés en souvenir d'esprits charmeurs et bienfaisants. Nous le savons par expérience. La colonne du conquérant est moins ferme sur sa base que le buste du poète.

Mürger mérite l'honneur que veulent lui faire ces jeunes gens du Quartier Latin. Je me rappelle que, jadis, dans le cénacle parnassien, nous n'étions pas tout à fait justes pour l'auteur de *la Vie de Bohème*. La forme de ses vers — un peu molle et incertaine — ne nous contentait pas; et j'entends encore les plaisanteries de mon cher ami Catulle

Mendès à propos de cette image, assez malheureuse, en effet :

> Et si tu frappais à ma porte,
> Mon cœur, Musette, irait t'ouvrir.

Nous avions tort. Si le style de Mürger n'est pas exempt de manière et d'afféterie, ce défaut se rachète, chez lui, par des dons très originaux et très naturels de sensibilité, d'esprit et de grâce. Et puis — rare mérite — il est un sincère amoureux.

N'est-ce pas dans une page d'Anatole France que j'ai lu cette jolie pensée : « La principale fonction des poètes, c'est qu'ils aident à aimer ! » Mürger a rendu ce service sentimental à tout jeune homme ayant le cœur délicat, mais né près du peuple et débutant par d'humbles amours. La folle et volage Musette, la douce, maladive et touchante Mimi sont des créations délicieuses. Mes contemporains et moi, — je ne parle, bien entendu, que des pauvres, — nous n'avons eu d'abord pour amies que des femmes qui leur ressemblaient. Elles nous ont aimés — et trompés — et nous fûmes pour elles, comme le bon Mürger, très tendres et très indulgents. C'est lui qui nous fit comprendre que ces pauvres filles étaient encore bien généreuses de

nous aimer un peu, que dis-je ? de nous « préférer », malgré notre misère, et qui nous enseigna à recevoir Musette à bras ouverts, sans jaloux amour-propre et sans reproches injustes, quand elle revenait à nous, et à couvrir des larmes et des baisers du pardon celle qu'il appelle si gentiment « Muse de l'infidélité ».

Ils m'ont fait plaisir, ils m'ont rajeuni pour une heure, ces jeunes gens qui veulent rendre hommage à Henri Mürger. L'auteur du monument, le sculpteur Bouillon, m'a montré sa maquette, qui m'a beaucoup plu. Un socle enguirlandé de roses et, dessus, le buste du poète, très ressemblant, chauve et mélancolique. Vous le voyez, c'est bien simple : et l'artiste ne veut être payé qu'en gloire. Pourtant, la somme nécessaire pour le travail matériel n'est pas encore tout à fait réunie.

J'ai souscrit. Faites-en autant, vous tous qui n'étiez riches, à vingt ans, que de poésie et d'amour, vous qui avez cueilli les fraises des bois avec une Musette, vous qui avez pleuré sur la main maigre et fiévreuse d'une Mimi agonisante ! Souscrivez vite ; et le poète des amours pauvres triomphera dans le Luxembourg, avant que soient fanées les dernières roses de la belle saison !

Pour moi, je songe qu'un de ces politiciens dont la dernière honte me remuait la bile tout à l'heure, mourra demain peut-être et qu'on voudra qu'il se dresse en airain dans sa ville natale. Alors, n'ayez pas peur, grâce à la niaiserie et à la mauvaise foi d'un parti, les listes de souscriptions seront immédiatement couvertes. Mais, quand il s'agit d'avoir un peu de bronze et de pierre pour honorer la mémoire d'un charmant poète, il faut tendre la main.

Eh bien ! je la tends.

6 juin 1895.

L'IMPOT SUR LES CÉLIBATAIRES

Je voudrais donner mon modeste avis sur l'impôt qui menace les célibataires. Mais j'ai bien peur que les gens mariés ne me coupent tout de suite la parole avec fureur. Je les entends déjà d'ici.

« Vous êtes un vieux garçon. Vous ne pouvez être juge et partie. Vous n'avez pas voix délibérante. L'homme qui s'attarde dans le célibat est un égoïste, un inutile, un jouisseur, un être immoral. Comme le coucou, il dépose ses œufs dans le nid des autres. Il s'affranchit des devoirs les plus essentiels, il mange à lui tout seul la part de plusieurs; il est une non-valeur sociale. Qu'on le taxe, et raide! Le projet de loi est excellent, et nous espérons bien qu'il sera voté. »

Tout beau, messieurs les époux! Moins de vio-

lence, je vous en prie! Prenez garde! On pourrait croire, à la passion haineuse que vous apportez dans le débat, que vous nous enviez et que vous en avez par-dessus les oreilles, de votre bonheur conjugal et de vos joies de père de famille! Je me rappelle la profonde maxime de La Rochefoucauld : « Il est de bons mariages; il n'en est pas de délicieux. » Modérez donc vos transports, et laissez-moi pousser mon venin.

D'abord, l'impôt ne sera pas voté — ou bien passons vite une couche de badigeon sur le premier mot de la devise qui orne nos murailles. S'il me faut payer pour rester garçon, ou, du moins, si l'on m'oblige à donner au percepteur — qui pourra ne pas les admettre — les raisons qui m'empêchent de convoler en justes noces, — j'en suis bien fâché, — mais les droits de l'homme sont dans le troisième dessous. Naguère, dans les pays d'esclaves, le commandeur accouplait, à sa guise, sous le nerf de bœuf, les noirs et les négresses; et le seigneur russe mariait aussi, le knout en main, ses serfs, selon sa fantaisie; mais ces abominations, grâce au Ciel, n'existent plus.

Notre République athénienne veut-elle en revenir là? Cet impôt humiliant et vexatoire, frappant

une classe très nombreuse de Français, ne serait qu'une forme atténuée de mesures auxquelles on a renoncé dans les steppes de Russie et dans les plantations de canne à sucre.

Ah! elle va bien, la liberté! Elle est jolie, la démocratie indulgente et paternelle! On nous imposera, un de ces jours, le vote obligatoire, et plus tard, sans doute, le mariage à coups de bâton, comme dans Molière. En attendant, si tu prétends dormir seul, il faut passer à la caisse, mon bonhomme! Ah! un tyran, s'il vous plaît, un Néron, un Nabuchodonosor, mais qui ait le sens commun et qui ne permette même pas la discussion de pareilles insanités!

Savez-vous que je suis un peu inquiet et que les articles sur la question, qui me sont tombés sous les yeux, à droite et à gauche, m'ont désagréablement étonné? La plupart, j'en conviens, ne montrent que peu de confiance dans le succès du projet de loi. Mais, nulle part, je n'ai lu qu'il constituait un absurde attentat contre un droit naturel et élémentaire. En général, on s'est contenté de décrire les délices du foyer et de la famille et de déclarer que le vieux garçon était suffisamment puni par sa solitude, mais sans demander contre

lui d'autres châtiments. Seulement, on déclarait toujours bien haut qu'il avait été très coupable en ne se mariant pas, et toujours on prêtait à son abstention les motifs les plus bas, principalement l'égoïsme et la débauche.

Voyons, ce n'est pas sérieux. Est-ce un procédé loyal de représenter tout célibataire comme un personnage de Forain, un satyre du trottoir nocturne, rôdant sans cesse devant la devanture des magasins de modes et guettant la sortie des trottins? Le type existe, je n'en disconviens pas, et il est fort répugnant. Mais — dites-moi — tous les hommes mariés sont-ils vertueux et monogames? Combien d'austères bourgeois, à cheval sur les principes devant leur femme et leurs enfants et se gargarisant, dans tous leurs discours, de la morale la plus sonore, vont chercher honteusement, loin du nid conjugal,

De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

Chez le célibataire, qui n'a pas un intérêt capital à cacher ses fredaines, le vice est plus apparent, soit; et c'est d'un mauvais exemple. Mais, si les cyniques me dégoûtent, les hypocrites me font hor-

reur. Ne sait-on pas que les libertins, mariés ou non, sont presque tous incurables? Le fait de se présenter, en compagnie d'une jeune personne coiffée de fleurs d'oranger, devant un monsieur ceinturé de soie tricolore, est un remède inefficace contre les folies de la chair. Le Code, qui est, en cette matière, une forte école de scepticisme, ne tient pas compte, sinon dans des circonstances particulièrement graves, de l'adultère masculin; et, malgré la loi, beaucoup d'hommes mariés pratiquent l'amour ancillaire et se constituent un petit harem. Rappelez-vous la phrase si souvent prononcée entre commères: « Cette pauvre madame une telle ne peut pas garder une bonne. »

Laissons ces turpitudes, et, parce qu'un homme vit dans le célibat, ne l'accusons pas gratuitement de n'avoir pris ce parti que pour se livrer à de plus libres débauches.

La plupart du temps, c'est, au contraire, un obstacle fort respectable qui l'a obligé de lutter contre l'instinct, si impérieux pourtant, de se choisir une compagne, de se survivre dans une descendance. J'ai interrogé bien des vieux garçons. Presque tous m'ont donné de leur célibat une raison très légitime, et souvent très doulou-

reuse. C'était la misère, la mauvaise santé, une grande peine de cœur, un devoir. L'un soutenait du produit de son travail ses proches parents sans ressources, une mère pauvre et veuve, des sœurs non mariées; l'autre, jusqu'au delà de l'âge mûr, ne gagnait qu'à peine son pain et ne s'est pas cru le droit d'associer une femme à son existence chétive et précaire, de faire souche de misérables. Celui-ci avait aimé sans parvenir à faire partager son sentiment, avait été rebuté par la seule qu'il eût souhaitée pour épouse. Celui-là, plus à plaindre encore, savait qu'il charriait dans son sang les germes d'un mal héréditaire, et frémissait à la pensée qu'il naîtrait de lui des innocents condamnés à la souffrance.

Prétendez-vous, ô bâcleurs de lois, stigmatiser ces malheureux de votre impôt ridicule, les mettre à l'amende comme des coupables, ou bien faudra-t-il qu'ils fassent valoir leurs cas d'exemption? Exigerez-vous qu'ils comparaissent devant un fonctionnaire spécial pour lui avouer leur honte ou leur chagrin intime, lui raconter leurs drames de famille, lui montrer leur plaie secrète ou leur cœur brisé? Instituerez-vous un jury de psychologues pour apprécier les ravages senti-

mentaux, une commission médicale qui s'assurera que le contribuable est, pour de bon, scrofuleux ou épileptique?

Allons! vous voyez bien que votre projet d'impôt est grotesque.

Une fois de plus, nous touchons ici du doigt l'erreur démocratique et jacobine, qui veut réformer les mœurs par lois et décrets. S'il y a tant de célibataires, c'est parce que, dans la société moderne, l'existence d'un chacun devient toujours plus difficile, plus coûteuse et plus compliquée; et le nouvel impôt n'y changerait rien. Prenons un exemple. Il n'y a, pour ainsi dire, pas d'ouvrier dont le salaire suffise à entretenir une ménagère et des enfants; et, s'il épouse une femme qui travaille de son côté, plus de ménage, plus de famille. Il ne s'agit pas de faire des phrases sur les foyers et sur les berceaux. Un ouvrier qui recule devant une perspective de misère certaine pour lui et les siens, et qui reste garçon, est simplement raisonnable. Le projet de loi propose, contre lui, l'impôt — d'ailleurs excessif — de dix jours de travail. Cinquante ou soixante francs, c'est énorme. Cependant il les paiera; car cet homme de bon sens sait fort bien

que l'état de mariage lui coûterait beaucoup plus cher. Et vous n'obtiendrez pas une famille de plus, et vous ne verrez nullement décroître, dans les statistiques, le total des enfants naturels.

Inutile, l'impôt sera, de plus, inique, et à tous les degrés de l'échelle. Il épargnera, sur son très honorable titre d'époux et de père, l'intrigant qui aura « tombé » une héritière, et il atteindra, au contraire, le gentilhomme ou simplement l'homme d'honneur qui n'aura pas voulu trafiquer de son nom ou de sa personne. Tenez! ce sont plutôt les dots qu'il faudrait frapper d'un impôt, et, pour favoriser les hyménées, attaquez, si vous l'osez, le honteux usage qu'ont les jeunes gens de se vendre et les chefs de famille de se procurer un gendre comme on achète un taureau sur le champ de foire. De là, de l'ignoble question d'argent, viennent tant d'unions malheureuses, d'adultères, de divorces, de scandales de toutes sortes. Législateurs, encouragez les mariages sans dot. Toutes les filles vous béniront.

Quant aux célibataires, si vous avez absolument besoin de leur argent pour boucher un des trous de cette gigantesque écumoire qui s'appelle le budget, taxez-les, après tout. Ils paieront, en

haussant les épaules. Mais, sachez-le bien, vous frappez des infortunés, qui ne sont nullement responsables de leur malheur. Sauf quelques très rares amants de la solitude, — et ce n'est pas un crime, — tous les vieux garçons ont, un jour, fait ce beau rêve, qui est celui de tous les hommes: « Aimer la même femme, pendant toute la vie, et mourir, le plus tard possible, comme un vieillard de Greuze, en bénissant des petits-enfants ». Mais la destinée n'est pas si commode, du moins, pour les délicats. S'ils n'ont pas réalisé leur idéal d'amour et de famille, croyez-moi, ce n'est pas leur faute. Celui qui écrit ces lignes — tout en gardant son secret — a le droit de parler ainsi. En ce moment même, il sent, au fond de son vieux cœur, se rouvrir et saigner une très ancienne cicatrice, et, si l'impôt était voté, chaque quittance des contributions lui rappellerait un des plus gros chagrins de sa vie.

13 juin 1895.

SNOBISME

Si peu agréable que soit la vie, en cet absurde été que nous allons probablement passer au coin de notre feu, elle m'est encore chère, je l'avoue, et je n'ai aucune envie de me faire écharper par les esthètes. Cependant, je ne puis résister au désir qui me travaille, et je les supplie, en y mettant toutes les formes qu'on voudra, de nous accorder une trêve — une simple trêve — pendant laquelle il ne serait plus question de Botticelli ni de Burne Jones. A Dieu ne plaise que j'aie l'imprudence de risquer la moindre parole irrévérencieuse contre ces deux peintres, pas plus contre le vieux maître que contre l'artiste contemporain! N'ayant d'eux et de leurs œuvres qu'une connaissance très imparfaite, — comme la plupart des gens qui en parlent,

d'ailleurs, — j'admire de confiance; et, si je souhaite quelque répit à l'enthousiasme exclusif qu'ils soulèvent depuis quelques années, c'est uniquement pour donner le temps de passer à la mode, adoptée par beaucoup de femmes, de ces affreux bandeaux qui n'en finissent plus, et qui, collés aux joues, cachent tout à fait les oreilles.

L'autre jour, assis à la terrasse d'un café de la rue Médicis, j'ai regardé le défilé des jeunes personnes du Quartier Latin. Triomphez, ô quatrocentistes! Pendant un quart d'heure, je n'ai pas vu un seul bout d'oreille, pas seulement la queue d'une, comme dit la chanson.

Je vous assure, mesdemoiselles, qu'une jolie oreille est pourtant bonne à montrer. Je n'ai malheureusement plus l'âge de vos amoureux pour y couler de tendres paroles; mais j'aime à voir, en artiste, s'ouvrir, parmi les algues onduleuses de la chevelure, ce frais coquillage de chair. Est-ce que, par hasard, mes mignonnes, vous n'auriez pour amants que des critiques d'art? Vos bandeaux longs et plats sont peut-être très esthétiques; mais — croyez-en un vieil amateur — cela ne vous va pas du tout. Et puis, entre nous, — ne vous fâchez pas, mes amours, — vous n'avez pas une physio-

nomie assez quinzième siècle. Pour risquer les bandeaux à la Botticelli, il faut des innocences dans le regard, des sensualités dans le sourire, un tas de rêves et de mystères, de quoi faire de la « copie » jusqu'à demain. Un peu de franchise! Avouez que l'idée ne vient pas de vous, que vous avez rencontré un « type » en cravate mil huit cent trente qui vous a donné le conseil de vous coiffer comme cela. Mais vous n'êtes pas moyenâgeuses pour deux sous, et, avec ces bandeaux lugubres, soyez-en certaines, vous gâtez vos minois chiffonnés de Parisiennes, vos gentils museaux de trottins.

Cet accès de botticellisme, qui porte les grisettes à s'allonger l'ovale du visage, est un signe des temps, comme diraient les gens graves. Il correspond à un état d'esprit, aujourd'hui très répandu, et qui est en train de pervertir un grand nombre de nos contemporains. A tout prix, on ne veut pas être confondu avec un Philistin ou — comme dit énergiquement l'argot moderne — avec un « mufle ». Le moindre bourgeois prétend désormais au titre de dilettante. Mais, comme il n'a pas, en ces matières difficiles, de goût spécial, de préférence personnelle, il accepte avec obéissance le dernier caprice

de la mode, il répond passivement à l'appel du dernier cri, il s'embarque, sans dire « ouf », sur le dernier bateau. Bien vite, le plus ordinairement, la mode change, le cri s'éteint, le bateau fait naufrage. Qu'importe ! Le faux artiste, le snob, en est quitte pour changer d'avis, pour demander le nouveau mot d'ordre et se conformer à la consigne la plus récente.

Il joue, dans la vie, ce qu'on appelle au théâtre un rôle à travestissements, et il change d'âme comme l'acteur change de perruque. En très peu de temps, il a eu successivement l'âme russe, l'âme belge, l'âme scandinave. Pour le moment, il attend que le Val d'Andorre nous donne un second Shakespeare ou qu'un autre Hugo nous soit fourni par la République de Saint-Marin. Quant au génie français, le snob l'a en horreur, bien entendu, et n'admet, dans cet ordre d'idées, que de rares exceptions. Récemment, par exemple, il était tout feu tout flamme pour Racine, — ô surprise ! — mais pour un Racine, selon la critique d'hier, auteur de la seule *Bérénice* ou à peu près, psychologue raffiné et coupeur de cheveux en quatre, lequel Racine n'a que très peu de ressemblance avec celui de la réalité, gros garçon à l'œil dur, grand poète, mais

mauvais coucheur, confrère envieux, souple courtisan, qui débuta en viveur et finit en dévot.

Ce que désire avant tout le snob, c'est qu'on le remarque à l'avant-garde. Il est de toutes les avant-gardes. Seulement, de temps en temps, il se retourne et s'aperçoit qu'il n'y a plus d'armée derrière lui. Alors, sans scrupules ni transitions, il passe à l'ennemi et recommence. Abonné du défunt Théâtre-Libre, il fut naguère réaliste, pessimiste, exigea du « cruel » et même du dégoûtant, applaudit à tout rompre les pièces rosses, les drames amers. Maintenant, c'est fini. Il lui faut du compliqué ou du mystique. Il est amoureux des dames d'Ibsen, plus détraquées, aussi chimériques et moins séduisantes que leurs aînées, les héroïnes de George Sand, ou bien il se passionne pour des cabots grimés en Jésus-Christ.

Parfois, un malheur lui arrive. Il fait une « gaffe » énorme. Il déclare qu'il a senti passer le souffle d'Eschyle dans un « mélo » quelconque venu d'Outre-Rhin. En vain les journaux allemands signalent son erreur et lui disent que ce qu'il prend pour une rose est considéré là-bas comme un navet; le snob n'en démord pas, tant est incorrigible son amour pour la littérature d'importation.

A l'heure qu'il est, il s'excite sur d'Annunzio, sans s'apercevoir que le talent — très grand, d'ailleurs — du romancier italien est surtout fait d'assimilation, que l'auteur d'*Il piacere* est un profiteur et qu'il nous ressert du Zola, du Bourget et du Maupassant.

Mais c'est surtout en faveur des poètes étrangers que le snob, dans son enthousiasme, est pareil à un lion furieux. C'est à peine s'il a lu d'eux quelques fragments traduits; car, comme la plupart de ses concitoyens, il n'en sait pas plus long que le Sganarelle du *Mariage forcé*, et de toutes les langues de l'Europe, il ne connaît que la vulgaire et la maternelle. Cependant — chose merveilleuse! — il est ferré à glace sur les lakistes, et vous jureriez qu'il a toujours un Shelley sur sa table de nuit. Quant aux poètes de son temps et de son pays, il les méprise et n'a, dans sa bibliothèque, qu'un certain nombre de volumes dus aux plus extravagants de nos symbolistes, — toujours l'avant-garde! — volumes de formats singuliers, carrés, oblongs, ayant un faux air d'album ou d'eucologe, pleins de pages blanches et de faux-titres, du reste, et dont les vers, trop longs ou trop courts, offrent de si étranges combinaisons typographiques qu'on se

demande s'ils n'ont pas la prétention de représenter un objet quelconque, — un verre à patte ou une croix de la Légion d'honneur.

En musique, comme vous savez, nous vivons sous le régime de la terreur wagnérienne. Le snob, tout naturellement, est un des pires jacobins, un des plus farouches sans-culottes de la chose. Si un imprudent compositeur ose risquer une mélodie, il court le dénoncer au Comité de Salut public, l'expédie à la guillotine et danse autour de l'échafaud en chantant le *Ça ira*.

Vous avez déjà deviné qu'en peinture le snob est tout ce qu'il y a de plus « Champ de Mars ». Cette année, pourtant, il n'a pas été satisfait de sa visite, a trouvé le Salon « inférieur à celui de l'année dernière » et s'est plaint qu'il n'y eût pas, dans l'ensemble, assez de violet. Seuls, un bœuf jaune citron et une dame flamme de punch ont obtenu son suffrage.

En politique, il était, hier, anarchiste, mais c'était plutôt par peur.

Si vous voulez voir passer sous vos yeux quelques variétés de l'espèce, lisez les *Kamtchatka*, la brave et joyeuse satire où Léon Daudet vient de bâtonner tous ces farceurs-là, comme au dénoue-

ment des *Précieuses*. Vous rirez, vous vous amuserez, certes, — le livre est plein d'esprit, — mais votre sensation définitive sera plutôt triste. Car, hélas! l'auteur vous fera toucher du doigt cette pénible vérité, que l'insincérité de l'esprit finit par se communiquer au cœur, que la sottise est sœur de la méchanceté et que, souvent, dans un poseur il y a le germe d'un scélérat.

Moi, dans cette page légère, je ne prétends silhouetter qu'un type de snob, — de « Kamtchatka », si l'on veut, — à peu près inoffensif, le bourgeois perverti par le dilettantisme. Tout en me moquant de lui, j'ai presque envie de le plaindre; car son ridicule ne le rend pas heureux. Il fait semblant d'être dupe de tous les charlatans de littérature et d'art, mais, au fond, il s'ennuie. Le dindon de Florian, qui regarde dans la lanterne magique que le singe oublie d'allumer, dit bien, par vanité, qu'il voit quelque chose; mais il ne voit rien, et c'est à ce moment même qu'il se reconnaît pour un dindon. Et puis, lutter constamment contre sa nature, se mentir toujours à soi-même, c'est très fatigant, c'est insupportable, à la longue.

Je connais un de ces infortunés, qui est au bout de ses forces. Il s'est aperçu — voilà pas mal de

temps déjà — que les goûts qu'il s'était donnés artificiellement ne lui procuraient aucun plaisir. Il n'ouvre plus les ouvrages décadents, bien reliés derrière la vitrine, et s'avoue qu'il n'y a jamais rien compris. Il bâille à l'Opéra, les soirs de *Valkyrie;* et les deux paysages d'un tachiste de ses amis, principal ornement de son cabinet, — un coucher de soleil qui ressemble à un œuf sur le plat et une forêt d'automne qui rappelle le macaroni au gratin, — lui soulèvent le cœur. Au plus intime de son être — il ne peut plus se le dissimuler — se révolte et proteste un irréductible bourgeois, qui aime les airs à roulades, les livres où l'on raconte une histoire, et qui a été charmé par le tableau célèbre : *Enfin, seuls !*

Il est vaniteux. Par respect humain, devant la galerie, il ne convient pas de son erreur, il continue à être violemment pour le « dernier cri », et je ne serais pas étonné qu'il eût obligé sa maîtresse à porter des bandeaux à la Botticelli. Seulement, il satisfait ses vraies passions, en secret et à la hâte, comme un collégien qui fume dans les cabinets. La nuit, jusqu'à deux heures du matin, il dévore des romans de cape et d'épée. Souvent, d'une armoire fermée à triple tour, il tire un car-

ton bourré de chromos et les feuillette avec délices; et quelquefois, le chapeau sur les yeux, le collet du paletot relevé, il se glisse furtivement, comme on entre dans un mauvais lieu, au fond d'une baignoire grillée de l'Opéra-Comique; et là, avec une joie monstrueuse, il assiste, d'un bout à l'autre, à une représentation du *Domino noir*.

20 juin 1895.

APRÈS LES FÊTES DE KIEL

Depuis ce matin, l'orage se prépare. Le soleil pique. Du ciel, blanc et immobile, tombe une lourde chaleur, une atmosphère d'étuve. C'est un bain qui chauffe, comme disent les bonnes femmes.

Cependant, malgré l'étouffante journée, je me sens plus leste que d'habitude, j'éprouve comme un soulagement. C'est que le pavillon français ne flotte plus dans la rade de Kiel; c'est que nos vaisseaux ont appareillé sans incident.

N'est-ce pas que vous êtes comme moi et que vous avez tous un poids de moins sur le cœur?

Je ne m'y connais guère en politique et en diplomatie. Je ne veux pas examiner si nous étions obligés ou non d'aller tirer devant Guillaume II

quelques coups de canon de politesse; j'oublie tout ce qui s'est dit dans les salons et dans les brasseries, autour des tasses de thé ou devant les bocks, pour ou contre notre présence aux fêtes de Kiel. Je n'ai que mon instinct, et le voici. Tant que l'escadre française a été là-bas, j'ai mal respiré, je me suis senti — oui, physiquement — mal à mon aise. J'étais obsédé, opprimé, par une sensation très pénible, faite de beaucoup d'angoisse et d'un peu de honte. Le mot « alliance », prononcé en plein Parlement, les courtoisies navales de la Russie, le cordon de Saint-André remis en grande cérémonie au Président de la République, ne me consolaient ni ne me rassuraient. Notre drapeau était là-bas, voilà tout; et j'en souffrais, et cela me faisait mal.

Maintenant, c'est fini. Nous rentrons chez nous, nos marins font route vers leur port d'attache. Ils ont été reçus froidement — tant mieux — et je suis bien sûr qu'ils se sont tenus, eux aussi, sur la plus stricte réserve, qu'ils n'ont fait que le minimum des salutations. Tout est bien ainsi. Il n'y a rien de changé. L'essentiel, c'est que cette inutile parade soit terminée.

Et je dis : Ouf!

Hier même, comme j'exprimais ces sentiments devant un jeune ami qui passait la journée avec moi dans ma maison des champs, je vis bien qu'il en était étonné. S'il ne m'a pas appelé vieille ganache, c'est qu'il est fort bien élevé; mais je suis convaincu qu'il pensait à quelque chose dans ce goût-là et que je lui faisais un peu l'effet d'un chauvin du temps de Louis-Philippe, protestant, vingt-cinq ans après Waterloo, contre les traités de 1815.

Hélas! c'est assez naturel. Le temps a fait son œuvre. Il serait absurde de le nier. Ceux qui sont nés depuis la guerre ou qui n'avaient pas alors l'âge de raison ne peuvent pas comprendre la douleur et la répulsion qu'inspire à leurs aînés un spectacle comme celui des fêtes de Kiel. Un quart de siècle s'est écoulé depuis que l'Allemagne amputa la France de deux provinces. Nous avons vu, nous autres, l'horrible mutilation, la plaie saignante. Les jeunes gens ne voient que la cicatrice.

J'ai interrogé mon hôte. J'ai voulu connaître son arrière-pensée, voir le fond de son sac. C'est une franche nature, un esprit sincère. Voici — en gros — ce qu'il m'a répondu :

« Eh bien, oui. Vous nous stupéfiez. Oui, vous

faites en vain vibrer l'*r* du mot revanche; il n'éveille en nous aucun écho. Vous nous criez, comme au Cid: « As-tu du cœur? » Mais vous oubliez que Rodrigue n'était pas né quand don Diègue a reçu l'affront, et que le public s'étonne d'abord que le vieillard ait si longtemps gardé le soufflet. Cependant ne nous accusez pas d'être de lâches enfants, engendrés dans la tristesse par des vaincus. Le sang qui coule dans nos veines est comme le vôtre, chaud et militaire. Nous ne supporterions pas un outrage, et, si la frontière était menacée, nous marcherions. Mais nous sentons, chaque jour davantage, s'éteindre en nous l'instinct de vengeance, s'apaiser les rancunes historiques; et ceux qu'anime l'esprit de haine des races contre les races, des nations contre les nations, nous apparaissent comme des criminels ou, tout au moins, comme de dangereux insensés. Nous considérons la guerre comme le plus atroce des fléaux, et nous briserions comme verre tout gouvernement qui tenterait de nous jeter dans une aventure sanglante. Nous maudissons encore celle que vous avez naguère si témérairement entreprise, où vous n'avez trouvé que la défaite et la ruine, qui a diminué notre patrie et fait reculer la civilisation.

C'est à cause de votre gloriole et de votre folie d'alors que toute l'Europe demeure constamment sous les armes, qu'elle s'épuise en préparatifs de carnage et convertit en ferraille meurtrière des fleuves d'or dont les flots bienfaisants devraient couler du côté de l'indigence et du travail. Vous avez souffert, dites-vous, pendant que nos vaisseaux étaient mouillés dans les eaux allemandes et hissaient les couleurs de l'empire germanique? N'espérez pas nous attendrir sur les souffrances de votre amour-propre national. A nous, qui rêvons un avenir de justice et de fraternité, ces fêtes de Kiel avaient fait concevoir, au contraire, une magnifique espérance. Oui, nous avons osé croire, un instant, que ce Guillaume II, que ce puissant chef, qui est jeune comme nous et dont les mains, comme les nôtres, sont encore pures de sang, profiterait de cette occasion solennelle pour prononcer le mot magique qui pourrait rajeunir le Vieux Monde, et qu'il demanderait, en présence de ces cuirassés, de ces monstrueuses machines de guerre, le désarmement de toutes les nations de l'Europe. Il ne l'a pas fait, et nous détournons nos regards de ce jeune homme, autorisés que nous sommes, jusqu'à preuve contraire, à le tenir pour un impé-

rial comédien, ne songeant qu'à faire des gestes emphatiques et à changer sans cesse d'uniforme. Vous prétendez que notre rêve est absurde; que si l'empereur allemand avait eu ce sublime désir, il n'était pas en son pouvoir de le réaliser; que son peuple même, ivre et gorgé de gloire, eût résisté tout d'abord. Soit. L'événement vous donne raison. Restons fidèles à l'idée de la patrie étroite et fermée, puisque tout le reste est chimérique. Continuons de vivre sous le ciel bas et les nuages menaçants de la paix armée. Que les talus fortifiés attristent tous nos paysages de leurs angles sévères et monotones. Construisons des casernes et des arsenaux, multiplions le nombre des soldats et des fonctionnaires. Écrasons le pays d'impôts, afin de pouvoir, à des époques de plus en plus rapprochées, fabriquer par millions des canons et des fusils et renouveler notre outillage de meurtre. Fermons nos cœurs, il le faut bien, bouchons nos oreilles aux lamentations et aux menaces sans cesse grandissantes de ceux dont nos lois d'airain redoublent la misère. Rendons notre pays inhabitable. Amenons les hommes à cet état d'exaspération où, pour sortir d'une telle détresse, ils demanderont encore qu'on risque la guerre, l'horrible et

hasardeuse guerre, et où ils joueront le sort définitif de la France sur quelque gigantesque champ de bataille. Il faut vivre ainsi, et non autrement. Nous n'avons pas le choix. Mais n'exigez pas de la jeunesse qu'elle partage votre patriotisme traditionnel et guerrier. Ne soyez pas surpris qu'elle reste froide en vous entendant prononcer les mots d'honneur et de gloire. Elle vieillit vite, la jeunesse qui pense. Elle connaît de bonne heure le néant de bien des choses. Si on lui ordonne d'aller se battre et de mourir, elle obéira. Mais elle a désormais, enfoncée au fond le plus intime de son cœur, l'horreur de la guerre, et, bien que découragée avant d'avoir agi et très pauvre en espérance, elle veut conserver quand même, pour l'humanité de l'avenir, son idéal de bonheur et de progrès par la paix et par le travail. »

Les termes me manquent pour exprimer la profonde tristesse dont mon âme fut envahie pendant le discours de mon jeune ami; et ce langage causera certainement la même peine aux hommes de ma génération, aux témoins de la dernière guerre, surtout à ceux qui, avant l'affreuse catastrophe, avaient vaguement rêvé, comme moi, comme tant d'autres, la fin des guerres et des armées, le règne

de la fraternité entre les peuples. Ils n'étaient pas, ceux-là, atteints de l'excusable pessimisme de ce jeune homme; car leur patrie, puissante et victorieuse, était alors la première entre les nations, et ils pouvaient nourrir l'orgueilleux espoir que ce serait elle, la noble France, qui imposerait au Monde la loi de justice et d'amour et qui fonderait la paix universelle.

Le canon allemand les a brutalement réveillés. Ils ont assisté au triomphe de la force; ils ont renoncé à leurs beaux songes, et ils se sont fait un devoir de ne plus regarder au delà des frontières, d'aimer leur pays malheureux avec une passion exclusive et jalouse. La seule étoile qui les guide est celle qu'ils aperçoivent à travers les trous du drapeau lacéré.

Pendant que mon compagnon me parlait et me montrait l'âme de la jeunesse française d'aujourd'hui, pleine à la fois de chimère, d'amertume et de découragement, nous marchions le long d'un champ de blé, et je comparais à la nation armée et immobile ces épis verts, qui se dressaient comme des lances, sous le ciel morne, dans l'air orageux. Mais, au fond de l'épaisse moisson, les alouettes chan-

taient doucement, accablées par la grosse chaleur.

Chante, alouette, chante ! Je veux espérer ! Rappelle-moi que, dans les masses populaires, vibre et palpite, simple comme un instinct, l'amour de la France ! Chante, alouette gauloise ! jusqu'au jour où tu t'envoleras dans la lumière, au grand soleil de la Victoire !

27 juin 1895.

LA VIE SIMPLE

Je vous signale un bon livre. J'entends par là un livre qui fera du bien. L'auteur, M. C. Wagner, est un moraliste qui a déjà publié quatre volumes, mais dont le nom, je l'avoue, m'était inconnu. J'ai beau, chaque soir, fatiguer mes yeux sous la lampe, au point qu'il me faudra, un de ces jours, changer le numéro de mes binocles, je ne suis plus au courant, non, même de ce qui s'imprime d'essentiel ; et, par le fait, cela devient impossible. « Ils sont trop ! » comme disait Mac-Mahon à Reischoffen. L'un des ouvrages de M. Wagner a été couronné par l'Académie française ; un autre a été honoré d'une souscription du ministère de l'Instruction publique. Tous ont obtenu d'assez nombreuses éditions. Et moi, qui suis un grand liseur, je n'en

savais rien, j'ignorais jusqu'à l'existence de M. Wagner. J'avais tort. Son dernier livre, *la Vie simple*, qu'un hasard favorable a mis entre mes mains, me laisse une impression de douceur et de consolation. C'est fort rare, par le temps qui court.

Tout ce qu'on pourrait reprocher à M. Wagner, c'est d'avoir écrit dans un style trop fleuri, trop chargé d'images, son éloge de la simplicité. Lui qui se déclare choqué — et il a bien raison — par nos habitations encombrées de prétendus objets d'art et de bibelots de mauvais goût, aurait dû faire attention et ne pas tomber dans une erreur pareille, en répandant à travers son livre trop d'ornements superflus. Mais nous vivons dans une atmosphère de décadence où tous sont plus ou moins atteints de la contagion. Je n'insiste pas, d'ailleurs, sur cette chicane, d'autant plus que M. Wagner, quand sa pensée s'élève, emploie une prose mâle et ferme qui convient à son sujet.

La Vie simple — voilà ce qu'il faut dire, avant tout — est un livre plein de sagesse et de raison. C'est l'œuvre d'un optimiste qui n'est pas aveugle, d'un philosophe et d'un observateur qui voit les vices de la société moderne et les juge sévèrement, mais qui ne désespère pas d'elle et qui croit qu'il

n'est jamais trop tard pour donner de bons conseils à ses contemporains. Selon lui, — et les gens sensés seront de son avis, — tout le mal vient des besoins factices et parasites que nous nous sommes créés, des sacrifices que nous faisons tous à la vanité et à l'amour-propre.

Nous sommes, en effet, les victimes du « paroistre » dont parle Montaigne, et, si nous nous trouvons malheureux, c'est que nous ne savons pas nous résigner à vivre selon nos moyens et conditions. A cet égard, tous sont frappés de la même démence; et, pour prendre un exemple, la belle Mme X... qui, donnant une soirée, veut avoir dans son salon les mille francs d'azalées qu'il y avait, l'autre jour, chez Mme Z..., est aussi folle que l'ouvrier qui, le samedi de quinzaine, ne veut pas payer une tournée de moins que les camarades, et se pocharde par respect humain. C'est à qui veut jouir et briller. Personne ne le peut autant qu'il voudrait, et chacun est mécontent, et tout mécontent s'enfonce fatalement dans la tristesse et dans l'égoïsme.

M. Wagner — si j'ai bien compris sa pensée — n'attache pas grand prix au bien-être. C'est un spiritualiste pour de bon. Il est persuadé que le

bonheur est tout intérieur, tout intime, et que le plus pauvre — je ne dis pas, bien entendu, l'indigent — peut très bien supporter la vie s'il a su garder dans son cœur un peu de joie et de bonté. Il lui suffit pour cela de n'être point envieux, et, sans doute, c'est difficile, devant le luxe insolent qu'étalent certains riches. L'homme mal aisé devrait se rappeler cependant que le plus opulent seigneur devient très vite, par la force de l'habitude, tout à fait insensible aux raffinements les plus délicats, et que feu le milliardaire Jay Gould ne pouvait pas, après tout, manger trois côtelettes à son déjeuner. Mais bien peu de gens se font ce raisonnement enfantin. La vue de Crésus qui passe les comble de jalousie, et ils perdent la bonne humeur, qui est pourtant une fameuse confiture à étaler sur le pain sec.

Tout marcherait donc mieux si les riches étaient moins fastueux et plus charitables, les misérables moins tentés et mieux secourus, et surtout si la grande majorité, c'est-à-dire ceux qui gagnent leur vie en travaillant, se contentaient de leur médiocre sort.

Cet idéal — relatif, — M. Wagner est persuadé qu'on l'atteindrait par un retour à la « vie

simple », et le programme qu'il en trace est excellent.

Croire en Dieu, avoir confiance, accepter la douleur, faire autour de soi le plus de bien possible par l'action, par la parole et par l'exemple, ne demander pour soi-même qu'un *minimum* de satisfactions matérielles, se juger humblement, respecter autrui, garder fidèlement les bonnes traditions et ne s'opposer à aucun progrès, être prêt à mourir pour sa patrie et chérir l'humanité, aimer sa famille et ne pas s'emmurer dans l'égoïsme familial, travailler sans esprit mercenaire, ne considérer l'argent que comme une force pour le bien et jamais comme un but, saisir toutes les occasions d'éviter une peine à son prochain ou de lui donner un peu de joie et de consolation, s'arracher sans cesse du cœur la mauvaise herbe de l'orgueil, se faire pardonner toutes les supériorités qu'on peut avoir — talent, pouvoir, richesse — à force de modestie, de zèle pour la justice et de charité, être gai, ne jamais se plaindre, ce qui est une politesse suprême et un réconfort pour tous, vivre, en un mot, selon l'amour et la fraternité. Telle est la discipline morale de l'homme simple et — j'ai envie d'ajouter — de l'homme parfait.

A quoi rime cette idylle? diront les misanthropes et les découragés. Je vois aussi les rêveurs hautains, les affamés d'absolu, ceux qui réclament pour demain, pour tout de suite, le retour de l'Age d'Or et le Paradis sur terre, hausser dédaigneusement les épaules devant cet idéal centre-gauche, et je les entends murmurer : « Ramassis de lieux communs. »

Pourtant, la pastorale est séduisante, et ces lieux communs-là, on se plaît à les entendre répéter, surtout avec le ton aimable et la bonhomie souriante de M. Wagner. En attendant les États-Unis du monde entier, le règne de l'égalité entre tous les hommes, la suppression du numéraire, le triomphe de l'amour libre, etc., etc., n'est-il pas permis de désirer, de chercher, d'espérer même — si douteux que soit cet espoir — un état de transition, un *modus vivendi*, où les conditions de la vie sociale seraient moins difficiles et moins compliquées?

La vie simple! il m'a suffi de lire ces trois mots sur la couverture jaune du livre de M. Wagner pour que mon cœur se mît à battre délicieusement; car j'ai connu — oh! dans mon enfance — de braves gens qui la menaient, cette vie-là, et dans toute sa perfection.

Ce n'étaient pas des pauvres, mais presque; et le budget de la famille était des plus minces. Le père, modeste employé, faisait durer ses redingotes, ce qui ne l'empêchait pas d'être un homme très cultivé, de beaucoup d'esprit, ayant les façons d'un gentilhomme et sachant par cœur tous les beaux vers. La maman abîmait ses mains au ménage et à la cuisine, et ne reculait pas devant un petit savonnage, mais, tout de même, avait l'air d'une dame avec son cachemire français et ses gants nettoyés à la mie de pain. Et elle savait du latin, à force de faire répéter à son fils unique sa page de rudiment ou de *De Viris*. Quant aux filles, — elles étaient trois, — vous les voyez d'ici, n'est-ce pas? taillant leurs robes sur des patrons en papier. Mais c'étaient des demoiselles, ayant des talents d'agrément et jouant du Mozart sur un vieux piano carré. La table était très frugale, et l'on ne mangeait, au dessert, que les fruits de la saison, ceux qu'on trouve dans la rue à pleine charrette, au seul moment où ils sont bons, du reste.

Comme le Japon, à cette époque lointaine, était encore un pays fabuleux où les matelots hollandais ne pénétraient qu'après avoir marché sur le crucifix, le simple logis où demeurait cette honnête

famille n'était point peuplé de monstres hideux, et l'on n'y avait pas drapé non plus ces lourdes tentures en peluche qu'on voit partout aujourd'hui et qui sont des nids à poussière et à microbes. Il n'y avait là que de vieux meubles, d'une laideur touchante, hérités des grands-parents, dont les portraits décoraient la muraille, dans leurs cadres piqués par les mouches.

Ah! certes, ces bonnes gens n'étaient pas à leur aise. Pourtant ils avaient leurs pauvres. Alors le peuple des misérables n'était pas encore refoulé, parqué dans des banlieues horribles. En chaque quartier, en chaque rue, on avait d'humbles voisins dont on connaissait la détresse. Les très petits bourgeois dont je parle assistaient de leur mieux les pauvres qui étaient à leur portée, leur donnaient les vieux effets, la desserte, un peu d'argent. Les appointements du père n'étaient pas lourds. N'importe. On prélevait parfois sur eux quelques écus pour obliger un ami dans l'embarras.

J'ai longtemps vécu cette vie; c'était celle de mes parents. Vie simple, étroite, gênée même, mais sans aucune trivialité, et où la place était largement faite à la pensée et au sentiment. Il y avait des heures pénibles, sans doute; mais tou-

jours on respirait là un charme et une poésie; on n'était pas malheureux.

Que M. Wagner me permette d'ajouter cette page à son livre, d'enrichir sa thèse de cette preuve, de ce document. Homme de bonne volonté, il prétend raviver et répandre l'esprit d'humilité, de modestie, de résignation. Hélas ! la société moderne nous offre l'affligeant spectacle d'une lutte chaque jour plus âpre et plus impitoyable entre les hommes, non pour le pain, — ce qui est la loi, — mais pour la satisfaction de toutes les jouissances. Les conseils du doux et confiant moraliste ont-ils quelque chance d'être écoutés, suivis? Pourrait-il même citer, à l'appui des sages règles qu'il nous propose, beaucoup d'exemples comme celui de cette famille dont je viens d'évoquer le souvenir sacré, nous montrer beaucoup de gens qui ne demandent à la vie que les joies de l'esprit et du cœur? Je voudrais le croire.

En tout cas, si je n'ose point partager les espérances de M. Wagner, je tiens du moins à applaudir son effort. Je n'en connais pas de plus généreux et qui mérite mieux d'être encouragé.

18 juillet 1895.

LA LÉGION D'HONNEUR

Connaissez-vous cette définition de l'homme décoré : un monsieur d'un certain âge qui a été bien sage? Elle est assez drôle, n'est-ce pas? et le chevalier quadragénaire, qui voit sortir de l'école un petit garçon avec une croix en fer-blanc épinglée sur sa blouse d'écolier, doit faire un retour sur lui-même, s'il a le sens commun, et s'avouer qu'il est un vieil enfant.

Cependant, malgré les haussements d'épaules des égalitaires, la Légion d'honneur conserve son prestige. A moi, tout le premier, qui ai l'air ici de faire le malin, le ruban a été agréable, la rosette a fait plaisir, et je passe ma vie à solliciter la croix et même les palmes académiques pour les camarades.

Il est clair que l'homme de courage, de mérite ou de devoir devrait se contenter du témoignage de sa propre conscience et de l'estime de ceux qui le connaissent. Mais cela, c'est trop beau; et mon Grand Empereur a eu tout de même une fameuse idée, le jour où il inventa l'étoile des braves.

Ah! comme il nous a bien jugés! Nous sommes avant tout des glorieux, c'est-à-dire que nous avons l'amour de la gloire et aussi le goût de la gloriole. C'est à qui voudra monter le premier à l'assaut, mais avec l'espérance d'être décoré, après la victoire, devant le front de la compagnie. Qu'importe, après tout, si le drapeau est planté sur la brèche?

Existe-t-il, dans aucune langue étrangère, un mot qui correspond exactement à notre verbe « se distinguer »? Il sent l'aristocratie à plein nez, convenez-en, mais c'est une expression essentiellement française. Elle signifie faire mieux que les autres, mais surtout, n'être pas confondu avec les autres. Singulière démocratie que celle où un citoyen qui porterait tous les signes honorifiques créés par la troisième République, serait décoré comme une bannière d'orphéon? Le moins prodigué de ces signes étant, malgré tout, la Légion

d'honneur, il est aussi le plus convoité; et tel farouche républicain, ivre de nivellement, arbore, avec satisfaction, à sa boutonnière, ce chiffon rouge qu'il devrait considérer, en bonne logique, comme une simple amorce à pêcher les grenouilles.

J'aurais mauvaise grâce à railler, chez autrui, ce travers national, puisque je le partage. Mais moi, du moins, j'avoue cyniquement ma faiblesse. Blaguez-moi tant que vous voudrez. Il m'est doux de faire partie d'une élite, et je serais désolé, par exemple, que nous fussions quarante et un, à l'Académie française. De plus, c'est ma conviction profonde, que l'homme est un animal hiérarchique et l'égalité sociale une pure chimère. Croyez-moi. Dans le phalanstère collectiviste, où toutes les habitations, je suppose, seront pareilles, il y aura quand même des logements au Nord et des logements au Midi. A qui donnera-t-on les maisons les mieux exposées? Aux plus dignes, aux meilleurs? Prenez garde. Vous créez là des différences, des avantages en faveur de certains, lâchons le mot, une aristocratie. Sans compter que la justice absolue n'est pas de ce monde et que les mieux logés ne seront peut-être pas toujours les plus

dignes, mais souvent les plus habiles et même, quelquefois, les plus canailles.

Je réclame votre indulgence pour ceux que flatte un insigne extérieur de supériorité sociale. Cette forme de la vanité est, en somme, tout à fait inoffensive. Les hommes sont de vieux enfants. disais-je tout à l'heure. Ils sont un peu des femmes aussi; et, dans l'état actuel de nos mœurs, les décorations ne m'apparaissent plus guère que comme des parures, des bijoux masculins. Une petite croix en diamants, je vous assure, cela fait très bien sur un habit noir.

D'ailleurs, si c'est par vanité que la plupart des hommes désirent et recherchent les honneurs, c'est parfois par orgueil que quelques-uns les refusent; et je trouve, à ce propos, une savoureuse anecdote dans l'intéressante et solide étude sur Royer-Collard que vient de publier M. Spuller.

Au début de la Restauration, l'abbé de Montesquiou rêva de rajeunir et de fortifier la classe aristocratique par l'introduction de plusieurs personnages d'un mérite incontesté, et, naturellement, il songea tout d'abord à Royer-Collard, dont il était l'ami et qui, par tant de services rendus à la cause royaliste, méritait cette faveur plus que personne.

Mais, se méfiant du caractère terriblement ombrageux et hautain du grand bourgeois, l'abbé prit ses précautions et, un jour, il lui demanda, sur un ton de demi-plaisanterie :

« Voulez-vous que le roi vous fasse comte?

— Comte vous-même! » lui répondit furieusement le philosophe, qui se considérait comme le type parfait, l'expression vivante de la classe moyenne.

Et il ajouta :

« J'ai assez de dévouement pour oublier cette impertinence. »

Admirons, si vous voulez, l'orgueilleux dédain du vieil homme d'État; mais avouez que la modestie n'était pour rien dans un pareil refus.

Excusons donc les Français décorés qui, de temps en temps, louchent du côté de leur ruban rouge. Tout récemment, ces respectables citoyens ont été fort émus par la discussion parlementaire qui a eu pour conséquence la démission du grand-chancelier et du Conseil de l'Ordre.

Pour ma part, je plains de tout mon cœur le général Février et les honnêtes gens qui délibéraient sous sa présidence; mais j'ai bien peur que, dans la circonstance, ils ne se soient laissé enguir-

lander par les hommes de loi. Les arguments juridiques sont une chose, et l'honneur en est une autre. Le cas d'un monsieur qui devait « tirer » deux ans de Mazas et qui profite, en deuxième instance, du bénéfice de la prescription, allons! ce n'est pas frais; et la rosette de la Légion d'honneur n'est plus indispensable à la toilette de ce gaillard-là. Le public, voyez-vous, est simpliste. Il se dit qu'un pauvre diable d'ancien sous-off, un peu pochard et ayant une trop longue ardoise au cabaret, se voit arracher du revers de son veston, sans tant de lantiponages, le ruban rouge qu'il a rapporté du Tonkin ou du Dahomey. Il se rappelle, ce public naïf, qu'un brave homme qui a fait faillite, sans avoir manqué pour cela à la plus stricte probité, est privé de son insigne. Et puis, n'oublions pas qu'il s'agit ici de cette abominable affaire de Panama, où tout le monde a le sentiment que la vérité n'a pas été dite, que justice n'a pas été faite. Bien plus, il s'agit d'un individu, sorti plein d'or de cette aventure qui a réduit tant de petites gens à la misère.

Ah! je ne suis pas suspect de tendresse pour les parlementaires; mais, franchement, la Chambre avait le droit de s'étonner.

Cela dit, ne nous emballons pas. Nous savons de reste que le Palais-Bourbon n'est pas le temple de la Vertu, et, si j'en crois des personnes bien informées, il y aurait, dans cette histoire, des dessous machiavéliques. On m'a assuré que, sous prétexte de remanier les lois qui régissent la Légion d'honneur, un groupe de nos délicieux politiciens voudraient tout simplement supprimer le Conseil de l'Ordre, composé de vieux et loyaux soldats, de gens très honorables, et le remplacer — horreur ! — par une commission parlementaire.

Vous devinez les résultats. Ce serait du joli ! Une Légion d'honneur exclusivement électorale, et tous les courtiers véreux, tous les bas agents de ces messieurs avec le coquelicot à la boutonnière ! Si vraiment il y a cette intrigue sous jeu, de grâce, ne changeons rien à ce qui existe. Je retire tout ce que j'ai dit, et je consens même à ce qu'on décore la Tour Eiffel d'un cordon de trois cents mètres.

Sérieusement, ce serait un très grand danger de laisser le monde politique disposer, sans contrôle, de la Légion d'honneur qui, malgré tant d'erreurs et tant d'abus, est encore une grande force. Si j'abordais tout à l'heure ce sujet sur le ton du badinage, c'est que je ne pensais qu'au bout de ruban

qu'on coud sur nos redingotes de pékins. Mais voici que je me souviens que le canon gronde là-bas, à Tananarive, et qu'il y a déjà, sous les paillottes de l'ambulance, plus d'un pauvre enfant de France qui saigne et qui claque des dents. Pour mettre un éclair de joie dans ses regards éteints, un sourire sur ses lèvres brûlées de fièvre, pour l'arracher peut-être à la mort, il suffira pourtant de piquer sur sa couverture d'hôpital l'humble joyau aux cinq branches d'émail. Ah! ne payons plus, s'il se peut, de cette monnaie d'honneur, les basses besognes des partis; ne la prodiguons plus à des indignes; et qu'elle soit pure, cette dernière étoile que nous faisons luire aux yeux du soldat mourant!

25 juillet 1895.

A TOULOUSE

Toulouse — que je voyais pour la première fois — est une ville toute rose. Elle est rose comme Alger est blanche, comme Londres est noir, rose du ton tendre et fin de la fleur de l'églantier et de l'intérieur de certains coquillages; et c'est, pour l'œil du voyageur, une sensation très douce. Toulouse est rose, car Toulouse est tout en briques, depuis le prodigieux clocher de Saint-Sernin jusqu'à la plus haute maison du faubourg. J'avais des préjugés contre la brique. Dans les constructions neuves, sa couleur crue et brutale met, dans le paysage, une tache assez laide. Rien de plus triste aussi que la brique encrassée, noircie par la sale et grasse fumée de houille, dans les villes du Nord. Mais ici, le temps et le soleil, qui sont de fameux

peintres en décors, ont fait leur œuvre; ils ont éteint, atténué, pâli le ton des vieilles briques toulousaines, si bien que les édifices semblent toujours caressés par un rayon d'aurore.

Cette ville rose, un fleuve majestueux la traverse, un ciel de cobalt la couronne, une éclatante et joyeuse lumière l'inonde; et la luxuriante verdure s'y épanouit de toutes parts. Nous sommes ici dans l'extrême Midi, où l'on vit dehors. Un peuple fin, alerte, avec une flamme aux yeux, s'agite autour de vous, bavarde, fait vibrer son accent clair. Ce n'est pas la circulation fiévreuse, la hâte brutale des villes d'affaires. Tout ce monde, au contraire, semble flâner. Les hommes élancés, secs, fendus en compas, la moustache noire, le nez courbe, ont je ne sais quoi d'espagnol et de sarrasin; les femmes — oh ! les yeux ardents ! les tailles souples et voluptueuses ! — ont un regard prompt à la riposte, un sourire vite éclos, qui font amèrement regretter au voyageur d'être loin de ses vingt-cinq ans. Une gaieté, un charme circule dans l'air. On voudrait rester dans la cité rose, s'y laisser vivre.

Gardez-vous de consulter les Guides; ils ne disent que des sottises injustes sur Toulouse. « Grand village, voirie mal tenue, rues tortueuses, étroites et

mal pavées. » La seule rue d'Alsace-Lorraine, tracée et bâtie selon l'idéal d'Haussmann, trouve grâce devant Joanne et compagnie. Tous reprochent à la capitale du Languedoc d'être en retard sur le progrès, c'est-à-dire de garder sa physionomie, son originalité.

Ne les écoutez pas, Toulousains, je vous en conjure. Conservez à votre ville son caractère de beauté libre et négligée. Ne supprimez pas surtout, sous de fallacieux prétextes de propreté et d'hygiène, le marché en plein air dont le pittoresque désordre encombre, chaque matin, votre place du Capitole. A Paris, ou dans toute autre ville à prétentions, on aurait exilé depuis longtemps les marchandes et leurs étalages sous quelque lointaine halle de fonte. Combien vous avez raison, au contraire, de les laisser devant l'édifice illustre, sur la place monumentale ! Car vous avez, là, un coin délicieux, qui donne un peu de joie à l'œil du coloriste. Sur les écroulements de fleurs, de fruits et de verdures, les bonnets blancs et les foulards bariolés des paysannes et des servantes palpitent comme un essaim de papillons. En quoi le voisinage de ces produits de la terre nourricière offensent-ils la noble architecture, qui, souvent, leur emprunta ses

formes? N'est-ce pas à ce melon que le style Louis XIV doit ses ornements compliqués ? Et ces choux monstrueux n'épanouissent-ils pas leurs feuilles comme les chapiteaux des colonnes Renaissance? Et puis, les fruits somptueux, les robustes légumes du Midi, — aubergines violettes, tomates de cuivre rouge, grappes de raisin aux lourds grains d'azur, pêches vermeilles et veloutées comme la joue d'un baby anglais, — tout cela brille et embaume, tout cela est une fête pour les yeux et pour les narines. Devant le Capitole, devant l'harmonieux et vénérable monument dont Toulouse est si justement fière, cette foule, ce tumulte, ces richesses de la campagne, prodiguement répandues, offrent un spectacle plein de grâce et de bonhomie; et, tout en admirant la belle façade aux sculptures fleuries, le passant s'enivre de couleurs et de parfums.

J'ai constaté encore avec grand plaisir que les restaurateurs et embellisseurs n'ont point gâté les vieilles églises de Toulouse. Hélas! ils ont si rarement la main assez délicate et assez pieuse pour toucher aux ruines. Ici, elles ont été respectées. On peut même voir encore — comme dans le lointain moyen âge — des masures, des constructions

parasites, s'appuyer à l'antique muraille romane ou au contrefort gothique. Il y avait quelque chose de charitable et de touchant dans cette tolérance des églises d'autrefois, qui s'offraient comme un soutien à d'humbles logis. Les architectes modernes y ont mis bon ordre. A Paris, notamment, ils ont isolé Notre-Dame au milieu d'un désert. Je regrette l'ancienne place du parvis, très étroite, où la gigantesque cathédrale, vue de plus près, était bien plus imposante, et où, pour la voir, il fallait lever les yeux au Ciel, y penser peut-être, faire, pour ainsi dire, un geste de prière. Je regrette les baraques dans les angles extérieurs, et je vois encore l'établi d'un certain savetier, dont le marteau sonnait parmi le bourdonnement des cloches. A Toulouse ces coins hospitaliers existent encore. *Sinite parvulos venire ad me*, a dit Jésus. L'insigne basilique ou la vieille paroisse semble se rappeler la parole du Maître, quand elle abrite une pauvre échoppe.

J'avais, pour me montrer Toulouse, un merveilleux cicerone, mon cher ami Émile Pouvillon, l'auteur des délicieux poèmes en prose qui s'appellent *Césette*, *Jean de Jeanne* et *Bernadette de Lourdes*. Conduit par ce pur artiste, j'ai tout vu, et très bien

vu, l'ensemble et le détail, le grandiose et le délicat. Pouvillon aime et connaît à fond la vieille capitale. Il en sait l'histoire et en évoque, au hasard de la causerie, tous les souvenirs. Tandis que j'admirais la ville à mes pieds et l'immense panorama, près de la pyramide élevée à la mémoire des braves soldats de Soult, Pouvillon me disait la célèbre bataille et la stupéfaction des vieux Toulousains devant les highlanders aux jambes nues. Dans l'hôtel d'Assezat — un des plus beaux logis Renaissance de Toulouse, qui en possède un grand nombre — Pouvillon m'a mené tout droit à un certain marteau de porte en fer forgé, qui est un parfait chef-d'œuvre. Oh ! la bonne et intéressante promenade, sous les arbres géants du Grand-Rond ; dans les rues solitaires du quartier noble ; autour du cloître paisible et verdoyant du Musée, où le tronc tordu d'une vieille glycine met une colonnette de plus ; dans la salle des peintures, devant les batailles épiques de Gros, devant les portraits jansénistes de Philippe de Champagne, devant la fougueuse et pathétique esquisse de Rubens !

Décidément, il n'y a que les hommes d'imagination pour ressusciter le passé. Grâce à la savoureuse et suggestive causerie de Pouvillon, je

revoyais, dans le décor présent à mes yeux, les anciennes gloires de la Cité. Du haut des Ponts Jumeaux, l'audacieux Riquet m'apparaissait sur la berge, en grande perruque et en large rhingrave, dirigeant, du bout de sa canne, les équipes de terrassiers et entreprenant le babélique travail du Canal des deux Mers. Derrière les fenêtres à meneaux des hôtels du vieux temps, j'imaginais quelques sévères profils de magistrats et de jurisconsultes, penchés sur les in-quartos, attentifs et la plume en main, comme l'Erasme d'Holbein. Et, surtout, en errant à travers la ville ensoleillée, je tâchais de faire surgir des brumes de la légende la grande figure de Clémence Isaure, qui n'a pas existé peut-être, mais qui reste la Muse, la Dame de l'Idéal, et, encore aujourd'hui, récompense les bons poètes avec des fleurs.

Mais, par malheur, Toulouse ne fut pas seulement la Savante et la Lettrée, elle fut aussi la Sanglante. Des témoins de briques et de pierres sont là pour nous rappeler les pages atroces de son histoire. Est-il possible que cette population, si aimable et si paisible, à laquelle je me suis mêlé par cette radieuse après-midi d'été, que les innombrables pêcheurs qui trempaient leur ligne dans

l'eau de la Garonne et des canaux, que ces gracieuses filles aux yeux de diamant noir qui tournaient la tête pour sourire à leurs galants, que ces couples de jeunes et sveltes garçons qui passaient en se tenant par l'épaule et chantaient si suavement — Toulouse est un nid de ténors — les airs du pays; est-il possible que tout ce gentil monde descende des horribles fanatiques d'autrefois?

Elles ont alors défilé dans ma mémoire, les lamentables phalanges des martyrs de la fureur religieuse, manichéens, Albigeois, Vaudois, huguenots! Que de guerres, de massacres, de supplices! Que de dates de fer et de sang! Elles flamboient dans une sinistre lueur, pareille au reflét d'un bûcher de l'Inquisition sur la cuirasse des hommes d'armes qui entourent l'auto-da-fé. Et quelques-unes de ces dates ne sont pas si éloignées. Voici, traîné dans le ruisseau par les Ligueurs, le cadavre de l'héroïque premier président Duranti avec la simarre de pourpre et l'épitoge d'hermine! Voici la tête blanche, la tête innocente du vieux Jean Calas, qui hurle et roule, éperdue de douleur, sur l'ignoble roue! Arrière, toutes ces abominations! Quand on y songe, les murailles roses de Toulouse semblent teintes de sang mal essuyé.

Aujourd'hui, l'ancien tribunal de l'Inquisition, à Toulouse, est devenu la chapelle d'un couvent de Dames Réparatrices. Ce sont, m'a-t-on dit, des filles de noblesse, mais peu fortunées, qui ne sont entrées dans cet ordre aristocratique et sévère que sur le tard, après avoir été, sans doute, cruellement déçues par la vie. J'ai pénétré là, à l'heure des vêpres, qu'une vingtaine de nonnes, en robe bleue et en voile blanc, — dont me séparait une grille, — psalmodiaient en chœur, d'un ton doux et monotone. A l'endroit même où saint Dominique a rendu ses impitoyables arrêts, de pauvres femmes prient pour tous ceux qui sont dans le péché et dans l'erreur.

Ah ! puissions-nous désormais respecter la foi et haïr le fanatisme ! Que nos croyances religieuses, nos rêves politiques, notre idéal social ne s'exaltent plus jamais jusqu'au prosélytisme aveugle et furieux ! Assez de persécutions ! Assez de révolutions ! Soyons indulgents et doux, même pour nos pires adversaires, et que leur liberté et leur vie nous soient toujours sacrées ! C'est là l'esprit supérieur de justice, le véritable esprit chrétien ; et j'ai cru le sentir palpiter dans la prière de ces femmes qui avaient souffert et qui s'étaient résignées.

29 août 1895

AUX EAUX-BONNES

C'est la dixième fois que je viens ici, depuis vingt ans, à des intervalles irréguliers, et mon appareil respiratoire, qui est de seconde catégorie, a toujours recueilli, de l'usage de ces Eaux-Bonnes, un bénéfice sérieux. Je rentre chez moi, après ma cure, sinon guéri, du moins très amélioré. Sans doute, je ne rapporte pas des poumons assez solides pour jouer du cor de chasse; non. Mais je ne prends plus de bronchite au plus léger courant d'air, ou, du moins, grâce à la cuirasse de soufre dont je me suis intérieurement revêtu, j'en suis quitte pour un rhume insignifiant. Une saison aux Eaux-Bonnes c'est pour moi la permission de passer l'hiver à Paris. Espérons que la source bienfaisante, à laquelle je me suis abreuvé pendant vingt jours et que

je quitterai demain, va me rendre encore ce service et que je ne serai pas forcé, dans trois mois d'ici, d'aller, comme un « rasta », me réchauffer au soleil de Nice, trop loin du cher ruisseau de la rue du Bac.

J'éprouve, pour ce coin des Pyrénées, où j'ai si souvent fait provision de santé, beaucoup de reconnaissance, et j'aime tendrement ce pays d'adoption. Sur la belle route en lacets, si verdoyante et si parfumée, qui va de la gare de Laruns aux Eaux-Bonnes, dans le landau qu'emportent au grand trot, malgré la dure montée, les enragés petits chevaux du Béarn, quand j'aperçois enfin, entre le Gourzi et la Montagne Verte, tout là-haut, dans le bleu du Ciel, la cime rocheuse du Pic de Ger, mon cœur bat doucement. J'emplis mes poumons de cet air si pur, qui, autant que l'eau sulfureuse, va me faire du bien; j'aspire avec délices l'odeur embaumée des prairies où l'on fauche le regain; je salue joyeusement, comme des camarades retrouvés, les hêtres énormes et tordus aux troncs plaqués d'argent, et les sorbiers chargés de leurs fruits vermillon.

Mais voici que mon cocher en chapeau de cuir et en veste galonnée tire de son fouet de telles

pétarades qu'on croirait qu'il y a par ici un régiment qui fait l'exercice à feu. Nous entrons en ville; et, tout de suite, dans ces gentlemen en souliers jaunes qui flânent devant les hôtels, dans ces dames en robes claires, assises autour du kiosque à musique, j'ai déjà reconnu vingt visages amis. C'est ici une station d'habitués, un rendez-vous de bonne compagnie, où l'on ne vient que pour se soigner et se reposer. Ni filles ni filous. Et c'est tout de même agréable de penser que la voisine de droite, à la table d'hôte, n'a pas montré des lapins savants aux Folies-Bergère, et que le voisin de gauche n'est pas un sénateur véreux qui s'est dérobé aux recherches de la police en se cachant dans un panier de linge sale.

Ordinairement, on trouve, aux Eaux-Bonnes, beaucoup de familles espagnoles, très aimables, mais un peu bruyantes. Elles sont, cette année, relativement peu nombreuses; car le change de la monnaie est à dix-huit pour cent, et c'est une raison très suffisante pour empêcher Madrilènes et Andalous de franchir la frontière. Dans ma chambre gaie, propre et blanche de l'hôtel de France, — une chambre de maison de santé, presque de couvent, — j'ai donc dormi fort tran-

quille; et le salon n'a pas retenti, comme d'habitude, de piano durement tapé et de guitares bourdonnantes. Je regrette cependant de ne pas revoir ici ces jolies filles, au teint de citron, aux yeux de jais et aux pieds si mignons qu'ils justifient la galante hyperbole de *tra los montes:* « Mettez-moi aux pieds de mademoiselle une telle, *si elle en a.* »

Lors de mon dernier séjour, c'était un de mes amusements d'entendre résonner les prénoms ronflants de ces jeunes personnes. Toutes les fêtes carillonnées de la catholique Espagne y passaient. Assomption, Conception, Incarnation. Je me rappelle notamment une délicieuse petite Cubaine de quatorze ans, une brunette aux joues fleuries, qui avait, comme dit Baudelaire,

Le charme éblouissant d'un bijou rose et noir,

et que sa maman, superbe Havanaise à moustaches et à enrouement chronique, appelait sans cesse, à travers les escaliers, du terrible nom de « Remedios ». Ce nom n'est qu'une abréviation de « Notre-Dame de Bon-Secours »; mais, appliqué à cette gentille enfant, frêle et légère comme

un papillon, il était, je vous assure, pour des oreilles françaises, d'un comique irrésistible.

Sauf cette absence accidentelle des Espagnols, rien n'a changé, aux Eaux-Bonnes. Parmi les messieurs d'un certain âge, mes confrères en bronchite chronique et en catarrhe des fumeurs, j'ai bien vite reconstitué les éléments d'une Académie de dominos à quatre, où j'ai eu, s'il vous plaît, quelques poses assez heureuses du double-six. Comme autrefois, je suis forcé de me garer, en montant à l'établissement pour y boire mon verre, du troupeau des chèvres noires aux yeux jaunes et aux cornes aiguës, dont le lait, aromatisé par les plantes de la montagne, est si bon pour les estomacs fatigués. Les guides sont demeurés fidèles à leur costume d'opéra-comique, — béret, veste rouge, culottes de velours noir, hautes guêtres de tricot blanc, fouet à pompons en bandoulière, — et leur chef, leur patriarche, le père Lanusse, le seul qu'admettent les belles dames pour leur tenir l'étrier, fait toujours songer, sous sa blanche chevelure d'octogénaire, au *Paralytique soigné par ses enfants*, à l'aïeul de *l'Accordée de village* et à tous les vertueux vieillards de Greuze. Enfin, comme auparavant, les ânières stationnent le long des

trottoirs, avec leur bande de charmants baudets au regard de velours, aux oreilles feutrées, aux pieds aristocratiques, qui attendent le client, bâtés d'une selle en ruine ou attelés à un fauteuil à quatre roues.

Hélas! ces voitures roulantes, c'est la mélancolie des Eaux-Bonnes. Quelques paresseux s'en servent pour gravir les rues escarpées; mais, trop souvent, on y voit les grands malades, les lamentables phtisiques. Certes, la source précieuse en sauvera quelques-uns, prolongera la vie de presque tous. Néanmoins, le défilé des petites voitures est sinistre. Pas besoin d'être un grand docteur et d'avoir pris ses grades dans une Faculté pour reconnaître ceux ou celles qui sont déjà marqués pour la mort. Quand même ils ne se trahiraient pas par leurs yeux trop brillants et avides, par leur teint de cire et leurs oreilles décollées, on devinerait qu'ils sont perdus, rien qu'à l'attitude navrée des pauvres gens qui les acompagnent.

Elle est encore jolie, sous les couvertures et les lainages, cette jeune femme qui se fait traîner au soleil, le long de la promenade horizontale; mais le mari, qui marche auprès de la lente voiture, a déjà sur son front l'ombre du veuvage, et la petite

fille qu'il tient par la main — trop pâle, elle aussi — me semble orpheline à moitié. On voudrait croire que ce beau jeune homme, au visage intelligent et fier, qui, dans le fauteuil roulant, croise sur le manche d'une canne ses mains exsangues, domptera le mal et survivra. Mais comment l'espérer, quand on voit près de lui la vieille maman, à la figure creusée par la douleur, aux yeux pochés et meurtris par les larmes ?

Je suis un ancien habitué des Eaux-Bonnes. Plus d'une fois la sympathie et la pitié m'ont attiré, m'ont retenu auprès des êtres douloureux qu'on promenait dans les petites voitures. J'ai tâché de les distraire, j'y ai réussi parfois. J'ai ri, pour les faire rire, avec le cœur inondé de tristesse. Où sont-ils, à présent? Où êtes-vous, chère petite Jeanne, qui tendiez si cordialement à votre vieil ami votre main toujours trop moite et trop chaude ? Je revois votre délicat profil, votre front pensif et comme accablé par le poids de votre chevelure d'or. Où êtes-vous, douce et sainte enfant, dont je n'oublierai jamais l'héroïque sourire, aux heures où, souffrant davantage, vous vouliez d'autant plus rassurer votre admirable mère et tous ceux qui vous aimaient ?

Chassons ces souvenirs funèbres. Aussi bien, cette année, près de la source de vie et de santé, mon cœur de vieux sentimental a connu des émotions plus douces.

Dans une maison amie, où se trouvait, l'autre soir, l'élite de notre petite société thermale, Mlle Bartet, qui a fait une saison aux Eaux-Bonnes, eut cet aimable caprice de feuilleter un de mes livres d'autrefois, de choisir — avec quel goût ! — une dizaine de poèmes d'amour, et de nous les lire — avec quel art parfait !

Tous l'écoutaient, ravis, suspendus à ses lèvres harmonieuses, à ses lèvres magiques, qui donnaient à mes pauvres vers une illusion de beauté. Moi, dans mon coin, j'étais pénétré de reconnaissance pour cette délicieuse artiste qui me faisait revivre quelques heures de ma jeunesse.

Mlle Bartet m'a donné une grande joie, dont je n'ai pu la remercier que par ce petit sonnet :

A MADEMOISELLE BARTET

Mon avril et sa primevère
Sont loin. Je suis vieux, je me tais.
Adieu les vers où je chantais
L'amour qui fut ma grande affaire.

J'ai mis dans un oubli sévère
Ces rimes du temps où j'aimais,
Et je ne les lis plus jamais.
Fleurs d'herbier ! Papillons sous verre !

Mais, Bartet, votre exquise voix
Leur rend le charme d'autrefois.
Mon cœur s'émeut à vous entendre.

Les papillons sont palpitants,
Les fleurs donnent un parfum tendre ;
Et j'ai mon arrière-printemps.

5 septembre 1895.

LE CONGRÈS DES RELIGIONS

Dans un tout récent numéro de la *Revue de Paris*, M. l'abbé Victor Charbonnel a publié sous ce titre : *Un Congrès universel des Religions en* 1900, quelques belles et éloquentes pages que je viens de lire avec l'intérêt le plus ému.

Ce prêtre courageux et libéral propose de renouveler en terre de France, à l'aurore du vingtième siècle, ce qui s'est passé en Amérique, lors de l'Exposition de Chicago, c'est-à-dire de convoquer à Paris une assemblée qui réunirait des représentants de tous les cultes et dans laquelle, abjurant tous les fanatismes, s'inspirant du plus large esprit de tolérance, ayant surtout le souci de la puissance morale que contiennent les doctrines religieuses et se plaçant au-dessus des particularités dogmatiques

qui les séparent, des hommes de bonne volonté proclameraient solennellement que la croyance en Dieu est un besoin pour l'homme et qu'elle est indispensable à son bonheur et à son perfectionnement.

Il ne s'agirait pas — comprenez bien — d'une manière de Concile, et aucune question théologique ne serait agitée. Le souvenir est odieux de ces tumultueuses discussions où prêtres et moines se bombardaient de textes et d'injures, s'anathématisaient réciproquement et finissaient toujours par se séparer, enflammés plus qu'auparavant de la rage des persécutions. Mais le bûcher de Jean Huss est éteint et les poignards de la Saint-Barthélemy sont rouillés. On ne se demandera pas, au Congrès des Religions, s'il faut communier sous deux espèces ou sous une seule, et l'on n'ouvrira pas la bouche sur l'Immaculée Conception ni sur la Présence réelle. On y cherchera simplement, loyalement, comme on l'a déjà fait à Chicago, un terrain de paix religieuse et de conciliation des âmes.

Ce qui s'est passé de l'autre côté de l'Atlantique est pourtant d'un bon exemple. Non seulement les ministres des diverses confessions chrétiennes et même de plusieurs cultes païens s'y sont réunis sans

se jeter leurs bibles à la tête, mais, tout en réservant leurs *Credo*, ils se sont inclinés devant un idéal commun, devant une religion universelle et suprême, celle où tous les hommes, enfin fraternels, ne reconnaîtraient plus qu'un seul Dieu et qu'un seul Père. Croyant — avec l'immense majorité — que Dieu existe, que la foi est naturelle à l'homme, qu'elle est pour lui la plus grande des forces et la plus efficace des consolations, ils se sont efforcés de concevoir et d'exprimer l'idée religieuse dans sa pureté absolue.

Cette religion élémentaire, si j'ose ainsi parler, cette religion des hommes s'aimant comme des frères afin de contenter un Père céleste, peut transformer, un jour, toute l'humanité en une seule famille, tendrement unie. Ce n'est qu'un rêve, dites-vous. En tout cas, c'est le plus sublime des rêves. Or, cette doctrine de la fraternité en Dieu a trouvé sa formule définitive dans l'Évangile. Les délégués du Congrès de Chicago l'ont reconnu *à l'unanimité*. Des brahmanes et des rabbins ont proclamé Jésus-Christ « le véritable unificateur de l'humanité », et son Évangile « le centre final de toutes les religions du monde ».

J'appelle cela un résultat; et nous sommes loin,

vous le voyez, des scandales du Concile de Bâle et de l'élection d'un antipape. En vérité, un souffle de paix passa sur les nobles esprits réunis à Chicago; un courant d'entente et de sympathie les entraîna. Et ce fut un grand acte, quand le cardinal-président, devant une assemblée de huit mille personnes appartenant à des religions diverses, dit à haute voix, dans un silence imposant, la prière chrétienne du *Pater*, que tous avaient reconnue pour « la prière universelle ».

M. l'abbé Victor Charbonnel estime avec raison qu'un tel spectacle est grandiose et salutaire; il voudrait que le monde y assistât de nouveau et que la France fût, cette fois, le rendez-vous où se donnerait cette fête de la tolérance et de l'idéal. On ne peut que s'associer à ce souhait magnanime, et il n'est, du reste, pas impossible qu'il se réalise.

En effet, quand s'ouvrit le Congrès américain, beaucoup de voix, même à Rome, s'indignèrent et se plaignirent que des catholiques eussent consenti à y participer, et l'on attendit un blâme venant de haut. Le blâme ne vint pas. Le Pape approuvait, ce Pape qui rêve, comme dit l'abbé Charbonnel, la réconciliation sociale dans la justice évangélique.

Depuis lors, un prélat du Nouveau-Monde, ce

cardinal Gibbons, en qui semblent revivre l'ardeur et la libre audace des premiers apôtres, a vu Léon XIII, s'est expliqué avec lui sur ce grave sujet; et les impressions qu'il nous rapporte du Vatican seraient, paraît-il, favorables à une seconde réunion du Congrès des Religions. Le Pape ne les convoquera pas officiellement, sans doute; mais il verrait avec joie les catholiques français prendre l'initiative de cette grande idée et il la soumet, pour ainsi dire, à leur suffrage.

On devrait croire, dans ces conditions, au succès de la campagne qu'entreprend aujourd'hui M. l'abbé Charbonnel. Elle rencontrera pourtant, je le prévois, bien des difficultés, bien des résistances. Sans parler des fanatiques qui, fort heureusement, deviennent rares, il y a les timides, qui sont légion, les immobiles, ceux que toute hardiesse épouvante. Il faut que l'abbé Charbonnel s'y résigné. Sa bonne pensée ne trouvera pas beaucoup d'appui chez ceux qui sembleraient, au premier abord, devoir en être les défenseurs naturels. Il existe aujourd'hui — le sait-il? — des dévots et des prêtres qui, parce que Léon XIII a le sentiment des besoins de la société moderne, le tiennent pour un dangereux révolutionnaire, et qui prient,

et qui disent des messes pour la conversion du Saint-Père.

Ces braves gens — j'en suis persuadé — seraient incapables de brûler les juifs et d'expulser les protestants; mais la seule idée de voir des prêtres en soutane et en rabat, assis, dans une assemblée, à côté de pasteurs, d'imans et de rabbins, va leur tourner les sangs. Votre Congrès, monsieur l'abbé, leur apparaîtra comme une monstruosité, comme une espèce de religion parlementaire, où les articles de foi seront soumis au caprice du suffrage universel et où l'on fera des miracles électoraux. Ils imagineront tout de suite un Pape constitutionnel, des cardinaux responsables, que sais-je? des interpellations sur les dogmes, une sous-commission des prières. Ah! j'entends d'ici les jolies épigrammes que vont tourner les jeunes abbés ambitieux, dans les évêchés, pour amuser Monseigneur, et aussi les lourdes plaisanteries dont poufferont les curés paysans, entre la poire et le fromage, à la fin des dîners de conférence.

Cependant, que l'abbé Charbonnel se rassure et ne se décourage pas. Beaucoup d'âmes sincères seront touchées par ses généreuses intentions, répondront à son appel. Car son programme nous

montre un but, — oh! bien confus, bien lointain, certes, — mais éblouissant : l'union des Églises, la paix religieuse entre les hommes.

Quelqu'un m'interrompt. C'est un esprit fort. Il m'assure, avec un sourire avantageux, qu'il est bien inutile de rêver une religion universelle, attendu que, demain, — ou un peu plus tard, — l'humanité sera devenue assez raisonnable pour ne plus s'inquiéter du mystère qui l'environne, ni du problème de sa destinée, et qu'elle pourra, par conséquent, se passer tout à fait de croyance. Par malheur, cette prophétie est déjà vieille, et rien n'indique qu'elle doive jamais s'accomplir.

Bien au contraire, plus je vais, et plus j'entends, autour de moi, les incrédules et les sceptiques se plaindre de leur détresse intime et regretter la foi perdue.

Si l'on constate, en effet, dans notre vieille Europe, et spécialement dans les races les plus anciennes et les plus épuisées, — comme la nôtre, — cet affaiblissement du sentiment religieux, on ne remarque pas, pour cela, qu'elles soient en progrès dans la voie du bonheur et de la vertu. Il semble même que les hommes, déshérités d'un idéal supérieur, mais plus que jamais dévorés par

l'esprit de chimère, souffrent avec une pire impatience et une plus amère douleur les injustices fatales de leur condition, et que les plus effrénés soient sur le point de satisfaire leurs appétits et tout au moins de se venger de leur misère par tous les moyens, même par le crime. Il y a des fanatiques comme autrefois, prêts à tuer et à mourir, hélas! Les misérables sont exaspérés, n'ayant plus d'espérance surnaturelle qui les console, et les repus, pleins de terreur, se sentent entourés d'envie et de haine. Les esprits les moins pessimistes en sont avertis par un secret instinct : les heures que nous vivons sont redoutables; et, devant l'horizon noir, dans l'atmosphère étouffante, les sourds grondements d'un orage près d'éclater commencent à couvrir la voix mensongère des conducteurs du peuple, qui, la peur au ventre, osent lui parler encore de confiance et d'espoir et lui renouveler des promesses auxquelles il ne croit plus.

La liberté de conscience m'est sacrée, et, bien que foncièrement religieux, mon esprit est rebelle aux mythes et aux idolâtries. Mais — j'en ai la conviction — il n'est pas vrai que l'homme puisse vivre heureux dans le grossier matérialisme dont

nous sommes malheureusement infestés. C'est, au contraire, une raison pour qu'il sente plus profondément sa solitude et son impuissance devant les iniquités de la nature et de la vie. Il n'y a point de morale, et, par conséquent, point de bonheur, sans idéal. L'âme a des ailes; elle peut s'élever au-dessus des dogmes et des cultes, dans une sereine région, où lui apparaissent une justice et une vérité supérieures; et jamais elle n'a monté plus haut que dans les espaces infinis qui lui furent ouverts par l'enseignement de Jésus. Elle se trouve alors devant un Seigneur, qui est le plus miséricordieux des juges et le plus tendre des pères, et qui lui pardonne toutes ses impuretés, toutes ses défaillances, si elle a seulement obéi à la loi chrétienne, à la loi d'amour et de charité.

Cette religion, qui est la mienne, rend la vie supportable, car elle verse sur les blessures de l'âme le délicieux baume de l'espérance. Elle pourrait encore accomplir, dans la foule contemporaine, si triste et si sombre, des miracles de consolation. De pieux et dignes prêtres, oubliant leurs divisions confessionnelles, se sont unis, une fois déjà, en Amérique, dans cette croyance si simple, si pure, vraiment divine, et l'ont haute-

ment proclamée. Qu'ils renouvellent, chez nous, à Paris, cet admirable essor en plein ciel. Tous les cœurs se joindront à leur acte de foi, toutes les voix répéteront leur prière.

19 septembre 1895.

VINGT-CINQ ANS APRÈS

Ce début d'automne, chaud, sec et poudreux, sans brume matinale, sans un seul nuage, ce vent du Nord-Est, faible et immobile, cette lumière éclatante, je les connais. Ils me rendent mes sensations du tragique mois de septembre 1870. Quand même l'Allemagne ne célébrerait pas si bruyamment ses noces d'argent avec la victoire, je me souviendrais de nos douleurs et de nos angoisses d'alors, devant l'impassible splendeur de cette fin d'été.

Il faisait ce temps-ci, — oui, le même, précisément le même, — il y a vingt-cinq ans; et, tandis que la grandeur de la France s'écroulait, le baromètre était au beau fixe. Une fois de plus la nature manifesta son indifférence devant les agitations de la fourmilière humaine, et nous souffrîmes de sa

mystérieuse sérénité comme d'une ironie, comme d'une injure.

Ne haussez pas les épaules, jeunes gens ! C'était affreux, à l'instant du réveil, de se rappeler brusquement que les envahisseurs marchaient sur Paris et de voir, en même temps, la blonde lumière filtrer entre les volets. Sur la ville bouleversée par les préparatifs de la défense, sur les citoyens s'exerçant à la hâte au maniement des armes, sur cette foule énervée, se grisant de paroles martiales et de folles espérances, mais où tous les cœurs étaient, au fond, crispés d'inquiétude, le ciel avait un air de fête, souriait, étincelait. Et tout cet azur, toute cette clarté passaient sur nos âmes consternées et ajoutaient à leur accablement.

Comme tout cela est loin ! Un quart de siècle ! Presque aucune trace matérielle ne reste, dans Paris, de l'énorme désastre; mais ceux de ma génération n'ont pas oublié, n'oublieront jamais. Ils songent aux provinces perdues, à la frontière mutilée, à cette déchéance pendant si longtemps subie, — faut-il le dire, hélas ? — tacitement acceptée ! Dans ce vent d'Est, qui souffle pourtant à peine, ils ont la cruelle illusion d'entendre

l'écho des « hoch! » triomphaux qu'on pousse là-bas, à l'occasion des glorieux anniversaires. Mais, surtout, cette exceptionnelle beauté de l'arrière-saison, ce mois de septembre si radieux et si pur, leur rendent les souvenirs de ce temps-là, plus aigus et plus douloureux que jamais.

Quant à moi, ils m'obsèdent. Je retrouve ma souffrance de jadis devant le contraste qu'offraient le calme imposant de la nature et le désordre horrible de la guerre. Je revis les tièdes journées — pareilles, toutes pareilles à celles-ci — que j'ai vécues dans la vie tumultueuse.

Me voici d'abord au Luxembourg, faisant l'exercice avec ma compagnie, suant sous la vareuse à boutons de fer-blanc, manœuvrant maladroitement le lourd fusil transformé. Et le ciel bleu luit comme du satin, et le soleil allume un éclair à chaque baïonnette. Puis je monte la garde à la porte d'Italie, où les sapeurs du génie et les terrassiers travaillent aux remparts et soulèvent à coups de pioches une poussière dorée. L'atmosphère est brûlante, et toujours l'ardent soleil fait luire le bronze des grosses pièces de position, ancien modèle, qui gisent dans l'herbe rousse du talus.

C'est sur un implacable azur que se découpaient nos vieux édifices, dans l'après-midi du 4 septembre, quand, enragés par la nouvelle de la capitulation de Sedan, des hommes, attachés à des cordes ou grimpés sur des échelles, brisaient les aigles et les écussons impériaux. Il faisait beau, toujours beau, le jour où je vis, sur la Chaussée du Maine, la populace furieuse entraîner les misérables fuyards de Châtillon, le képi à l'envers, avec un écriteau sur leur poitrine, où était écrit le mot « lâche ».

Mais un souvenir, entre autres, me hante, le spectacle des suburbains se réfugiant dans la ville, à la veille de l'investissement. Ils arrivaient, lamentables, par les larges et magnifiques boulevards, par les voies monumentales; et rien n'était plus navrant que cette fuite, cet exode de malheureux à travers la luxueuse cité, baignée dans la splendeur du soir d'automne.

Une paix joyeuse flotte dans l'air; les façades blondes des maisons prennent une teinte rose aux rayons du couchant, et, sur les balcons, les énormes lettres d'or des enseignes fulgurent. Cependant, devant ce beau décor, au milieu de la chaussée, sur le dur macadam, les charrettes défilent. Quelques-

unes sont attelées d'un maigre cheval qui trébuche; mais, pour presque toutes, la bête de trait est un homme, un pauvre homme courbé, dépoitraillé, la double bretelle aux épaules, tirant de toutes ses forces, la tête basse, les cheveux dans les yeux. Par derrière, la femme pousse, et les enfants aussi, tous chargés de paquets. Et, sur la voiture branlante, se heurtent et frémissent les débris de l'humble mobilier. Une cage à poules tremble sur un matelas roulé; une vieille table brandit ses quatre pieds en l'air. La batterie de cuisine tressaille et résonne.

Quelle misère! Que de loques et que de ruines! On se demande, le cœur serré, devant ces lugubres émigrants : « Où trouveront-ils un asile? Où coucheront les pauvres petits? » Mais il se moque bien d'eux, le soleil qui se couche. C'est un dilettante. Que lui importe, au fond de la rue, ces grotesques caravanes? Regardez là-haut, il s'amuse, il fait son œuvre. Au milieu de chaque vitre incendiée, il place un rubis; et, sur les grappes de fleurs pâles et étiolées, qu'une erreur de la saison donne aux arbres dépravés de la Ville, le crépuscule, artiste supérieur, répand sa pourpre et transforme les marronniers blancs en marronniers roses.

Et, pendant ce temps-là, le blocus de Paris s'accomplissait méthodiquement, scientifiquement. Le tranquille Moltke donnait ses ordres, en essuyant les verres de ses lunettes, et les Allemands aux lourdes hanches braquaient sur nous les gueules d'acier des canons Krupp. Le roi de Prusse passait à cheval, sur la place d'Armes, à Versailles, sans prendre garde au geste impérieux du Louis XIV de Girardon; et, dans son logis de la rue des Réservoirs, Bismarck, satisfait, voyait le prestige de la France s'envoler et se dissiper dans la fumée de sa pipe.

Ah! sois maudit, soleil de septembre, qui me rappelles celui d'il y a vingt-cinq ans, aussi magnifique et aussi cruel que toi, celui qui n'a souri qu'à nos vainqueurs!

Une fois pourtant tu nous versas l'espérance. Jamais tu n'avais mieux brillé; et de la Bastille à la place de la Concorde, nous étions là, quatre cent mille hommes, alignés, sous les armes. Paris cerné, désert de pierre, n'avait pu nous offrir assez de fleurs tardives pour orner les canons de nos fusils; mais tous, ce jour-là, nous étions prêts à combattre et à mourir. Le chef, maigre et médiocre visage aux moustaches noires, passa au grand trot, saluant

chichement de son képi d'or nos cris furieux de « Vive la France ! » Notre enthousiasme fut vain. On ne sut rien faire de tant de bonnes volontés.

Il fait beau, Parisiens, tas de pékins déguisés en soldats ! Montez la garde aux remparts. Ran plan plan plan plan ! Et *la Marseillaise !* Et les parties de bouchon où s'usera votre ardeur, où vous vous abêtirez à parler politique ! Ainsi le magnifique automne s'écoulera, et, sous l'énervant soleil, vous vous habituerez à considérer la guerre comme une « balade » en plein air, payée trente sous par jour, amusante en somme. Et les choses iront de la même façon jusqu'à l'hiver soudain, aux nuits glacées, à la famine, au piétinement dans la boue. Comme on se serait battu, au clair soleil d'octobre ! Enveloppé de brume, souffleté par la neige, on ne sait plus que gueuler à la trahison. Tout est perdu ! Lors de l'effondrement final, il n'y aura plus, dans Paris, que des enfiévrés, des exaspérés, mûrs pour la guerre civile !...

Trop brûlant soleil de septembre, tu m'es odieux. Je songe que c'est toi qui décimes, en ce moment, nos pauvres soldats à Madagascar, et je me dis aussi que, depuis vingt-cinq ans, nous ne sommes pas devenus plus sages. Aujourd'hui comme alors,

nous faisons la guerre, une guerre inutile, absurde, incompréhensible, sans gloire ni profits, où nous ne sommes vaincus que par la fièvre et la colique. Sous l'Empire que tu vis tomber, comme sous cette République qu'acclamèrent les naïfs et les badauds, grisés par tes ardents rayons, c'est toujours la même chose; et tu assistes, insensible soleil, aux mêmes fautes, aux mêmes imprévoyances, aux mêmes rivalités entre culottes de peau — tu étais là, tu te rappelles — et à la même légèreté de cœur des politiciens, quand il s'agit de prodiguer le sang et l'or de la France!

Tu m'importunes, méchant soleil, tu n'évoques, pour moi, que des dates sinistres, des désastres qu'on n'a pas réparés, des outrages restés sans vengeance. Hier, n'écrasais-tu pas de ta canicule en retard notre armée des grandes manœuvres, cette armée dont nous n'exigeons plus que des revues et des parades? Voile-toi de nuages. Nous sommes dans le chagrin et dans la honte, et c'est un ciel brumeux qui conviendrait à notre tristesse. Va-t'en briller là-bas, au delà du Rhin, sur les villes pavoisées où les verres se lèvent orgueilleusement pour les anniversaires de nos défaites, où l'on boit en l'honneur des provinces conquises et germanisées.

Ici, les mères en larmes ne songent qu'au retour des navires gorgés de mourants. Cache-toi, soleil de septembre. Notre deuil est insulté par ton impitoyable splendeur.

26 septembre 1895.

PASTEUR

La mort de Louis Pasteur est plus qu'un deuil national; c'est un deuil universel.

Les ignorants — j'en suis — ne peuvent mesurer la force de son génie, ni l'étendue de ses découvertes; mais ils connaissent le résultat obtenu, qui tient du prodige.

Quand Leverrier annonçait que tel jour, à telle heure, une nouvelle planète brillerait au firmament, les seuls mathématiciens pouvaient vérifier l'exactitude des calculs du grand astronome; mais, au jour dit, à l'heure exacte, l'étoile était là, visible pour le plus sauvage des bergers.

Il en va de même pour la théorie des microbes publiée par Pasteur, vers 1860.

Chose singulière! Si les discussions soulevées

alors entre Pouchet et Pasteur, pour et contre la génération spontanée, émurent la masse du public, c'est qu'elle y apportait des passions philosophiques et religieuses. A la seule pensée que des êtres organiques pussent être créés par la matière corrompue, les esprits forts triomphaient, croyaient avoir soulevé le dernier voile d'Isis et pénétré le mystère de la vie. Quand Pasteur, par des expériences accablantes, mit à néant cette hypothèse, et prouva que les germes microscopiques, observés dans la purulence, ne s'y étaient pas développés d'eux-mêmes, mais étaient venus du dehors, apportés par des véhicules tels que l'air et l'eau, ce fut, pour certains esprits, une déception amère, et plusieurs s'irritèrent contre cet observateur inflexible qui laissait intact le problème de la création.

Cependant, peu de temps après, le monde étonné apprenait combien était féconde en conséquences pratiques la loi formulée par ce savant véridique et consciencieux. Non seulement une science nouvelle était née, celle des antiseptiques, renouvelant les pratiques de la chirurgie, de l'hygiène, et notamment de l'obstétrique; diminuant, dans une proportion énorme, les chances funestes

des opérations et donnant aux hommes de l'art une arme puissante contre la souffrance et contre la mort; mais, à partir de cette époque, le génie de Pasteur prenait un essor extraordinaire.

Le grand chimiste, déjà vieux, usé de travail et touché même par la paralysie, faisait, par l'observation constante et profonde de ce monde des infiniment petits dont il avait révélé l'existence, une découverte immense. Guidé par la trouvaille de Jenner, qui est admirable, mais due seulement au hasard, il établissait une méthode générale, d'une portée incalculable, celle de l'atténuation des virus et de leur transformation en vaccins, méthode qui déjà prévient et guérit une grande quantité de maladies contagieuses et qui semble destinée à les faire, un jour, disparaître toutes.

Pasteur a d'abord supprimé, pour ainsi dire, plusieurs épizooties et sauvé, dans tous les pays du globe, d'énormes richesses agricoles. Il n'est pas besoin de rappeler que, grâce à lui, la science est maîtresse, à présent, dans presque tous les cas, de la plus épouvantable des infections, celle de la rage; et, hier encore, toutes les mères poussaient un long cri de joie et de reconnaissance, quand le plus illustre disciple du maître, le doc-

teur Roux, combattait victorieusement, par une nouvelle application des principes pastoriens, le Minotaure qui réclamait sans cesse tant de victimes innocentes, l'Ogre qui dévorait tant de pauvres petits enfants, le hideux croup.

Et n'oublions pas que les vérités proclamées par Pasteur ne sont reconnues que depuis peu de temps comme incontestables, et que la semence féconde qu'il a jetée à travers le monde n'a encore donné que ses premières moissons. Professeur incomparable, il a élevé, dans son laboratoire, toute une génération de jeunes savants, ardemment dévoués à son œuvre et qui continuent sa lutte contre le mal.

J'ai visité plusieurs fois cet Institut de la rue Dutot, sorte de couvent scientifique, où vivent, solitaires et comme volontairement cloîtrés dans l'étude, ces hommes dignes de toutes les admirations. Avec une complaisance infinie, une modestie exquise et dans les termes les plus simples, ils ont daigné m'expliquer, à moi profane, leurs étonnants travaux, et me montrer ces fioles magiques, ces mystérieux bocaux, où les pires poisons se transformaient en antidotes. Chacun de ces savants cultive un virus particulier ; et je vois

encore l'un d'eux, excitant avec une baguette, à travers les barreaux d'une cage, un serpent de l'espèce la plus redoutable, afin de lui faire mordre un verre de montre et d'y recueillir quelques gouttes de venin. Les germes de la tuberculose, de la rougeole, de la fièvre typhoïde, du choléra, de la syphilis, de toutes les maladies les plus effrayantes, sont étudiés là avec un soin, une attention, une patience inouïs et — le passé nous permet d'ajouter — avec une magnifique espérance pour l'avenir. Le spectacle auquel on assiste à l'Institut Pasteur est réconfortant; il fait oublier, un moment, tout ce que la nature humaine recèle de laideurs et de hontes. A la bonne heure! Voilà des intelligences et des caractères! Avec leur cravate mal nouée et leur vieille redingote boutonnée de travers, mais une flamme dans les yeux et le visage creusé de fatigue, ils font plaisir à voir, ces élèves, je dirais presque ces fils de Pasteur. On sent que le Maître leur a pour toujours mis dans le cœur et dans le cerveau le seul idéal auquel il consacra sa vie, la science aimée pour elle, sans arrière-pensée de profit ou de gloire, avec un absolu désintéressement. On est pénétré de respect devant ces nobles jeunes

gens, et on emporte, en les quittant, cette consolante pensée que, si l'homme est condamné, par une loi fatale, à toujours souffrir, grâce à eux, il souffrira moins.

Dans quelques jours, devant le cercueil de Louis Pasteur, des voix éloquentes et illustres exalteront l'immense savant. Qu'ils n'oublient pas de dire que l'homme, pendant sa longue existence, donna toujours l'exemple des plus hautes et des plus touchantes vertus.

J'ai été assez heureux pour approcher très souvent M. Pasteur; il était mon voisin, dans les séances de l'Académie Française. J'ai eu aussi le très grand honneur de lui inspirer quelque sympathie. Nous avons causé beaucoup ensemble, et je découvrais sans cesse, avec une délicieuse émotion, chez cet homme de génie, des trésors de modestie, de candeur et de bonté. Issu d'humbles artisans, il avait les croyances traditionnelles qu'on ne détruira pas — non ! — dans le cœur du peuple de France : la confiance en Dieu, l'amour de la famille, le culte du devoir, la religion de la patrie.

Qu'on me permette de rappeler ici une circonstance de mes relations personnelles avec M. Pasteur.

En janvier 1886, quand s'organisaient de toutes parts les souscriptions pour son Institut, je reçus la lettre suivante :

Les ouvriers de la verrerie d'Aumale, dont les noms suivent, se proposent de faire une petite fête et de donner une soirée au profit de l'Institut Pasteur. Et leur grand désir serait qu'une pièce de vers fût dite au commencement de cette soirée, et que cette pièce émanât de vous...

Je passe la fin de la lettre, trop flatteuse pour moi. Mais l'idée de ces braves gens était charmante, et je fis les vers tout de suite. Les voici :

A PASTEUR

O toi dont la science et le constant effort
Ont si souvent vaincu la douleur et la mort,
O cerveau puissant et fertile,
De l'univers qui souffre, obstiné bienfaiteur,
Pardonne si ma voix interrompt, ô Pasteur,
Un instant ton travail utile!

Le genre humain te paye un tribut mérité,
Pris dans un grand courant de générosité
Que tout le monde a voulu suivre.

Pour assurer ton œuvre et fonder ton trésor,
Le riche est accouru, les deux mains pleines d'or,
Le pauvre avec ses sous de cuivre.

Les savants — tu souris de quelques envieux —
T'ont placé dans la gloire, et, voyant dans tes yeux
Briller l'étincelle divine,
Ils t'ont salué tous comme un maître, et les rois,
Honorant ce jour-là leurs ordres et leurs croix,
Les ont placés sur ta poitrine.

Je t'apporte une offrande à mon tour. Presque rien.
Elle va te remplir pourtant, je le sais bien,
D'une gratitude infinie.
Avant de t'envoyer quelques louis offerts,
De pauvres artisans m'ont demandé des vers
Pour mieux honorer ton génie.

Cent cinquante ouvriers, hélas! vivant de peu,
Les verriers, serviteurs de ce vieil art du feu
Qu'exerçaient les nobles, naguère,
Ont eu, nobles de cœur, un généreux souci
Et se sont cotisés pour t'offrir, eux aussi,
L'humble cadeau de la misère.

Pour eux, ce fut un jour de joie. On se fit beau;
L'atelier, plein de fleurs et paré d'un drapeau,
Vit une fête plébéienne.
Sûr d'avoir fait du bien, on s'est mieux amusé;
Les vieux ont bu leur coup, les jeunes ont dansé.
Et des chansons! chacun la sienne!

Applaudissant ton nom sans cesse répété,
Savant, ils ont levé leur verre à ta santé,
    Pleins d'admiration profonde.
Puis, un petit enfant ou quelque vieux souffleur,
Assiette en main, disant : « Pour l'Institut Pasteur, »
    A fait la collecte à la ronde.

Enfin — c'est un désir délicat et touchant —
Ces braves ouvriers ont voulu que l'argent,
    Produit de leur modeste quête,
L'argent qui, j'en suis sûr, va te porter bonheur,
Oui, cet argent sacré, de travail et d'honneur,
    Te fût offert par un poète.

Ils m'ont choisi. Pourquoi? Je suis bien trop heureux,
Si mon livre, parfois, lu par quelqu'un d'entre eux,
    Les attendrit et les console!
Mais j'ai senti mes yeux, tout à coup, se mouiller,
Et j'ai bien vite écrit ces vers sur ce papier
    Pour envelopper leur obole.

Oh! ces vers! Je voudrais qu'ils fussent bien meilleurs.
Mais enfin, ils les ont, ces pauvres travailleurs :
    A présent leur joie est complète.
Ils ont le compliment rimé qui leur manquait
Et peuvent te l'offrir, Pasteur, comme un bouquet,
    Au patron, le jour de sa fête.

En lisant ces vers, que je ne reproduis, aujourd'hui, que parce qu'ils furent écrits à la gloire de

Pasteur, l'illustre savant ému surtout, bien certainement, par la touchante pensée des verriers d'Aumale, laissa couler une larme heureuse. Et c'est une des fiertés de ma vie d'avoir contribué à donner cette petite joie à ce grand homme.

Il n'est plus. Le bruit de sa mort aura, je le répète, le plus douloureux retentissement en France et dans tout l'univers. Nous espérons tous que, pour recevoir sa dépouille sacrée, vont s'ouvrir les portes de bronze du Panthéon. Il mérite cet honneur plus que tout autre ; car ce n'est pas seulement la Patrie qui est reconnaissante à Louis Pasteur, c'est l'Humanité.

30 septembre 1895.

LES HIRONDELLES

Malgré l'implacable soleil, qui a transformé toutes les prairies en paillassons, voici l'automne. Les hirondelles ne s'y trompent pas; depuis quelques jours, elles tiennent leurs assemblées, et, pour assister à cet admirable spectacle, je me trouve, comme on dit populairement, aux premières loges.

Tout près de mon logis d'été, il y a une grosse ferme. Vous voyez cela d'ici, la ferme de la Brie, d'un pays de grande culture, avec sa cour très spacieuse, sa tourelle de colombier, son énorme tas de fumier, sans cesse gratté, fouillé, picoré par la volaille, et toutes sortes de bâtiments, charretteries, granges et hangars. Tout cela très vieux.

Toitures et murailles ont été cuites, recuites et dorées par plus de cent canicules. Les juillets brûlants, les aoûts torrides ont donné à la vénérable fabrique de blé la couleur même du blé.

C'est un bon gîte pour les hirondelles que cet antique corps de ferme. Vieux toits de tuiles surplombant la gouttière, vastes greniers où s'enchevêtrent les charpentes. Que de coins et de recoins pour y installer des nids ! Je suis sûr que, cet hiver, à Laghouat ou à Biskra, mes voisines aériennes se souviendront avec plaisir de la ferme de Mandres. D'ailleurs, le désert, pareil à une immense peau de lion, ne leur paraîtra pas, sans doute, très différent de la plaine briarde, en ce tropical mois de septembre ; et le sable du Sahara n'est ni plus roux ni plus ardent que le chaume qui craque, aujourd'hui, sous les souliers à clous des chasseurs de Seine-et-Marne.

Mais, encore une fois, les hirondelles ne sont pas dupes de ces excentricités de la température, et elles s'assemblent déjà pour le départ. Chaque soir, au coucher du soleil, je passe une heure enchantée à voir, sur le ciel occidental, du ton de l'orange mûre, les phalanges ailées qui s'élèvent et descendent, s'éloignent et reviennent, et de nou-

veau montent et s'abaissent, de nouveau s'enfuient et se rapprochent, infatigablement.

On songe à des manœuvres militaires, et la comparaison s'impose; car, à chaque minute, le régiment de haut vol se rompt et se divise par compagnies; puis, après diverses évolutions, obéissant à la mystérieuse tactique de l'instinct, se reforme soudain en une seule colonne profonde et serrée. Seulement, les cohortes de l'espace ne font jamais halte; et c'est sans une seconde d'arrêt et de repos qu'elles accomplissent leurs mouvements stratégiques — avec quelle perfection, quelle grâce, quelle souplesse, quelle rapidité!

L'observateur en est ébloui. Tout à l'heure, trois, quatre, cinq bandes, d'une centaine d'oiseaux chacune, tournoyaient, planaient, palpitaient isolément. L'une d'elles a même passé tout près, — le temps d'un éclair! — On a pu distinguer les ailes grandes ouvertes, les ventres blancs, les queues fourchues; on a entendu les petits cris, stridents et sauvages. Qu'elles sont loin, à présent! Regardez là-haut, tout là-haut! Que de points noirs! Toute l'armée volante est réunie. Et voici que les points noirs deviennent encore plus petits, ne sont plus qu'une poussière à l'horizon, se fondent

dans la brume empourprée. On éprouve comme un regret confus et le ciel vide semble pris de tristesse. Mais non. Sur le reflet de fournaise du couchant, la poudre noire a reparu; les grains s'isolent, grossissent, reprennent forme et vie. Ce sont elles. C'est l'essaim tout entier des hirondelles qui revient, repasse brusquement devant vous, comme une grêle de balles qui seraient visibles, et remonte dans le ciel d'or, et le crible de taches circonflexes.

On est fasciné, hypnotisé; l'œil ne se lasse pas de les suivre. Voyez. Elles s'éparpillent encore, diminuent, remplissent, un instant, l'azur d'étoiles sombres et immobiles; puis elles se groupent de nouveau, s'élancent, pareilles à la chevelure d'une comète noire, et recommencent sans fin leurs rondes vertigineuses.

Depuis la page immortelle de Chateaubriand, l'on a beaucoup abusé des hirondelles, en littérature, — il faut le reconnaître, — et nous avons tous, à ce sujet, quelques reproches à nous adresser. Que le poète qui n'a jamais fait rimer « hirondelle » avec « fidèle », me jette la première pierre! Tout à l'heure, tandis que, devant cet admirable coucher de soleil, gras et blond comme de l'huile,

j'essayais de noter, dans ma mémoire, leurs courses et leurs circuits en plein ciel, un scrupule m'est venu, et je me suis demandé si, après Théophile Gautier, après Michelet, il était encore permis de parler de ces délicieux oiseaux.

L'hirondelle, me disais-je, n'est plus présentable. Horace Vernet en a peint une, avec la fumée d'une chandelle, au plafond d'un restaurant du Palais-Royal, et les barytons de café-concert leur ont trop souvent adressé leurs borborygmes élégiaques. Les hirondelles appartiennent exclusivement désormais au chromo et à la romance. En voilà qui se disposent à aller passer l'hiver dans le Midi; et, bien qu'elles aient le privilège de s'y rendre plus rapidement que la Malle des Indes, elles font cent kilomètres à l'heure, ce n'est pas, après tout, fort original. Pour peu que j'attrape un rhume à la Toussaint, j'en ferai autant. Je n'éprouve pas, d'ailleurs, en les voyant volter et tournoyer dans l'air du soir, la magnifique mélancolie du grand René. Laissons-les partir tranquillement.

Par crainte de la banalité, je vous aurais donc aujourd'hui raconté tout autre chose, si l'un de mes voisins, attentif observateur de la nature et des

animaux, ne m'avait appris, sur les mœurs des hirondelles, un détail qui mérite d'être plus connu, et qui n'est pas du tout romance, pas chromo le moins du monde, je vous assure.

Ces assemblées d'automne, où les hirondelles déploient toute la puissance de leur vol et s'entraînent, pour ainsi dire, aux fatigues de leur émigration annuelle, sont, pour quelques-unes, la plus redoutable des épreuves. Malheur aux paresseuses, aux vieilles, aux blessées, à toutes celles qui s'attardent enfin, et que leurs compagnes, guidées par un infaillible instinct, ne jugent pas en état de supporter le voyage ! Elles seront impitoyablement massacrées avant le départ.

Qu'en dites-vous ? Nous voilà loin de la messagère du printemps, qui revient, dans les poésies des bas-bleus, suspendre son nid à la même chaumière, quand refleurit le joli mois de mai ; nous voilà loin de l'oiseau romantique qui choisit de préférence les ruines, les vieilles tours, et qui passe et repasse devant le soupirail où languit un captif, afin de lui donner des rêves d'espoir et de liberté. Elles sont moins sentimentales, les vraies hirondelles, les hirondelles d'après nature. Comme les plus farouches Patagons, elles se débarrassent des

vieillards gênants. Elles ont, en droit social, les mêmes idées que les durs et primitifs Lacédémoniens. Elles appliquent, dans toute leur rigueur, aux ratés et aux mal venus, les lois de Lycurgue, qui sont, hélas ! celles de Darwin ; car, malgré nos grimaces de pharisiens et nos hypocrisies de civilisés, rien ne change. Le faible est toujours sacrifié, et, sous ce rapport, Paris vaut Sparte.

Mais j'y songe. Ma sensibilité s'égare. La troupe migratrice obéit sans doute à une loi nécessaire, en immolant les incapables, celles dont les ailes trop débiles ne pourraient jamais franchir la plaine, la montagne et la mer, voler jusqu'au lieu d'hivernage, atteindre au séjour d'exil, chaud et doré. Quel sort attendrait, en effet, les éclopées, les retardataires, sous notre climat de fer, dans une atmosphère humide ou glacée ? La mort par le froid, par la faim ; et la plupart, avant d'expirer, seraient ramassées sur le chemin par des enfants cruels, qui joueraient avec leur agonie. En tuant ces malheureuses avant le départ, leurs sœurs ne font qu'un acte de suprême pitié.

Ne me suis-je pas laissé dire que, naguère, au Tonkin, quand la lutte était indécise entre notre armée et les Pavillons-Noirs, nos soldats blessés,

sachant quels atroces et minutieux supplices leur étaient réservés, s'ils tombaient aux mains des Chinois, suppliaient un camarade de les achever, quand ils ne pouvaient le faire eux-mêmes ? Et, par complaisance, par bonté, le camarade leur tirait un coup de fusil dans l'oreille.

N'importe ! Mon plaisir est gâté, devant ces souples et gracieuses hirondelles, que j'admirais, tous ces jours-ci, dans leurs réunions d'automne. Je n'ai plus de joie à les voir, sur l'or du couchant, s'élever dans un frémissement, ou planer, les ailes étendues et rigides. Où j'imaginais on ne sait quel jeu héroïque, on ne sait quel enthousiaste ivresse d'air libre et d'espace infini, je ne vois plus qu'une société accomplissant — comme celle des hommes — sa fonction machinale et féroce. Et, si l'un de ces oiseaux monte moins haut ou va moins vite, je pense à tous les malchanceux qui sont fatalement condamnés par la vie, à l'innocent devant les juges, à la victime devant les bourreaux.

Ah ! rendez-moi l'hirondelle des romances, et ne regardons pas de trop près la nature. Nous y découvrons toujours le triomphe de la Force, de la Douleur et de la Mort.

3 octobre 1895.

LE FER A CHEVAL

Mazarin mourant et jetant un dernier regard sur ses richesses, Mazarin soupirait avec tristesse : « Il faut donc quitter tout cela ! »

Je ne suis pas fou de Mazarin ; il m'apparaît, en gros, comme une sorte de panamiste d'autrefois, avec cette différence en sa faveur qu'il fut pris de remords quand il sentit sa fin prochaine et qu'il restitua ce qu'il avait volé. Je n'ai pas non plus un vrai tempérament de collectionneur, et si j'éprouve un regret, lorsque je passerai l'arme à gauche, ce ne sera certainement pas pour les bibelots qui encombrent mon logis. Cependant, depuis quelques jours, je me redis, à chaque instant, le mot navré du fameux cardinal.

C'est que je vais revenir à Paris. Bien des devoirs

m'y rappellent, de ces devoirs qui n'en sont pas et dont un sage — que ne suis-je un sage? — se serait débarrassé depuis longtemps. Les malles sont bouclées, le voiturier est prévenu. Et voici justement que le paysage d'automne, au moment où je vais le quitter, me fait de splendides coquetteries.

L'azur du ciel, pâle et pur, où flottent les fils de la Vierge, les nuages solennels, la plaine nue et comme élargie, où se profile, tout petit sur l'horizon, un laboureur et son attelage, les grands vols de corbeaux tournoyant et s'abattant sur la terre brune des récents labours, les bois à demi dépouillés, moins mystérieux, mais plus sonores, sentant la feuille morte et le champignon, les éblouissantes féeries du couchant, et surtout la lumière des derniers beaux jours, cette lumière dont l'éclat n'aveugle pas et qui se fait douce et tendre comme l'adieu d'une femme aimante, voilà ce qui me brouille et me chavire le cœur, voilà ce qui me murmure tout bas à l'oreille la triste parole : « Il faut donc quitter tout cela ! »

Je le sais bien. Dans une semaine ou deux, — plus tôt, demain peut-être, — la campagne deviendra inhabitable pour un Parisien fieffé comme moi, qui n'ai plus ni santé ni jeunesse et qui sens un

frisson sur mes épaules, à la tombée de la nuit, même quand je me tiens debout devant la haute cheminée et présente mes mains à la flambée joyeuse et pétillante. N'importe ! Plus je vais, plus la nature me charme et me retient. Il m'est presque douloureux de songer que, demain, je circulerai, coudoyé par les passants, dans la rue de Paris, dans cette profonde tranchée formée par les maisons à cinq étages, du fond de laquelle je ne verrai plus qu'une étroite bande de ciel.

Aujourd'hui, du moins, devant cette matinée d'octobre qui m'adressait, à la veille de mon départ, son plus enivrant sourire, j'ai voulu faire une orgie d'espace et de grand air. J'ai sifflé mon chien, pris mon feutre et mon bâton, et j'ai flâné pendant toute l'après-midi.

La bonne promenade ! En ai-je avalé des kilomètres ! Je rentre au logis, aussi las que le trimardeur à besace que j'ai rencontré tout d'abord, à qui j'ai donné quelques sous, et qui m'en a remercié d'ailleurs par un regard d'assassin et d'incendiaire ; mais c'est une saine fatigue que la mienne. Je dormirai bien, cette nuit, et, si je rêve, il y aura, dans mes songes, du ciel clair et des arbres d'or. J'ai fait le grand tour par Cercey, où, sur la longue

terrasse du château, les tilleuls taillés, déjà touchés par l'automne, ont le ton fauve d'une vieille tapisserie de Flandre; par les bois de la Grange, où les fougères flétries semblent de cuivre rouge. Puis j'ai descendu jusqu'à Brunoy, et, comme marcheur, je méritais alors, je vous assure, la canette de bière que j'ai bue, sous une tonnelle de cabaret, tandis que le soleil oblique me caressait entre les feuilles de sang d'une vigne vierge.

Mais je n'en avais pas encore assez, et je suis revenu par le plus long, par l'ombreux et humide chemin, le long de l'Yère. Là, devant les villas déjà closes, me guettait une mélancolie, celle des canots amarrés, sous l'échevèlement des saules, des canots immobiles et pleins de feuillage pourri, qui évoquaient le souvenir de l'été disparu, des pêcheries et des baignades, des rameurs aux bras nus, en tricot rayé, et des femmes en robe fraîche et en chapeau de paille, souriant sous leur ombrelle.

Pour regagner le plateau, j'ai gravi l'étroit sentier, à travers les vergers. Ici encore, tout me rappelait que la saison était finie, ces vignes vendangées et ce pommier à cidre, le seul ayant encore ses fruits rouges, que gaulait un vieux paysan.

D'ailleurs, le soleil venait de disparaître, là-bas, derrière la forêt de Sénart, de l'autre côté de la vallée; et les roses de l'adieu, dont il avait jonché le ciel, se fanaient, se décoloraient, n'étaient plus déjà que des nuées grisâtres. Quand je fus en haut de la côte, la sévère majesté du soir planait sur la plaine. Point de brume. Mais à peine pouvait-on distinguer, tout près, dans les champs, les chaumes roux et la verte chevelure des betteraves, pas encore récoltées. Dans le lointain, la silhouette des groupes de maisons, des bouquets de bois, des meules, devenait confuse; et, seuls points lumineux parmi la funèbre étendue, éclataient, çà et là, quelques foyers d'herbes qu'on brûlait et dont la blanche fumée montait, à peine inclinée, dans le ciel calme et sombre.

Comme je regagnais mon village, guidé, ainsi que le Petit Poucet, par une fenêtre illuminée, je heurtai du pied et fis rouler sur le macadam de la route un objet qui rendit un son métallique. Je me baissai pour voir. C'était un vieux fer à cheval.

Tout de suite, j'eus souvenance de la superstition populaire : « Cela porte bonheur », et d'instinct, je ramassai le fer et le mis dans la poche de ma veste.

Puis je me mis à philosopher, tout en continuant mon chemin dans les ténèbres qui s'épaississaient.

Cela porte bonheur ! L'occasion est bonne pour former un souhait. Lequel? Hélas ! je suis à peu près pareil au vieillard dont parlent les Goncourt dans *Idées et Sensations* et qui, à la question du garçon de restaurant : « Que désire monsieur ? » ne trouve que cette réponse : « Je désirerais bien avoir un désir. »

Un souhait, un désir ! Encore une fois, lequel? Je suis loin de l'âge des passions. J'ai épuisé bien des sensations, renoncé à bien des vanités. Mes ambitions sont nulles. Soyons franc, je suis dégoûté de beaucoup de choses, et ce qu'on appelle le plaisir me semble, en général, fort ennuyeux. Cependant, cette trouvaille m'annonce une bonne chance. Souffrirai-je un peu moins dans mon corps? C'est impossible. Les lois de la nature sont formelles. Plus j'irai, moins j'aurai de résistance contre la douleur. Alors, quoi ?

C'est par un matin du mois de mai, quand j'avais vingt ans et quand je me sentais dans l'imagination et dans le cœur plus de roses et de rayons de soleil que le printemps lui-même, c'est alors que

j'aurais dû ramasser ce fer à cheval dans la poussière de la route. Mais, maintenant que j'ai passé la cinquantaine et par cette soirée d'automne qui porte à la mélancolie, que peut signifier pour moi cet heureux présage ?

Et je tombai alors dans une détresse profonde, à cette pensée que j'étais si usé par la vie que, devant un bonheur indéterminé qui m'était promis, je n'étais capable d'en imaginer aucun.

Cependant, à cette heure tardive, sous ma lampe de travail, la vue de ce vieux fer à cheval, qui me servira désormais de presse-papier, m'inspire des réflexions plus mâles.

L'animal qui l'a perdu appartient sans doute à l'un des maraîchers de ce pays, qui sont aussi des rosiéristes, et il traîne chaque jour sa charrette de légumes ou de fleurs, selon la saison, aux marchés de Paris. Sa tâche est rude. Quatorze lieues — aller et retour — toujours au petit trot ! Et, ce soir, il est rentré à l'écurie, blessé et boitant. Mais, bah ! il se répandra tout à l'heure une odeur de corne brûlée, dans la forge du maréchal ; on garnira de fers neufs les sabots de la vaillante bête, et, demain, on lui remettra son collier de laine bleue, et on l'attellera, comme d'habitude, dans les brancards.

Prends exemple sur lui, vieil homme de lettres, et secoue la morbide tristesse que t'inspira la fin de cette promenade d'arrière-saison. Ce cheval campagnard donne toute sa force à sa besogne; mets à la tienne toute ta conscience. Tu vieillis, tu souffres, tu n'attends plus rien de bon pour toi-même. Ne te plains pas, et pense aux autres. Apporte-leur régulièrement ta récolte intellectuelle, des fruits et des fleurs, des vérités et des rêves. Tâche de les rendre meilleurs et de les charmer; d'être, pour eux, utile et consolant.

Voilà, ô poète, le dernier bonheur que tu peux souhaiter.

C'est un hasard favorable qui a placé sous tes pas cette humble épave du travail, ce fer à cheval tout usé par les durs chemins. Garde-le sous tes yeux; il te sera d'un bon conseil. Et même tu devrais faire graver sur le métal cette devise, qui est celle de tous les hommes de cœur et de raison : « Vivre avec courage ».

17 octobre 1895.

A. Dawant del. — L. Bonnard sc.

L'INVALIDE

"Voilà les drapeaux pris à Jena."

L'ILLUSTRATION DU LIVRE

Imp. de Montrouge

L'INVALIDE

Par la claire et tiède après-midi d'automne, le vieil invalide monte sa faction et claudique lentement sur sa jambe de bois, derrière les canons.

C'est un ancien pensionnaire de l'Hôtel, un artilleur du temps qu'on chargeait les pièces par la bouche. Il avait déjà dix ans de services et les galons de maréchal-des-logis-chef quand on l'amputa de la patte gauche, à moitié cuisse, le soir de Solférino. Depuis lors, il porte la casquette à cocarde et la capote à boutons de fer-blanc. Mais, en souvenir du grade et de « l'arme spéciale », la double sardine d'argent et les deux canons de drap rouge ornent sa manche; et, sur sa poitrine, la croix d'honneur, à côté des médailles de Crimée et d'Italie, atteste qu'il a vu la grande guerre et

qu'il fut un brave. De plus, comme il est de garde aujourd'hui, il a revêtu le baudrier de cuir blanc au bout duquel pend le coupe-choux d'autrefois, le « briquet » ancien modèle.

Très digne et ragaillardi par la caresse du soleil d'octobre, « fauchant » du côté gauche et faisant craquer le gravier sous son pilon, il se promène derrière les affûts, le martial bonhomme.

Grand, mais un peu voûté, c'est la ruine d'un beau soldat; et ses épaules carrées, ses mains couvertes de poils sont d'un gaillard qui, jadis, au commandement : « En action ! » devait joliment peloter et manier sa pièce de douze et solidement pousser à la roue. Son visage, froidi par l'âge, a la gravité mélancolique que Raffet donnait à ses grognards. La joue creuse, le menton relevé sous sa moustache blanche, trahissent les mâchoires édentées; mais, dans l'ombre des sourcils en broussaille et restés très noirs, brillent, énergiques et calmes, les yeux bleu-d'acier, les yeux intrépides du Gaulois. Comme il fait chaud et comme la marche est un peu fatigante pour l'homme à la jambe de bois, parfois il ôte, d'une main, sa casquette; de l'autre, il tire de sa poche un mouchoir à carreaux, et il essuie son crâne chauve, où se

creuse un trou à fourrer la moitié du pouce, une cicatrice qui date du siège de Sébastopol.

Il va, jetant de côté un regard d'amateur sur les canons-trophées, sur les vieux instruments de bataille qui sont aussi des objets d'art. L'airain de celui-ci se tord en gracieuses spirales; sur celui-là, des aigles à couronne hérissent leurs ailes héraldiques. Sur tous, sont gravées de hautaines devises et des armoiries royales. Voici les énormes couleuvrines qui guettaient jadis l'horizon de la mer du haut des remparts d'Alger, les longues pièces que les pirates barbaresques bourraient, à grands coups d'écouvillon, avec les têtes coupées des prisonniers de guerre; et, plus loin, accroupis comme des chiens, les mortiers trapus ouvrent la gueule et semblent aboyer vers le ciel. Ce sont tous des monstres abolis, inutiles, — hélas! comme les anciennes victoires qu'ils rappellent, — à peine bons désormais pour tonitruer aux jours de fêtes officielles.

Cependant l'invalide les voit toujours avec plaisir, les canons triomphaux; et c'est un orgueil pour lui de monter la garde auprès d'eux. Le bonhomme n'est pas très ferré sur l'histoire de la vieille France; il sait seulement qu'elle fut glorieuse et

qu'on n'avait pas froid aux yeux, sous le lampion à cocarde blanche. Cet antique butin de guerre en est la preuve. Ah! pauvre nation, aujourd'hui vaincue et diminuée ! Elle en a pourtant rempli ses arsenaux, de bronze pris à l'ennemi. Elle n'en montre ici que de rares et curieux échantillons. Mais elle a vraiment regorgé de ce glorieux métal, et il fut un temps — pas si lointain — où elle le prodiguait pour dresser les statues de héros et les colonnes de victoire.

Alors, comparant le présent au passé, la songerie du vétéran devient sombre.

« Vieux soldat, vieille bête, c'est convenu, — ronchonne-t-il sous sa moustache sévère, — cependant, j'ai beau m'exciter et me battre les flancs, à propos de cette conquête de Madagascar, je ne me sens pas couvert de gloire. Cette campagne où l'on n'a d'ennemis sérieux que la fièvre et la colique, ces bandes de nègres qui fichent le camp au premier coup de pied quelque part, cette capitale de soixante-dix mille habitants qui se rend sans siège ni assaut, ces grandes batailles où deux tirailleurs sakalaves sont blessés et que suit une dégelée de décorations, non, j'ai beau être chauvin, ça ne me met pas dans tous mes états.

« Je n'entends goutte à la politique. Encore aujourd'hui, je ne sais pas au juste pourquoi j'ai eu la tête trouée, dans la tranchée, devant la tour Malakoff, ni pourquoi j'ai laissé une de mes jambes en Italie. Les Russes, que nous combattions, sont à présent nos meilleurs amis, et les Italiens, pour les beaux yeux de qui nous faisions la guerre, nous ont pris en grippe. Je renonce à comprendre. Ces choses-là, c'est l'affaire des pékins qui pérorent autour des tables vertes. On me dit aujourd'hui que notre honneur et notre intérêt nous commandaient de taper sur les ongles de cette reine couleur pain d'épices et de conquérir son sacré pays de choléra. A la bonne heure ! Le drapeau est engagé. Par le flanc droit. Marche.

« Là-bas, chez ces sauvages qui fuient toujours et avec qui on n'a pas seulement pu se donner un bon coup de torchon, le devoir, pour les jeunes camarades, consistait à trimer, à marcher, à suer sous le poids du sac, à tracer des routes, à piocher dans la terre pourrie et, finalement, à prendre du mal. Leur devoir, tout leur devoir, ils l'ont fait sans renâcler; et penser que nos petits conscrits sont aussi crânes que leurs anciens, certes, cela réjouit mon cœur de vieux pied-de-banc.

« Mais jamais de batailles! Voilà une drôle de guerre!

« Il n'y a pas à dire. Ça n'est pas là des victoires comme j'en ai connu, des victoires à *Te Deum* et à salves de cent coups de canon. Sans compter qu'elles coûtent cher tout de même, ces expéditions-là. Pas sanglantes, mais très meurtrières. Ils ont jeté de fameux soupers aux requins, les hôpitaux flottants, les transports bondés de malades, là-bas, dans la mer Rouge. Nous sommes vainqueurs, soit; mais c'est une victoire bien bourgeoise, bien pot-au-feu, sans un brin de laurier. Et alors, je me demande si c'était la peine de faire pleurer les mamans.

« Le populo l'a bien senti. Il était content, c'est clair, en apprenant que notre drapeau flottait sur Tananarive. La gloire! Nous n'en avons plus souvent, de ce tabac-là, à mettre dans notre tabatière; et ça fait toujours plaisir d'en renifler une petite prise. Pourtant, les faubourgs n'ont ni pavoisé leurs fenêtres, ni allumé leurs ballons tricolores. Il me semble que c'est les journaux qui ont surtout fait de la musique. A mon avis, ils ont trop hurlé de joie, après avoir trop geint, d'ailleurs. Les marchands de politique, les bavards du pont d'à

côté, s'enrouent maintenant à chauffer l'enthousiasme. Ils ont même l'air de ne crier si fort que pour nous empêcher d'entendre l'empereur d'Allemagne qui, pendant ce temps-là, vient jusqu'à notre extrême frontière, parade sur le lieu d'une de nos pires défaites, fait le beau et l'insolent et nous lance des paroles de défi !

« Enfin, il paraît qu'il nous faut des colonies, que nous n'en avons pas assez, bien que nous en ayons déjà pas mal, et bien que personne ne se soucie d'y aller et que je lise, tous les étés, dans le journal, qu'il n'y a pas assez de monde pour moissonner les champs. Et il paraît encore que, pour conquérir tous les déserts de l'Afrique, on va former des régiments exprès, sur l'ancien format, des régiments où il y aura des volontaires et des vieux briscards, comme de mon temps. C'est la bouteille à l'encre, et je m'y perds; d'autant plus que, l'autre jour, dans un petit café du Gros-Caillou, où je prenais mon absinthe, j'entendais gueuler un beau parleur qui demandait le licenciement des armées, — plus de drapeaux, plus de patrie, plus rien, — et qui prétendait qu'il n'en fallait pas davantage pour que tous les peuples de la terre se mettent à danser en rond.

« Décidément, tout ça me prouve que je ne suis plus qu'une baderne, et que ce qui me reste de mieux à faire, c'est de préparer mon paquetage pour le paradis des braves. Du reste, j'y suis tout résigné; car ne voilà-t-il pas qu'on parle de supprimer les Invalides. Ah! tonnerre! S'il fallait dire adieu à mes vieux canons et au tombeau de l'Empereur, mon compte serait vite réglé. Non, je ne me vois pas avec ma croix et mes médailles sur la houppelande grise d'un pauvre de Bicêtre!

« Mais je m'emballe. Supprimer les Invalides! On n'aura pas ce cœur-là; on nous y laissera mourir en paix. Ce ne sera pas bien long, et nous ne sommes pas si nombreux. Et, si les nègres de Madagascar ont des espèces d'étendards, et si on les suspend, un de ces jours, aux murs de la chapelle, je passerai tout de même un bon quart d'heure. Mais, c'est égal, j'aurai toujours quelque chose de mieux que ça à montrer aux touristes qu'on nous amène dans de grandes voitures et à qui je fais quelquefois le boniment; et, quand je remarquerai parmi eux une tête carrée de Prussien, à barbe blonde et à lunettes d'or, je lui ferai encore ma vieille blague, et, devant un trophée

que je connais bien, je retrouverai, malgré mes soixante-dix ans, ma voix d'autrefois, ma voix de chef de pièce, sur le polygone, pour lui crier : « Voilà les drapeaux pris à Iéna ! »

24 octobre 1895.

MORT D'ALEXANDRE DUMAS

A cette heure où la France prend le deuil d'un de ses plus glorieux fils, où s'éteint l'un des astres les plus brillants de sa couronne d'étoiles intellectuelles; à cette heure où j'apprends la mort subite et si inattendue d'Alexandre Dumas, j'ai, plus qu'un autre peut-être, le devoir de me faire l'interprète de la douleur de tous, et voici pourquoi.

Lorsque fut jouée *la Princesse de Bagdad*, je rédigeais un feuilleton dramatique, et j'eus le malheur d'écrire une page de critique dont le ton général offensa l'auteur. Eut-il le tort — bien excusable, au lendemain d'une soirée houleuse — de m'en vouloir de ma sincérité ! Dans des circonstances semblables, nous avons tous maudit nos juges. Mais seulement pendant la période

traditionnelle, pendant vingt-quatre heures. La rancune de Dumas fut plus longue, et, plusieurs années après, même quand je fus devenu son confrère à l'Académie française, il y avait entre nous un obstacle à la sympathie, un « froid », comme disent les bonnes gens, qui m'a rendu très malheureux.

Oh ! combien de fois j'ai regretté ce misérable feuilleton ! Méprisez-moi, gens à principes, âmes inflexibles ! Si c'eût été à refaire, j'aurais déclaré que *la Princesse de Bagdad* était le plus bel ouvrage de celui à qui nous devons tant de chefs-d'œuvre. J'étais désolé d'avoir contristé d'une façon durable un grand écrivain, et de ne pouvoir m'excuser et lui dire combien je l'admirais. Mais la réserve hautaine de Dumas interdisait toute expansion de ma part. Nous étions « brouillés » — chose et mot absurdes — et je n'aurais pu faire le premier pas sans manquer de dignité. Or, je suis capable de bien des concessions, mais pas de celle-là.

Dumas le comprit. Impressionnable comme une femme et susceptible de ressentiment, il était pourtant plein de grandeur d'âme et de générosité. Un incident survint, qui rompit la glace. Un

acte de moi, *le Pater*, à la veille d'être représenté au Théâtre-Français, fut brutalement et sottement interdit par mesure ministérielle, et je publiai mon petit drame, tenant à mettre sous les yeux du public les pièces du procès. Dès le lendemain, je recevais d'Alexandre Dumas une cordiale et noble lettre, où il me plaignait, m'approuvait et me tendait fraternellement la main.

Ah ! comme je répondis tout de suite, et avec quelle effusion de cœur ! S'il y eut un ou deux mots illisibles dans ma lettre, c'est qu'une larme d'attendrissement était tombée sur le papier. Merci, ô politiciens, d'avoir tremblé, avec votre courage ordinaire, devant les conséquences de la représentation d'une pièce en un acte. Je vous dois d'avoir fait cesser, entre un Maître illustre et moi, ce malentendu. C'est grâce à vous, que, pendant ces dernières années, me trouvant très souvent auprès d'Alexandre Dumas aux séances de l'Académie, à la Commission des Auteurs, à la table hospitalière de notre ami commun Léon Cléry, enfin en toutes occasions, j'ai pu entourer le Maître de mon affectueux respect et que j'ai eu la joie de m'apercevoir qu'il n'y était pas insensible.

Il y a quelques jours, à l'inauguration du monu-

ment d'Emile Augier, nous échangions encore une poignée de main et des paroles amicales. Bien qu'un peu souffrant depuis plusieurs semaines, il avait tenu à rehausser par sa présence l'éclat de cette solennité littéraire et à honorer personnellement la mémoire d'un émule que l'opinion avait jadis voulu lui donner pour rival. L'auteur du *Demi-Monde* venait saluer l'auteur du *Gendre de M. Poirier*. Le puissant visage de Dumas — encore plein d'expression et de vie, hélas ! — souriait au buste du mort, et c'était un spectacle émouvant, — car malgré le caprice momentané de la critique qui se montre fort injuste pour Augier, la mode passe, les chefs-d'œuvre demeurent, — et les deux comédies que je viens de citer resteront certainement comme les documents les plus considérables et les plus parfaits, au théâtre, sur la société moderne.

Nul ne pouvait prévoir alors le coup de foudre qui allait renverser le robuste Maître, sur qui l'âge semblait n'exercer aucun ravage, cet hercule, fils d'un autre hercule, de ce conteur shakespearien qu'on appelait le Bon Géant et qui lui avait transmis sa force physique et son génie. Alexandre Dumas, qui me racontait, tout récemment, dans

une conversation intime, ses héroïques habitudes d'hygiène, et qui semblait destiné à dépasser les limites ordinaires de la vie, cet homme, si vigoureux, ne voyait pas, derrière lui, dans l'ombre, la Mort, sinistre bûcheron, qui, déjà, prenait son élan et levait sa cognée.

Du moins, il meurt en pleine gloire. Ses ouvrages — même les plus discutés — triomphent en ce moment sur la scène française, cet *Ami des Femmes*, notamment, qui fut mal compris naguère et dont on peut contester la donnée, mais où Dumas a jeté les mots étincelants et profonds avec la prodigalité de Tourville ordonnant, au combat de la Hogue, de charger les caronades de ses vaisseaux avec des sacs de louis d'or.

En recueillant, d'ailleurs, les aphorismes, les anecdotes spirituelles ou charmantes, et, aussi, d'une haute philosophie, qui fourmillent en son œuvre, on composerait, certes, un livre qui ne le céderait en rien aux célèbres *Maximes* de La Rochefoucauld.

C'est le cœur gros de chagrin que j'écris ces lignes, et l'on ne peut attendre de moi que je retrace aujourd'hui l'admirable carrière du grand écrivain que nous pleurons, et ses victorieuses étapes.

Alexandre Dumas, est, sans conteste, le plus puissant des auteurs dramatiques de notre temps. Sa conception du théâtre est forte, simple et, au fond, absolument classique. Il a le dédain des intrigues ingénieuses, de ce qu'on appelle, dans l'argot des coulisses, les ficelles. Chez lui, l'action impétueuse court au dénouement, les tirades sont d'une mordante éloquence, le dialogue étincelle en éclairs d'épée. Ses personnages brûlent d'une vie intense, se profilent en types, s'affirment en caractères. Mais il n'est point seulement, comme la plupart des auteurs comiques, un satirique et un peintre de mœurs. Il soutient des thèses, il pose des questions, il prétend faire triompher des idées, paradoxales quelquefois, audacieuses toujours, très souvent saines et vraies. C'est le plus sincère et le plus indépendant des penseurs et des moralistes.

Une preuve éclatante de la puissance de Dumas, c'est que ses œuvres maîtresses — même la si touchante, mais si lointaine, *Dame aux Camélias* — n'ont pas encore subi, bien qu'aucune n'ait guère quitté la scène, cette défaveur passagère, qui semble la période critique, l'âge difficile des pièces de théâtre. Mais, dussent-elles, par la suite, être

un instant submergées dans le chaos esthétique où nous nous agitons, je ne suis pas inquiet de l'avenir pour elles, et je leur prédis de superbes revanches. Elles ont des beautés impérissables, la logique, la clarté, l'émotion, l'éloquence, le style ferme et pur, l'esprit surtout, — oui, l'esprit, cette jolie fleur de la pensée qui ne pousse qu'en terre de France, — et, quoi qu'on en dise, nous ne nous dégoûterons jamais de ce genre de beautés-là.

L'œuvre d'Alexandre Dumas est faite pour demeurer.

La disparition de ce mâle écrivain, de ce philosophe hardi, de ce cerveau sans entraves, va causer, chez nous et au loin, une sincère tristesse. Aussi bien sommes-nous consternés d'avoir vu, en si peu de temps, tomber les plus grands et les meilleurs — Taine, Renan, Leconte de Lisle, Pasteur, Alexandre Dumas! — et nous nous demandons avec anxiété qui prendra leur place.

O jeunesse, assez de dilettantisme, de rêves confus et de vagues musiques! Au travail! Revenez à l'art robuste et viril, où la forme est sur la pensée, comme la chair sur les os, et faites œuvre d'hommes, il en est grand temps. Il ne faut pas que notre pays perde la place qu'il occupait, la

première, de l'aveu de tout l'univers, dans le domaine de la pensée. Voyez comme la Mort éclaircit les rangs de notre élite intellectuelle, du bataillon sacré des poètes et des penseurs.

Jeunes gens! au drapeau!

28 novembre 1895.

UNE PÉTITION

Les dieux m'en sont témoins, — Vénus particulièrement : — j'avais pris la ferme résolution de garder le silence sur Oscar Wilde. A mon modeste avis, la Presse française s'occupait beaucoup trop de cet infortuné, mais très répugnant personnage. Si je me décide à parler de lui, c'est que l'on m'y force.

Une pétition en sa faveur, adressée à la reine Victoria, fait, depuis quelques jours, le tour des journaux, et j'apprends, non sans surprise, que cette pétition sera, sans aucun doute, revêtue de ma signature.

Peut-être la civilité puérile et honnête aurait-elle exigé qu'on me consultât, avant d'imprimer mon nom tout vif et ceux de quelques-uns de mes plus illustres contemporains sur la liste des écri-

vains français qui prétendent intercéder auprès de Sa Gracieuse Majesté pour obtenir, sinon la grâce complète d'Oscar Wilde, au moins une atténuation de sa peine. Mais, pardon! je retarde. Nous ne sommes plus au temps de la courtoisie et des égards. On s'est dit, tout simplement : « Coppée est bonhomme. Il signera. Marchons. » Je suis bon enfant, en effet, et je veux bien excuser les gens pressés. Néanmoins, le procédé manque de correction.

Si demain — malgré l'invraisemblance du fait — on fourrait à Mazas un certain nombre de députés panamistes, je serais très mortifié, croyez-le bien, qu'on annonçât que je fais des démarches actives pour qu'ils bénéficient d'une ordonnance de non-lieu. Si les sans-patrie — tout est possible — se prenaient d'attendrissement, un de ces jours, pour l'ex-capitaine Dreyfus, et se mettaient à gémir sur son sort, rien ne me serait plus désagréable que de voir mon nom compromis dans cette affaire, sans ma permission expresse. C'est convenu, je suis plein de clémence et de miséricorde; mais, avant d'accorder mon absolution, je désire qu'on vienne faire un petit tour à mon confessionnal.

Et, d'ailleurs, il y a des cas réservés.

Liquidons tout de suite celui d'Oscar Wilde.

Sincèrement, je trouve, avec tous les gens raisonnables, que le supplice qu'on lui inflige est excessif et cruel. Le malpropre esthète était très suffisamment châtié, selon moi, par la seule sentence de ses juges, qui le couvrait de déshonneur et — par-dessus le marché — de ridicule. J'imagine que, si l'on s'est montré, là-bas, à ce point sévère pour lui, c'est qu'on a voulu faire un exemple et arrêter les progrès d'un vice abominable, qui — me suis-je laissé dire — tend à se répandre en Angleterre. Je consens à plaindre Oscar Wilde, comme bouc émissaire; mais les souillures dont il est chargé m'inspirent autant d'horreur que de dégoût.

Cependant, j'avais frémi en lisant le récit de ses souffrances; et, lorsqu'on parla de la pétition, — encore une fois je passe condamnation sur le sans-gêne des pétitionnaires, — je me suis demandé si je la signerais ou non, et je me le demande encore aujourd'hui.

Mon premier mouvement — on dit que c'est toujours le bon — fut celui de la pitié quand même. Deux vers d'un vieux poème d'opéra chantèrent dans ma mémoire :

Il est homme, il est malheureux.
Ne m'en dites pas plus; le reste est inutile.

Et je me rappelai aussi l'admirable épisode de *la Légende des Siècles*, où le sultan Mourad va droit au ciel, bien que chargé de toutes sortes de crimes, parce qu'il est mort un instant après avoir chassé les mouches qui irritaient la plaie béante d'un porc fraîchement égorgé. Entre nous, le souvenir de l'animal secouru par le sultan Mourad me paraissait même tout à fait opportun.

J'en étais là, quand voici qu'on publie le texte de la pétition. Il m'étonne, et je me mets à réfléchir. C'est « au nom de l'Humanité et de l'Art » qu'on implore la grâce d'Oscar Wilde. En ce qui concerne l'Humanité, nous sommes d'accord, bien que le mot « animalité » m'eût paru plus exact. Mais l'Art ?

Qu'est-ce que l'Art vient faire ici ?

Oscar Wilde a peut-être du génie. Comment le saurais-je ? J'ignore la langue anglaise. Il y a bien une traduction, toute récente, d'un de ses ouvrages, le *Portrait de Dorian Gray*, et des gens de goût m'assurent que ce conte fantastique n'est pas sans mérite. Mais, depuis que des voyageurs et des polyglottes m'ont affirmé qu'Edgar Poe écrivait médiocrement et ne devait son succès en France qu'à la version de Baudelaire, je ne sais plus que penser.

Ce que je sais fort bien, par exemple, c'est qu'Oscar Wilde — avant ses malheurs — était absolument inconnu chez nous. Il avait pourtant déjà fait un séjour à Paris et il y avait laissé le souvenir d'un insupportable poseur, voilà tout. Depuis son aventure, — n'insistons pas sur cette ignoble histoire, — depuis son aventure seulement, il a été promu homme de génie.

Convenez que c'est bizarre, tout de même.

Mais va pour le génie! En quoi le talent d'un écrivain excuse-t-il des actes qui — à tort ou à raison — sont punis par les lois de son pays? En quoi le châtiment qu'il subit, si exagéré, si injuste, si affreux que soit ce châtiment, exciterait-il ma pitié plus que s'il était appliqué à tout autre coupable? On va me trouver, aujourd'hui, bien égalitaire. Mais, si j'ai de l'indulgence pour les aberrations de la chair, je la dépenserai plutôt en faveur d'une brute de forçat ou d'un misérable matelot embarqué sur quelque navire baleinier pour une longue campagne, qu'en faveur de ce poète pourri. Il a, moins que bien d'autres, le droit d'invoquer les circonstances atténuantes. Tout ce que ses avocats peuvent plaider, c'est l'état morbide, la manie érotique. Eh bien! il y a des asiles pour les

fous. Apportez-moi un papier où vous proposeriez de mettre cet aliéné à Bedlam. Je suis prêt à signer à tour de bras.

Je n'ignore pas que, depuis Lombroso, nous sommes tous des irresponsables, des malades et des déments, qu'il n'y a plus ni crimes, ni délits, ni vices, ni quoi que ce soit, et que les scélérats et les dépravés méritent les plus grands ménagements. Admirable théorie, qui n'est impitoyable que pour les victimes ! Complétons le physiologiste italien par le critique allemand ; lisons Max Nordau, et nous apprendrons que ceux de l'élite intellectuelle sont précisément descendus au pire degré de la dégénérescence. Et, alors, en bonne logique, la société idéale serait une immense maison de santé, où les tribunaux seraient remplacés par des commissions médicales, le Code par le Codex, et l'amende et la prison par le bromure et les douches.

Dans un tout autre sens que ces divagations scientifiques, moi, j'irai plus loin et j'accorderai que, peut-être bien, l'homme, en effet, n'est pas libre, et que, devant une justice supérieure, absolue, qui plane au-dessus de nos misères, il se peut qu'il n'y ait plus de coupables, ni d'innocents. Mais nous sommes ici en plein rêve. Or, avant tout,

il faut une société habitable. Que ceux qui sont d'avis de supprimer la gendarmerie veuillent bien lever la main.

Pour revenir à la pétition en faveur de l'esthète, il est facile d'en prévoir l'effet sur l'opinion dans cette puritaine et traditionnelle Angleterre, où l'on ne touche pas à des lois datant de Marie la Sanglante. On n'obtiendra rien dans l'intérêt du prisonnier, et un cri d'hypocrite indignation s'élèvera de toutes parts contre l'immoralité française. Avant de compromettre, au delà de la Manche, le bon renom de mon pays, où la législation plus sage pousse le mépris de pareilles turpitudes jusqu'à les ignorer, dame, j'hésite.

Hélas ! faut-il que nous soyons entichés d'exotisme pour n'avoir pas attendu une meilleure occasion de manifester nos sympathies internationales ! Il n'en manque pourtant pas, chez nous, et à l'étranger, d'injustices scandaleuses, de malheurs faits pour arracher des larmes. D'où vient donc la préférence malsaine qui passionne certains esprits pour cette histoire fangeuse, pour ce martyr abject?

En vérité, nous ferions mieux de laisser là cette sale affaire. Le drame n'est pas intéressant. Cela manque trop de femmes.

Faut-il, quand même, signer la pétition? La loi qui a frappé Oscar Wilde est barbare, la torture qu'il subit est atroce. Je suis ému en songeant à tout cela, comme je le serais devant une bête qui souffre. Allons! Qu'on me donne une plume et de l'encre. Mais, sous mon nom, je prétends inscrire le seul de mes titres qui convienne à la circonstance :

« Membre de la Société protectrice des animaux ».

30 novembre 1895.

LA FONTAINE

La belle collection d'études critiques sur les grands écrivains français que publie la librairie Hachette vient de s'enrichir d'un excellent volume, *La Fontaine*, par Georges Lafenestre. Je m'en suis régalé tous ces jours-ci, et je vous engage à en faire autant. Cette attrayante lecture vous purgera quelque peu l'esprit de toutes les choses honteuses que la Presse y dépose en ce moment, listes de chéquards, récits d'ambassades suspectes et autres scandales dont notre musée politique éprouve le besoin d'embellir sa Chambre des Horreurs.

Tâchons d'oublier pendant quelques instants toutes ces désolantes turpitudes. Réfugions-nous *in angulo cum libello*.

Mais quel livre choisir? Quel poète sera capable de nous distraire? La Fontaine, parbleu, puisque l'un de ses plus enthousiastes admirateurs nous invite à le relire. Les hommes sont trop dégoûtants à voir aujourd'hui; détournons d'eux nos regards, suivons le fabuliste, et qu'il nous mène chez les animaux. Leurs mœurs ne sont pas, sans doute, beaucoup plus édifiantes que les nôtres; mais, eux, du moins, sont dans leur droit en obéissant à leurs instincts.

Si ce chien est obscène, si ce porc est vorace, ce n'est pas leur faute, et la cruauté de ce chat, qui joue avec un oiseau à l'agonie, est innocente. Quand les bêtes font le mal, c'est avec une terrible et mystérieuse candeur, et il semble alors que la nature nous les montre pour nous inspirer l'horreur de nos vices. Elles nous offrent, au contraire, les bêtes sincères, des exemples admirables, quand elles accomplissent leurs fonctions bienfaisantes; et cette femme du monde, qui abandonne ses enfants aux domestiques, devrait rougir en présence d'une poule.

Quant à moi, plus je vais et plus les animaux m'intéressent, plus je demeure pensif devant leur irréprochable naïveté, plus je suis charmé par

l'honnête franchise de tous leurs actes. Ils me consolent de rencontrer, à chaque pas, tant de prétentieux et tant d'hypocrites.

Les animaux de La Fontaine — hâtons-nous de le dire — n'ont point la touchante simplicité des animaux véritables, puisqu'ils nous ressemblent et que Balzac a trouvé, dans le livre des *Fables*, le plan même de sa *Comédie humaine*. Georges Lafenestre, qui aime passionnément La Fontaine, — pas plus que moi, par exemple, — va jusqu'à dire, dans sa belle étude, qu'aucun créateur, excepté Shakespeare et Balzac, n'a donné la vie à une telle foule de personnages, ne leur a prêté des caractères si variés, ne leur a fait jouer des scènes si diverses. C'est absolument vrai. Le peuple de La Fontaine a des poils et des plumes ; mais c'est vraiment là un peuple, une société tout entière, avec son roi, sa cour, sa noblesse, son clergé, ses bourgeois, ses ouvriers et ses paysans.

Sans doute, les animaux de La Fontaine sont peints dans le goût de l'époque, et le lion notamment, leur souverain, porte une crinière qui rappelle la perruque du Roi-Soleil. Cependant, le drame aux cent actes où ils se meuvent est d'une éternelle vérité.

N'entendez-vous pas, à l'heure qu'il est, l'insupportable coassement des grenouilles parlementaires? Soyez sûrs que, tôt ou tard, Jupiter leur imposera silence en leur envoyant quelque farouche dictateur, — qui sait? — peut-être un dictateur socialiste. Est-ce que les députés panamistes qui ont mis M. Wilson en quarantaine ne vous font pas songer aux *Animaux malades de la peste?* Je vous assure que, sous la Coupole, nous ne prenons pas notre uniforme plus au sérieux qu'il ne faut. Mais je me souviens du renard devant les raisins, chaque fois que je retrouve, dans les journaux, les plaisanteries périodiques et traditionnelles sur les habits d'académiciens. Ils sont trop verts. Nous savons bien que les canonicats n'existent plus; mais il est encore de bonnes places pour les malins. Voyageurs affamés qui faites route vers quelque croisade révolutionnaire, n'espérez pas recueillir autre chose que des vœux chez cet ancien professeur de barricades, retiré dans le fromage d'une grasse sinécure.

Certes, Taine est admirable, lorsque, avec tant de sens historique, il reconnaît, dans la ménagerie du Bonhomme, tous les types du XVIIe siècle; mais ne dédaignons pas pour cela l'ingénieux

caricaturiste Grandville, quand il habille tout le personnel des *Fables* à la mode de Louis-Philippe, et remplace les épées par des parapluies. On pourrait, tous les vingt ans, charger un écrivain et un dessinateur de recommencer le travail de Taine et celui de Grandville. Ils n'auraient qu'à rouvrir l'arche du Noé champenois, à en faire sortir toutes les bêtes à physionomie humaine, à leur attribuer les usages et à les déguiser sous les costumes du jour.

Les fables de La Fontaine sont une source inépuisable d'allusions satiriques; elles prouvent combien l'homme change peu, combien ses passions et ses sentiments sont immuables, et que les lois et les mœurs subissent à peine de lentes et légères modifications, et encore pas toujours heureuses.

Ayez un procès, et vous constaterez à vos dépens que l'apologue de l'Huître et des Plaideurs n'a rien perdu de son actualité. On a fait, depuis lors, une révolution; mais je ne sache pas que la procédure soit moins encombrée de coûteuses chinoiseries. De très bons esprits regrettent même la coutume des civilisations primitives, les magistrats jugeant sans code et selon l'équité, les sentences

sommaires des cadis orientaux et leurs distributions de coups de bâton.

Mais revenons au livre de Georges Lafenestre. Chez lui, le lettré exquis, le critique délicat est doublé d'un bon poète, et je vous recommande tout spécialement les pages où il parle magistralement du style et des rhythmes de La Fontaine. On se plaint beaucoup, aujourd'hui, dans certains milieux littéraires, des lois sévères de la prosodie française ; et la Muse des poètes nouveaux — muse assez anémique, pourtant, et qui n'a pas beaucoup de gorge — ne veut plus se sangler dans cet étroit corset. De toutes parts, il n'est question que du « vers libre ».

Pourquoi pas? A la condition qu'il reste harmonieux.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Ce vers, qui a toute l'aisance et toute la souplesse de la prose et demeure quand même un vers, et un vers très musical, La Fontaine en a trouvé le secret. Par malheur, il l'a emporté avec lui. Pas de poète moins soumis aux règles et, parfois même, plus incorrect. En matière de métrique, il pousse l'indépendance jusqu'au sans-gêne. Il use et abuse de l'enjambement, place la césure selon son ca-

price, change de mesure comme il lui plaît, rime au petit bonheur. Mais c'est délicieux, et l'oreille est toujours satisfaite. On sent ici, certainement, un art profond et subtil; néanmoins, il est impossible d'en surprendre les procédés. Peut-être n'y en a-t-il pas, mais bien un don de nature, un infaillible instinct. Que *le Chêne et le Roseau* ou *les Deux Pigeons* soient des chefs-d'œuvre d'une perfection absolue, cela saute aux yeux; mais je défie tous les prosodistes de me dire pourquoi.

Qu'un réformateur de la métrique française nous découvre un « vers libre » qui vaille celui de La Fontaine, et nous applaudirons. Il ne restera plus à ce poète nouveau, pour égaler le fabuliste, qu'à répandre comme lui, dans ses « vers libres », des trésors de sagesse, d'émotion, de rêverie, de malice et de grâce.

On prétend que La Fontaine travaillait beaucoup, écrivait brouillons sur brouillons, corrigeait sans cesse. Pourtant, chacune de ses fables a la fraîche beauté d'une fleur, éclose du matin. Cela tient du charme, de la sorcellerie. Aussi La Fontaine est-il inimitable et intraduisible. Son génie est même tellement original, qu'il échappe, je le crois bien, à la plupart des étrangers, si bien

qu'ils sachent notre langue; et les pesantes critiques qu'a écrites sur notre poète l'Allemand Lessing ne doivent surprendre personne.

Je causerais jusqu'à demain sur le Bonhomme. Mais il faut se borner, et je ne puis suivre, à mon grand regret, Georges Lafenestre dans son étude si fine et si judicieuse sur l'imagination et sur la sensibilité de La Fontaine. Je veux du moins m'associer à la protestation du bon critique contre l'opinion de ceux qui — comme Jean-Jacques Rousseau et comme Lamartine, hélas! — ont prétendu que la morale de La Fontaine était basse et ignoble et l'ont si légèrement accusé d'égoïsme et de servilité. Faut-il, grand Dieu! qu'ils l'aient mal lu et mal compris, pour avoir dit une telle énormité, lorsque, à chaque page de son merveilleux livre, l'auteur laisse éclater sa sympathie pour les humbles et les opprimés, son mépris pour les fourbes et les tyrans, et quand on sent palpiter, dans toutes ces charmantes fictions, un sentiment si vrai de la justice, tant d'indulgence et de tendresse? Faut-il être assez injuste et assez prévenu pour supposer, un seul moment, que ce grand poète donne raison au loup féroce et à l'avare fourmi contre l'innocent agneau et la prodigue cigale?

C'est une lacune, souvent observée chez de très grands esprits, que l'absence complète d'ironie. Rousseau ni Lamartine n'ont été sensibles à celle qui circule d'un bout à l'autre de l'œuvre de La Fontaine. Avec beaucoup de courage, si l'on tient compte de l'époque et de la société où il vivait, il s'est servi de cette arme redoutable, mais il n'a jamais frappé que les oppresseurs, les méchants et les sots.

12 décembre 1895.

LE BEAU DIMANCHE

Dimanche dernier, il faisait frisquet. Frisquet, pas davantage. Vent du Nord-Est un peu vif, pas trop, ciel clair et gai soleil. Ce n'était pas encore le froid dont nous sommes menacés, le fameux « bon froid sec » cher aux sanguins et aux apoplectiques, mais que j'ai en horreur; car, en général, il m'inflige tout de suite la toux et le coin du feu. Dimanche dernier, l'hiver — si tardif, cette année — annonçait seulement ses imminentes rigueurs. Temps parfait pour la flânerie ! Je suis allé faire quelques centaines de pas dans le jardin du Luxembourg.

Les gens du voisinage avaient voulu, comme moi, profiter de la belle après-midi et se promenaient, paisibles et endimanchés. C'était la foule, pas assez compacte pour incommoder, nombreuse

cependant, la foule telle que je l'aime pour m'y mêler, pour sentir autour de moi beaucoup de vie. Elle circulait avec lenteur, avec cet on ne sait quoi de calme, de reposé qui distingue les piétons du dimanche. Elle allait à travers le noble jardin, autour du bassin à l'eau ridée par la brise, près des boulingrins au gazon toujours vert, le long des gracieuses terrasses.

Les chaises, les bancs étaient abandonnés, à cause de la température trop fraîche. Tout le monde marchait, prenait un peu d'exercice salutaire, tranquillement, l'air heureux et comme égayé par la pure lumière.

En presque tous ces passants, je reconnaissais des bourgeois, des gens occupés toute la semaine, mais des bourgeois de cette région spéciale de la rive gauche, où les physionomies sont moins âpres, moins dures que dans les fiévreux quartiers des affaires et du travail. Quelques visages, fatigués et pensifs, révélaient des hommes d'étude, des professeurs, des étudiants sérieux, tous habitants du Pays Latin. Mais même les figures plus vulgaires de commerçants et de boutiquiers n'avaient rien d'antipathique. Elles faisaient songer aux professions qui touchent aux choses de l'esprit — li-

braires, imprimeurs, papetiers — et dans lesquelles le négociant est en constant rapport avec des intellectuels.

La plupart de ces promeneurs étaient accompagnés de leur femme, de leur famille. On avait fait de la toilette, — c'était dimanche, — mais une toilette sans luxe, sans détails voyants. Madame portait tout de même un peu de fourrure, et même un bout d'aigrette sur son chapeau; Monsieur était coiffé de son numéro un et avait eu sans doute de la peine à boutonner ses gants neufs; et leur fils, le jeune lycéen, qui marchait devant eux en portant un minuscule trois-mâts, ne devait pas sentir le froid sous sa capote cossue aux boutons bien astiqués. Mais tout ce bien-être n'avait rien d'insolent, de tapageur, semblait honnête et légitime.

On devinait là beaucoup d'existences sagement conduites, suffisamment confortables, mais simples et sans vanité. Évidemment, tous ces braves gens allaient tout à l'heure rentrer au logis par le plus long, satisfaits de leur promenade; ils achèteraient, en passant, un gâteau chez le pâtissier et ils feraient, en famille, un bon petit dîner, servi à point dans une salle à manger bien chaude, peut-être arrosé d'une bouteille d'extra.

En attendant, parmi la magnificence du jardin royal, ils jouissaient de cette clémence de l'hiver, cueillaient voluptueusement l'heure enchantée.

Je l'ai goûtée avec eux; c'était exquis.

Au-dessus des grands arbres de la terrasse de l'Ouest, le soleil, froid et pur, descendait lentement, dans un ciel à peine rosé, couleur de mauve. Avant de disparaître, il enveloppait dans une caresse le vieux palais, les pierres historiques, les pelouses encore fraîches, les blanches statues, les masses violettes des quinconces défeuillés, et baignait doucement, amoureusement, dans de l'or fluide et clair, le beau rêve de nature et d'art réalisé par la reine, fille des Médicis. Il inondait aussi de sa lumière la foule qui grouillait et se mêlait sans cesse dans le décor florentin; il la parait, la transfigurait pour ainsi dire, faisant briller les velours et les satins dans les vêtements des femmes, allumant sur elles l'or d'un bijou, le diamant d'une boucle d'oreille, et même donnant quelque lustre aux sombres costumes masculins, tirant un éclair de la pomme d'argent d'une canne, d'un haut-de-forme neuf et luisant, d'une bottine vernie.

Et, sur tous ces bourgeois en flânerie, l'astre semblait verser du bonheur.

L'influence de ce beau dimanche me portait sans doute à l'optimisme; car j'avais la sensation charmante que tous ces promeneurs étaient d'honnêtes gens, et — pensée très consolante et très douce — d'honnêtes gens heureux. En y réfléchissant à présent, à tête reposée, je crois encore que je ne me trompais guère. Il y avait là beaucoup de têtes de sous-chefs exacts qu'on décore à la veille de la retraite; de professeurs de « seconde » consciencieux et corrigeant avec soin les « copies » de leurs élèves; de commerçants qui mettent vingt-cinq ans avant d'acquérir une petite fortune et de se retirer à la campagne. Les femmes aussi étaient d'aspect rassurant. Au bras de son mari, aucune d'elles n'avait cette œillade prête pour le premier venu, — que j'ai souvent observée, — et par laquelle la perverse fille d'Ève, se sentant à l'abri de l'insulte, s'amuse à recueillir les désirs au passage.

Je rêvais, pour tout ce monde, des existences où le devoir et l'honneur tenaient la plus grande place, des mœurs presque provinciales, des sentiments sans violences, mais durables et profonds, et le seul bonheur permis à notre pauvre humanité, un bonheur moyen, fait de nécessités subies, de résignations et de chères habitudes.

Je n'étais pas absolument dans le vrai, c'est clair. Au fond de tous ces cœurs, il devait s'agiter bien des passions mauvaises, bien des douleurs — et bien des hontes. Moins qu'ailleurs, cependant; moins que chez les trop riches et chez les trop pauvres, qui sont, en quelque sorte, condamnés au vice et à ses conséquences fatales. En tout cas, par ce beau jour, dans ce bain de fraîche lumière, ces passants oubliaient, un moment, ce qu'il pouvait y avoir en eux de triste et d'impur. Assurément, c'était aujourd'hui, pour eux tous, repos de l'action toujours dangereuse, trêve des soucis, halte du mal.

Et, vieux garçon, traînant ma rêverie solitaire parmi tous ces couples et toutes ces familles, je me mis à philosopher.

« Telle est, me disais-je, la grande majorité des hommes. Ils ne sont pas exigeants, acceptent la vie comme elle est, incomplète et médiocre, font leur devoir, pratiquent les vertus essentielles, et quand l'heure est suave et délicieuse comme celle-ci, ils en jouissent par tous les sens, redeviennent des enfants et trouvent que l'existence est bonne. C'est aujourd'hui partout comme dans le Luxembourg. Les provinciaux se promènent sur le mail de la petite ville, et les campagnards sur la grande route,

le long des terres de culture d'où s'élèvent les vols de corbeaux. Tous sont dans le même état d'âme. Heureux de la belle journée, ils ont tous, en ce moment, dans le cœur, un grand apaisement, un instinctif besoin de concorde et de bonté. Cependant, le pacte qui règle les rapports entre tous ces hommes est sur le point d'être déchiré, et demain ils seront peut-être en proie aux horreurs de la pire de toutes les guerres, de la guerre sociale. Et pourquoi? Parce qu'il y a, en haut, trop de luxe et d'oisiveté; en bas, trop de misère et de désespoir. Hélas! la solution de l'affreux problème est-elle donc impossible? Aucun esprit sain ne peut rêver l'égalité chimérique. Mais nous avons conscience que les lois et les mœurs sont beaucoup trop dures; et nos plaisirs les plus innocents sont empoisonnés par la pensée de tant de souffrances imméritées. Pourquoi éprouvé-je une douceur infinie devant ces modestes flâneurs du dimanche? C'est que je reconnais en eux — ou du moins, je me l'imagine — des sages qui acceptent encore la vie simple, et qui l'aiment. La vie simple! ce serait le remède spécifique pour panser, sinon pour guérir, nos plaies sociales; et c'est pour avoir renoncé à vivre tout doucement — comme j'en prête le mérite à

ces passants du Luxembourg — que notre vieille société est en péril. La vie simple ! Que c'est loin de nous ! Ces promeneurs, contents d'une belle après-midi d'hiver, m'en ont donné l'illusion. Mais ce n'était qu'une illusion. Jamais, au contraire, les appétits ne se sont rués plus ignoblement à l'assaut de toutes les jouissances ; et ils s'y rueront jusqu'au jour où la misère exaspérée empoignera l'échelle par en bas et nous mettra tous de niveau, dans la boue du fossé ! »

Et, comme j'arrivais à cette conclusion découragée, le soleil, devenu tout rouge derrière les quinconces, saigna brusquement sur la foule et sur le paysage. Le charme était rompu. Les yeux de tous les passants reflétaient la lueur sinistre, et le vieux palais, aux vitres enflammées, semblait dévoré par un feu intérieur.

Nous reverrons ces regards et cet incendie-là, mes belles dames et mes bons messieurs, aimables jouisseurs si bien installés dans votre égoïsme, nous les reverrons, croyez-moi, si nous devons assister au « Grand Soir » prédit par les écritures révolutionnaires.

9 janvier 1896.

FRÉDÉRICK LEMAITRE

L'autre jour, dans les nouvelles théâtrales, quelques lignes ont arrêté mon attention. Elles m'ont appris qu'un groupe d'admirateurs de Frédérick Lemaître signait une pétition au Conseil municipal pour lui rappeler la promesse faite par les anciens conseillers de donner le nom du grand comédien à la rue de Bondy où il eut très longtemps sa demeure et où il est mort, il y a aujourd'hui vingt ans.

Pour parler franchement, je n'approuve qu'à moitié cette habitude moderne de changer le nom des rues. C'est assez ennuyeux, d'abord, pour les habitants et les commerçants, forcés de renouveler leurs cartes de visite et leurs « en-tête » de factures; puis, cela trouble les cochers de fiacre; enfin, cet honneur municipal n'est pas bien solide. On a si

tôt fait de remplacer une plaque émaillée par une autre.

La rue où je suis né, par exemple, a été déjà débaptisée deux fois. Lorsque j'y vins au monde, elle s'appelait rue Saint-Maur-Saint-Germain. Or, il existait une autre rue Saint-Maur, la rue Saint-Maur-Popincourt, et, pour supprimer le double emploi et éviter la confusion, on donna au lieu de ma naissance le nom de rue des Missions.

Est-ce qu'il vous semble très scandaleux? Non, n'est-ce pas? A moi non plus. Il choqua pourtant certains édiles libres-penseurs, qui lui trouvèrent un arrière-parfum de cléricalisme. On enleva derechef la plaque bleue, et l'on en plaça une nouvelle, ainsi libellée : « Rue de l'Abbé-Grégoire ».

Vous devinez ici l'intention taquine. A l'une des rues de ce quartier plein de prêtres et de religieuses, on donna le nom d'un abbé, mais de quel abbé? De Grégoire, du terrible conventionnel! Le spirituel conseiller qui inventa cette farce a dû beaucoup en rire avec ses collègues et leur taper sur le ventre en disant : « Elle est bien bonne! » Seulement je crains que son épigramme n'ait pas eu toute sa portée. Les bonnes sœurs qui passent par là avec leurs bandes d'orphelines ne sont pas fer-

rées sur l'histoire de la Révolution française, et elles s'imaginent — je le parierais — que cette inscription « rue de l'Abbé-Grégoire » est un hommage rendu à quelque vénérable ecclésiastique, mort, dans les environs, en odeur de sainteté.

La rue de Bondy, qu'il s'agit maintenant de débaptiser, évoque le souvenir d'une forêt de mauvais renom, où l'on détroussait jadis les voyageurs; et si nos conseillers tiennent à observer les nuances, comme ils l'ont fait en changeant « les Missions » en « Abbé-Grégoire », je leur proposerais volontiers, pour la rue de Bondy, qui fait songer à une bande de voleurs, le nom de « rue du Panama » ou de « rue des Chéquards ». Mais on met en avant le souvenir d'un admirable artiste, et je m'incline, ayant d'ailleurs en espérance cette ironique satisfaction de voir des politiciens honorer le créateur du type immortel de Robert Macaire.

La première fois que j'ai applaudi Frédérick Lemaître, j'étais bien jeune, et il était déjà vieux, — vieux avant l'âge et très écroulé! — Je n'ai vu que sa ruine, mais quelle ruine! Un Colisée!

A cette époque, le boulevard du Crime existait encore, et c'était un lieu de délices que les vieux

Parisiens comme votre serviteur regretteront jusqu'à leur dernier soupir. Depuis la Porte-Saint-Martin jusqu'au Petit-Lazari, une série, presque ininterrompue, de théâtres flamboyait tous les soirs, et, devant leurs façades enflammées, grouillait une kermesse continuelle. Quel tapage! Les marchandes criaient: « Demandez la Valence! » les marchands de coco faisaient tinter leur sonnette, les gamins s'appelaient dans la foule avec le « pilouit » des vitriers. On respirait là une atmosphère très grisante, un peu orgiaque, qui sentait la toilette de jolie femme, le programme fraîchement imprimé, la sueur du peuple, la fuite du gaz et l'écorce d'orange. Dans les cafés lumineux, dont les tables débordaient très loin sur le large trottoir, des dramaturges, tout en brassant les dominos, collaboraient à voix haute, piochaient un plan de mélo pour la Gaîté ou de vaudeville pour les Folies; des acteurs illustres entraient, distribuaient de hautaines poignées de main, restaient longtemps debout pour être plus commodément admirés par les consommateurs. A chaque entr'acte, c'était une ruée du public, qui réclamait des grogs ou de la bière. En été surtout, — car alors, même en été, les salles de

spectacles étaient pleines, — une joie émanait de cette foule de femmes en robe claire et d'hommes en pantalon blanc... Mais je bavarderais jusqu'à demain sur ce coin si amusant et si pittoresque du Paris de 1858, que les démolisseurs d'alors ont eu grand tort de ne pas épargner.

Un vieux parent qui m'aimait beaucoup — je le trouvais vieux parce que j'avais seize ans et qu'il en avait trente-deux ou trente-trois — me menait souvent au théâtre, et c'est grâce à lui que j'ai pu admirer les gloires du boulevard du Crime, Mélingue, l'héroïque mousquetaire, Bocage aux sourcils circonflexes, Laferrière, toujours en collant gris et en bottes à glands, l'inégal et souvent génial Rouvière, tant d'autres, et surtout le premier, le maître à tous, le grand Frédérick.

Je dois l'avouer, quelques-uns de ces fameux artistes — du côté des dames, notamment — me paraissaient bien un peu fanés. Mon cousin, qui avait commencé de bonne heure à être un amateur enragé de spectacle, voyait toujours les acteurs défraîchis avec ses yeux de vingt ans.

« Tiens, ce soir, gamin, me disait-il avec enthousiasme, je vais te « payer » Déjazet. Quelle femme! Dire qu'elle approche de la soixantaine!

Tu ne t'en douterais pas... Toujours jeune... Et quelle voix! Il n'y a qu'elle pour détailler le couplet. »

Nous entrions dans la petite salle près du Café Turc; et, devant la pauvre vieille déguisée en marquis, si maigriotte, peinte comme un tableau, les jambes raidies, toutes les rides du cou serrées dans la cravate, et dont le filet de voix au verjus s'entendait à peine, bien qu'accompagné seulement par un quatuor de cordes qui ne faisait pas plus de bruit qu'un demi-violon, dame! je trouvais que mon cousin était un peu aveuglé par ses souvenirs.

J'eus, tout d'abord, la même impression, le jour où il me « paya » Frédérick.

Le vieux comédien donnait alors à l'Ambigu une suite de représentations, et il y joua tour à tour, pendant quelques soirées, plusieurs de ses meilleurs rôles. C'est là que je l'ai vu dans *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, dans *Don César de Bazan*, dans *le Vieux Caporal*.

Je le répète, il n'était plus qu'une ruine. Ce masque puissant, jadis si beau et qu'avait si souvent bouleversé la mimique de toutes les passions, s'affaissait, au repos, en une grimace maussade de

fatigue et de dégoût. Le célèbre toupet à la Louis-Philippe ne couronnait plus qu'un front sabré de rides profondes. Sur l'œil, encore brillant, mais éraillé et plein d'eau, la paupière lourde se fermait à demi. Sous le menton toujours hautain, pendait le fanon des vieillards; et, de la bouche aux coins tombants et encombrée par un râtelier, la voix ne sortait plus qu'avec effort, assourdie et comme lointaine.

A l'entrée en scène de Frédérick, les spectateurs étaient étreints par un sentiment d'inquiétude et de compassion. « Il n'ira jamais jusqu'au bout, » pensait-on. Que c'était mal connaître les vieux chevaux de sang, qui galopent jusqu'à la mort et tombent, tout blancs d'écume! Tout de suite, par l'impérieuse autorité du regard et du geste, le vieil acteur s'emparait de son public et le subjuguait. L'art profond et minutieux avec lequel il avait composé son rôle éclatait alors, et, pour ne citer qu'un détail, la façon dont il empoignait son fusil, dans *le Vieux Caporal*, et le faisait tournoyer en le jetant d'une main dans l'autre avant de se mettre au port d'arme, était digne d'un vétéran ayant suivi, dans toutes les campagnes, les aigles de la Grande Armée.

Mais, dans ce merveilleux acteur, il y avait plus et mieux que de l'art. Dès que le drame se nouait et arrivait à quelque situation violente, Frédérick se transfigurait. Il donnait un coup de collier, un coup de génie ; il se livrait tout entier au sentiment pathétique, exprimé par l'auteur en phrases quelconques; il vivait, il sentait son rôle avec toute sa pensée, tous ses nerfs, tout son cœur. Cet homme, épuisé et vieilli par une vie d'excès et de désordre, retrouvait la force et l'agilité de la jeunesse. Il bondissait, emplissait la scène de ses gestes amples et souples, de ses pas de géant. C'étaient de vraies larmes, c'était la flamme de la passion, qui étincelaient dans ses yeux. Son visage rougissait de vraie colère, pâlissait de réelle terreur, s'attendrissait de sincère pitié. Sa voix, si éteinte tout à l'heure, abondait en cris, en râles, en sanglots. C'était la vérité même, puisque c'était la vie, mais la vérité, telle qu'il faut la montrer à la foule, c'est-à-dire la vérité magnifiée par l'art, la vérité poétique, poignante, grandiose!

Sauf Mounet-Sully dans *Œdipe-Roi*, et surtout au dénouement où il s'élève au *summum* de la force tragique, aucun acteur ne m'a jamais donné d'émotion pareille. Je garde de Frédérick Lemaître

un souvenir ineffaçable, et je n'ai pas besoin de dire que j'approuve d'avance tout ce qui sera fait pour honorer sa mémoire.

Qu'on donne son nom à une rue de Paris, à merveille. Mais, auparavant, il faudrait peut-être songer à sa sépulture. Je sais que des mains pieuses, celles de la veuve d'un de ses fils, aujourd'hui modeste duègne à l'Odéon, entretiennent décemment le tombeau de Frédérick Lemaître, au cimetière Montmartre; mais on m'assure que ce tombeau n'est pas orné d'un buste, ni même d'un simple médaillon.

Il y a là, n'est-il pas vrai? un oubli facile à réparer, et je le signale — avec une entière confiance — aux gens de théâtre et à tous ceux — nombreux encore, malgré les vides faits par vingt années — qui ont admiré et applaudi ce très grand, cet incomparable artiste.

23 janvier 1896.

APPENDICE

Lettre reçue par M. Coppée le 11 novembre 1894 :

« Monsieur,

« Nous respectons votre douleur et, plus encore, nous admirons votre patriotisme.

« Le vibrant article de journal que nous venons de lire et que vous intitulez simplement : « En deuil d'un ami », nous a remués jusqu'au fond de l'âme. Il nous détermine à faire appel à votre bon cœur, — qui s'y révèle une fois de plus, — à votre âme sensible de poète, à votre générosité toute française, en faveur de malheureux exilés.

« Nous en appelons à votre charité, monsieur, à votre éloquence persuasive et troublante entre toutes les éloquences, entre toutes les charités, pour plaider — par un

mot, *par une pensée* — une cause humaine, noble et sacrée.

« Le moment est solennel : il faut le saisir vite, vite! Dans quelques jours, il sera trop tard. Nous vous supplions à genoux, monsieur : montrez-vous, comme tant de fois, secourable aux affligés! Élevez la voix, dites un mot, un seul, pour des hommes qui souffrent, et vous, qui bien souvent avez soutenu de votre parole les faibles et les déshérités, vous serez écouté!

« Tous entendront votre cri de pitié, et ils sont innombrables! Tous pleureront au souvenir de ce Français qui « aura dérobé à la flamme de son cœur » une pensée ardente de commisération, et peut-être quelques-uns verseront-ils de bienfaisantes larmes d'espérance!

« Sans arrière-pensée, nous crions avec vous : « Vive la « France et vivent ses amis! » Mais laissez-nous vous implorer aujourd'hui pour nos frères de Pologne qui peuplent la Sibérie. Demandez, monsieur, au tsar-Dieu tout-puissant qu'il ait pour eux, en montant au trône, un regard de miséricorde.

« Vous auriez voulu, dites-vous, assister aux réceptions parisiennes de l'an dernier en tunique de brocart agrémentée de gemmes et de pierreries, parce que l'habit noir vous semble trop triste. Quelle douleur serait la vôtre si vous voyiez nos vaillantes Polonaises dans leur éternelle robe noire, en deuil de leurs pères, morts là-bas, de leurs maris, morts là-bas... de leurs fils qui y meurent. — Y mourront-ils? Sauvez-les!

« Implorez pour les mères, elles vous béniront.

« Si la couronne mortuaire que vous offrez au tsar est « forgée du solide métal de votre amitié », les couronnes de fleurs que vous tresseront les femmes de Pologne « seront

« enrichies des plus purs diamants : les larmes de leur « reconnaissance ».

« Oh! oui, de grand cœur! Vive la chère France et vivent ses amis! Vivent les Russes, criez-vous, ses amis de demain! Mais vivent aussi, n'est-ce pas? les Polonais, ses amis d'hier!

« En ces jours de deuil, « l'aboyante politique » se tait tout aussi bien qu'aux heures de fête. Aujourd'hui, les Français généreux et chevaleresques « unissent leurs cœurs », ne pensent « qu'à la France bien-aimée qui n'est plus seule « contre trois devant l'Europe en armes ». Profitez de ce recueillement silencieux, criez grâce, monsieur, au nom de l'humanité! Faites entendre votre voix chaude, votre parole ardente et émue aux plus grands de la terre pendant les heures uniques où ils courbent la tête sous le joug inexorable de la mort.

« Et l'on vous entendra là-bas, et vous leur rendrez l'espérance, la douce espérance! N'est-ce pas pour vous rendre heureux vous-même?

« Seule contre trois, notre chère Pologne a succombé; elle n'eut pas la vivifiante espérance qui fait la France grande et invincible. Puisse-t-elle au moins, dans ses derniers enfants qui survivent, se réconforter par la suprême consolation de voir mourir sous le toit de la famille les exilés revenus de l'horrible bagne sibérien!

« Vous le proclamez justement, monsieur, « l'empereur « peut mettre sa toute-puissance au service du droit; étant « le plus fort, il peut être le plus juste, inscrire son nom « parmi ceux des bons et des sages sur le Livre d'Or de « l'Humanité »!

« Soufflez-lui le mot : CLÉMENCE!

« Il vous écoutera, parce que vous savez parler à l'âme. Il inaugurera son règne par la pitié, et le jour du sacre les arcs de triomphe élevés sur son passage feront briller en lettres d'or :

Incipit benefaciendo.

« Des Polonais. »

TABLE

DU TOME SEPTIÈME

Pages.

Machines de guerre. 3
Béranger. 11
Madame Carnot. 20
Les Belges. 28
L'impôt sur le revenu. 37
Leconte de Lisle. 46
Roc-Amadour. 55
L'interview. 64
La mort d'un exilé. 73
Les Jaunes. 82
Guillaume II à Paris. 93
Requiem !... 102
En deuil d'un ami. 112
Sur les aveugles. 120
Pour les Polonais de Sibérie. 131
Guerre lointaine. 138
Pour une mère en deuil. 147
Un anarchiste. 156
Un traître. 165
Le dernier maréchal de France. 171
Alphonse Daudet. 179
La Tour-d'Auvergne. 187
Le bonheur. 196

Pages.

Paul Bourget. 204
Un secrétaire perpétuel. 212
L'omnibus. 220
En Corse. 229
Pour un buste. 237
L'impôt sur les célibataires. 245
Snobisme. 254
Après les fêtes de Kiel. 264
La vie simple. 273
La Légion d'honneur. 282
A Toulouse. 290
Aux Eaux-Bonnes. 299
Le congrès des religions. 308
Vingt-cinq ans après. 318
Pasteur. 327
Les hirondelles. 337
Le fer à cheval. 345
L'invalide. 353
Mort d'Alexandre Dumas. 362
Une pétition. 370
La Fontaine. 378
Le beau dimanche. 387
Frédérick Lemaître. 395

APPENDICE. 405

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME

5197. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MOTTEROZ, direct.

PQ
2211
C3
1892
v.2
t.7

Coppée, François
Oeuvres complètes Éd.
Lemerre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY